Maîtrise Art
L'art de la maîtrise

Manuel PHILOSOPHIE

Terminales

Toutes séries







- Leçons
- Textes d'appui
- Activités d'application
- Situations d'évaluation
- Sujets de dissertation et de commentaire

Conforme aux programmes APC

FP EDITIONS

OPEN

Manuel de Philosophie Terminale toutes séries FP EDITIONS

Maîtrise Art
L'art de la maîtrise

Manuel

PHILOSOPHIE

Tle

AUTEURS

VAHOULI Youzan Jean Ph.	Encadreur Pédagogique du Secondaire
KAMENAN Fils Paul	Encadreur Pédagogique du Secondaire
KIPRÉ Dégui Léonard	Encadreur Pédagogique du Secondaire
KOUAMÉ Assiriphyx Serge P.	Professeur de philosophie
MAHORO Brégui Éloi	Professeur de philosophie

FP Éditions
11 BP 211 Abidjan 11
Tél. : 01 51 45 23 45
Côte d'Ivoire

SPECIMEN

PRÉSENTATION

Ce Manuel de la Collection Maîtrise en Art a été écrit dans le souci de conforter au plus haut niveau, l'acquis pédagogique, conformément à l'Approche Par les Compétences (APC) en vigueur, du professeur de philosophie. À ce titre, le Manuel s'adresse indifféremment à toutes les séries des classes terminales des lycées et collèges.

Aussi, ce manuel se prête-il à une utilisation effective, tant, par le Professeur, dans sa classe, que par l'élève, en dehors du cours. Pour chaque leçon, sont proposés :

- **des activités d'application ;**
- **des textes d'accompagnement ;**
- **des citations à retenir ;**
- **des situations d'évaluation.**

Par ailleurs, il importe de souligner qu'ont été proposés, à la fois, des textes classiques et des textes de philosophes contemporains, mais aussi de sociologues, de psychologues, d'anthropologues, etc.

Ainsi, les auteurs, espèrent par ce modeste ouvrage, partager leur connaissance du système éducatif et leur expérience pédagogique, en vue d'aider, enseignants et apprenants, à s'approprier le processus de construction des connaissances.

Les auteurs

SPÉCIMEN

FP Éditions, Abidjan 2024
ISBN : 978-2-492829-24-6
Toute reproduction, quel que soit le procédé, est interdite sous peine de poursuites judiciaires.

SOMMAIRE

COMPÉTENCE 1 :
TRAITER UNE SITUATION RELATIVE A LA RÉDACTION DE LA DISSERTATION ET DU COMMENTAIRE DE TEXTE PHILOSOPHIQUES 4

Thème : LES MÉTHODOLOGIES 4

Leçon 1 : La dissertation philosophique 5

Lecon 2 : Le commentaire de texte philosophique 14

COMPÉTENCE 2 :
TRAITER UNE SITUATION RELATIVE AUX CONDITIONS DE L'HOMME DANS LA SOCIÉTÉ 25

Thème : LES CONDITIONS DE LA LIBERTÉ 25

Leçon 1 : La connaissance de l'homme 27

Lecon 2 : La vie en société 46

Leçon 3 : Dieu et la religion 69

COMPÉTENCE 3 :
TRAITER UNE SITUATION RELATIVE AUX CONDITIONS D'ÉPANOUISSEMENT DE L'HOMME 86

Thème : LES CONDITIONS DU BONHEUR 86

Leçon 1 : L'histoire et l'humanité Série A 87

Lecon 1 : La valeur de la philosophie Série C & D 103

Lecon 2 : La valeur de la philosophie Série A 115

Leçon 3 : Le progrès et le bonheur 131

COMPÉTENCE 4 :
TRAITER UNE SITUATION RELATIVE AUX CONDITIONS DE LA CONNAISSANCE 148

Thème : LES CONDITIONS D'ÉLABORATION DE LA VÉRITÉ 148

Leçon 1 : Le langage et la vérité 149

Lecon 2 : La connaissance scientifique 163

SPECIMEN

COMPÉTENCE 1

TRAITER UNE SITUATION RELATIVE À LA RÉDACTION DE LA DISSERTATION ET DU COMMENTAIRE DE TEXTE PHILOSOPHIQUES



LEÇON 1

LA DISSERTATION PHILOSOPHIQUE

SITUATION D'APPRENTISSAGE

Les élèves de la TA 4, du Lycée moderne de ....., constatent que dans la progression qui leur a été remise par leur professeur de philosophie, la dissertation philosophique est l'objet de la première leçon de l'année. Soucieux de comprendre et de maîtriser cette méthodologie, ceux-ci décident de s'informer sur cet exercice, construire une introduction, produire une argumentation et de rédiger une conclusion.

TABLEAU DES HABILETÉS ET CONTENUS

HABILETÉS	CONTENUS
Définir	• La dissertation philosophique • Les axes d'analyse du problème
Énumérer	• Les éléments constitutifs de l'introduction • Les éléments constitutifs du développement • Les éléments constitutifs de la conclusion
Ordonner	• Les éléments constitutifs de l'introduction • Les axes d'analyse du problème • Les éléments constitutifs de la conclusion
Argumenter	Les axes d'analyse du problème
Rédiger	Une dissertation philosophique

I PRÉSENTATION DE LA DISSERTATION PHILOSOPHIQUE

La dissertation philosophique, pour les élèves des classes de terminale, est un exercice écrit, qui consiste à produire une réflexion appropriée et pertinente, c'est-à-dire, argumentée et illustrée de références et d'exemples, tirés d'œuvres philosophiques ou de la vie, sur un sujet qui peut être formulé sous la forme d'une question ou d'une affirmation, en rapport avec le programme en vigueur.

Le sujet de dissertation philosophique, comporte, désormais, un contexte, une circonstance et une consigne. La question ou l'affirmation devant guider la réflexion, prend place après la circonstnce.

EXEMPLE DE SUJET

Ton voisin de classe, en raison de tes bonnes réactions pendant le cours de philosophie, sollicite ton opinion sur la question suivante : Nos connaissances proviennent-elles des sens ?

Résous, le problème que pose ce sujet dans une production argumentée.

Comme l'indique la consigne, dans l'exemple ci-dessus, il s'agit de dégager le problème, à partir du sujet et de faire une production soutenue par des arguments.

La dissertation comprend trois parties : l'introduction, le développement et la conclusion.

L'introduction constitue la première partie de la dissertation ; en tant que telle, elle est le lieu où le débat est soulevé ou présenté. C'est dire que l'introduction vise fondamentalement à poser le problème que véhicule le sujet.

Le développement est la phase d'argumentation ; ici, il faut défendre les différents points de vue possibles, avec des arguments.

Quant à la conclusion, elle permet de faire le bilan de l'analyse, de donner une réponse claire et personnelle au problème, posé dans l'introduction, et d'ouvrir éventuellement un autre débat.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 1

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, relatives à la dissertation philosophique, celles qui sont correctes.

La dissertation philosophique, pour les élèves de terminale, peut porter sur :

1. une affirmation en lien avec le programme.
2. un thème quelconque.
3. une question.
4. une question en lien avec le programme.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 2

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, la bonne définition de la dissertation philosophique.

1. La dissertation philosophique est un exercice écrit qui consiste à donner son point de vue sur un sujet après avoir analysé le problème qu'il pose sous ses différents aspects.
2. La dissertation philosophique est un exercice qui consiste à développer son point de vue personnel par rapport à un sujet donné.
3. La dissertation philosophique consiste à réciter le cours qui se rapporte au sujet donné.

N.B. : ***La réussite de la rédaction de la dissertation philosophique dépend du respect de certaines dispositions et règles précises.***

II LA RÉDACTION DE LA DISSERTATION PHILOSOPHIQUE

Pour traiter efficacement un sujet de dissertation, il faut, impérativement, passer par une phase préparatoire.

A. LA PHASE PRÉPARATOIRE

1. L'explication littérale du sujet

Elle comporte deux opérations complémentaires qui sont : l'étude parcellaire et la reformulation du sujet.

a. L'étude parcellaire d'un sujet

Certains mots, dans un sujet, exigent, de toute évidence, des efforts particuliers pour être compris ; d'autres, sont polysémiques. Aussi, ne gagnent-ils sens, que dans le contexte où ils sont employés. D'où, l'opportunité de l'étude parcellaire, qui a pour but de repérer les mots et les expressions difficiles et/ou essentiels du sujet, et de les définir selon le contexte, c'est-à-dire, selon le lien qui les unit aux autres termes du sujet, afin de lever, in fine, toute équivoque.

APPLICATION

IDENTIFICATION DES MOTS ET EXPRESSIONS DIFFICILES ET/OU ESSENTIELS

Sujet : Nos connaissances proviennent-elles des sens ?

- Connaissances : la science, le savoir, les acquis, la culture.
- Provenir de : avoir pour origine, avoir comme fondement, avoir pour source, venir de, dériver de, être issu de,..
- Sens : expérience, organes sensoriels.

b. La reformulation d'un sujet

La reformulation d'un sujet, consiste à se saisir de la définition contextuelle des mots et expressions difficiles et/ou essentiels du sujet, pour en faire une seconde formulation, afin de rendre le sujet plus clair et plus simple. Ce faisant, la reformulation donne une idée plus précise du sujet. Elle a donc le mérite de lever toute équivoque et d'induire, pour ainsi dire, une bonne compréhension du sujet.

N.B : la reformulation du sujet n'altère nullement sa forme. Ainsi, si le sujet est sous le mode affirmatif, sa reformulation reste aussi à la forme affirmative. S'il est sous la forme interrogative, sa reformulation reste également sous ce même mode.

APPLICATION

LA REFORMULATION

Sujet : Nos connaissances proviennent-elles des sens ?

Les organes de sens sont-ils la source des savoirs de l'homme ?

2. La problématisation du sujet

Elle s'articule autour du problème et de ses aspects.

a. Le problème

Dans son sens général, le problème désigne une difficulté soit, physique ou matérielle, soit intellectuelle, à laquelle l'on est confronté. Singulièrement, dans le cadre de la dissertation philosophique, le problème se définit comme une difficulté d'ordre intellectuel qui exige une résolution, une réponse. Sur cette base, il est évident que toute question, *a priori*, n'est pas un problème, mais elle le devient, lorsqu'elle renferme une difficulté, voire un embarras, un dilemme.

APPLICATION

LE PROBLÈME

Sujet : Nos connaissances proviennent-elles des sens ?

Quelle est la source des connaissances de l'homme ?

b. Les aspects du problème

Les aspects du problème sont les différentes perspectives sous lesquelles le problème doit être analysé. Chaque perspective constitue un axe d'analyse du sujet. Par ailleurs, les axes d'analyse se formulent sous le mode de questions, pour servir d'annonce du plan.

APPLICATION

LA FORMULATION DU PROBLEME ET DE SES ASPECTS

Sujet : Nos connaissances proviennent-elles des sens ?

• **Le problème** : Quelle est la source des connaissances de l'homme ?

• **Les aspects du problème** :

- Nos connaissances émanent-elles de l'expérience ?

- Nos connaissances dérivent-elles de la raison ?

- Nos connaissances ne sont-elles pas le fruit de la collaboration entre les sens et la raison ?

LES AXES D'ANALYSE

- **Axe 1** : Nos connaissances émanent des sens.

- **Axe 2** : Nos connaissances dérivent plutôt de notre raison.

- **Axe 3** : La connaissance est le fruit de la collaboration entre les sens et la raison.

3. La structuration des axes d'analyse

Avant toute rédaction, il convient de rechercher les idées qui vont soutenir l'argumentation. Ensuite, il faut les organiser. Cette structuration se fait autour des axes d'analyse. Ainsi, pour chaque axe d'analyse, il faut relever les arguments, et pour chacun des arguments, donner, si possible, une référence philosophique et/ou un exemple qui le confirme.

APPLICATION

LA STRUCTURATION DES AXES (Plan détaillé)

Sujet : Nos connaissances proviennent-elles des sens ?

Axe 1 : Nos connaissances émanent des sens

- Argument 1 : nos sens sont à la source de nos connaissances ; du point de vue de l'empirisme (du grec empeiria : l'expérience), l'expérience sensible est l'origine de toutes les connaissances humaines.

Citation : John Locke, *Essai philosophique sur l'entendement humain* : « l'Expérience : c'est là le fondement de toutes nos connaissances ; et c'est de là qu'elles tirent leur première origine. »

- Argument 2 : Les vérités issues de la raison ne sont que de pâles copies de nos impressions.

Citation : David Hume, *Traité de la nature humaine* : « Nos idées sont des copies de nos impressions et les représentent dans toutes leurs parties. »

- Conclusion partielle : Eu égard à ces arguments, on peut avancer que le savoir semble provenir de nos sens.

- Transition : Toutefois, la raison étant, dit-on, le propre de l'homme, ne se donne-t-elle pas à voir comme le véritable fondement de la connaissance ?

Axe 2 : La connaissance dérive de la raison

- Argument 1 : le rationalisme conteste le prétendu fondement empirique de la science, vu que les sens aboutissent, moins à des vérités qu'à des apparences, voire à la doxa, à l'opinion.

Citation : René Descartes, *Discours de la méthode* : « Nos sens nous trompent. »

* Exemple : dans l'Allégorie de la caverne, au Livre VII de *la République*, Platon soutient que, celui qui s'en tient aux sens, est prisonnier des illusions et de l'apparence.

- Argument 2 : Contrairement aux idées qui sont stables et procurent des connaissances immuables, vraies, les données des sens sont mouvantes, au point de procurer des connaissances changeantes.

Citation : Friedrich Hegel, *Précis de l'encyclopédie des sciences philosophiques* : « l'empirisme ..., au lieu de chercher le vrai dans la pensée, s'adresse à l'expérience. »

- Conclusion partielle : De ce qui précède, la connaissance semblerait plutôt émaner de la raison.

- Transition : Mais ce point de vue n'a-t-il pas de limites ? Peut-on se fier uniquement aux ressources de la raison ?

Axe 3 : La connaissance est le fruit de la collaboration entre les sens et la raison

- Argument 1 : La science est fille de la synergie entre la sensibilité et l'entendement. Dans l'élaboration de la connaissance, l'absence de l'une des deux facultés, constitue manifestement un obstacle épistémologique.

Citation : Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure* : « Des pensées sans contenu sont vides, des intuitions sans concepts, aveugles. »

- Argument 2 : C'est en agissant de concert, que l'empirisme et le rationalisme servent au mieux, la connaissance.

Citation : Gaston Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique* : « Dès qu'on médite l'action scientifique, on s'aperçoit que le réalisme et le rationalisme échangent sans fin leurs conseils. »

- Conclusion partielle : Il est clair que la connaissance certaine tient à la fois des sens et de la raison.

Une fois le travail préparatoire élaboré, on peut passer maintenant à la phase de la rédaction proprement dite de la dissertation.

B. LA PHASE DE RÉDACTION

La dissertation philosophique, comme indiqué plus haut, s'articule autour de trois parties, à savoir, l'introduction, le développement et la conclusion.

1. L'introduction

L'introduction est constituée des éléments suivants :

- L'amorce ou généralité est une démarche conduisant au problème. Celle-ci peut s'élaborer à partir d'un paradoxe, de la définition de mots ou expressions-clés, d'une citation, d'un constat général ... ;

- Le problème et ses différents aspects (axes d'analyse sous la forme de questions). On peut ajouter à ces éléments, la reformulation. La reformulation n'est pas exigée. L'introduction se construit par l'agencement bien articulé de ses différents éléments constitutifs. Pour des raisons

de style et d'élégance, il est conseillé d'entamer l'introduction par la démarche conduisant au problème. L'élément fondamental de l'introduction est le problème. Toutefois, il peut être précédé de la reformulation du sujet. L'introduction s'achève par les aspects du problème.

N.B : Les aspects du problème se formulent absolument sous le mode de questions.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 3

Écris, dans ton cahier, en face de chacune des propositions ci-dessous, Vrai, si la proposition est vraie, Faux, si non.

1. Les aspects du problème sont les différentes perspectives sous lesquelles le problème doit être analysé.
2. Les aspects du problème se formulent sous le mode de questions.
3. Les axes d'analyse du problème sont les différents arguments qui vont servir à soutenir notre point de vue dans le cadre du traitement du sujet.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 4

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, les éléments constitutifs de l'introduction de la dissertation philosophique.

1. La généralité
2. Le problème
3. Les aspects du problème
4. La reprise du sujet
5. La reformulation

ACTIVITÉ D'APPLICATION 5

Range, dans ton cahier, dans l'ordre qui convient, en utilisant des chiffres, les éléments constitutifs de l'introduction de la dissertation philosophique suivants : *Le problème - La généralité - La reformulation - Les aspects du problème.*

1. ..... 2. ..... 3. ..... 4. .....

APPLICATION

EXEMPLE DE REDACTION D'UNE INTRODUCTION

À l'évidence, l'empirisme laisse croire que le savoir qui se fait jour en l'homme, est fondamentalement issu de l'expérience, des données des sens. Pourtant, le rationalisme s'inscrit en faux contre cette approche en y apportant un démenti catégorique tendant à laisser penser à un fondement rationnel de la connaissance. La résolution de cette controverse nous conduit à cette interrogation : quelle est la véritable origine de la science ? Pour éviter toute précipitation dans la réponse à cette interrogation, la logique exige l'analyse préalable des questions suivantes : nos connaissances proviennent-elles des sens ? Ou au contraire, relèvent-elles de la raison ? À la vérité ne sont-elles pas le fruit de la collaboration entre les sens et la raison ?

2. Le développement

Le but visé par le développement, c'est l'analyse cohérente et critique du problème posé dans l'introduction. Pour ce faire, un plan détaillé est nécessaire. Cependant, il n'existe pas de plan, a priori, susceptible d'être adopté et qui s'adapte à tous les sujets quels qu'ils soient. Au contraire, chaque sujet (selon sa formulation) impose son propre plan, qui peut s'articuler autour de deux ou trois axes.

Chaque axe d'analyse doit s'inscrire dans la logique du problème (les aspects du problème), être soutenu par des arguments pertinents et explicites, eux-mêmes illustrés par des références adéquates. L'explication des citations en appoint aux arguments, doit être envisagée. Enfin, un enchaînement logique et progressif entre les différents arguments, d'une part, et entre les différents axes de réflexion, d'autre part, est nécessaire.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 6

Remplace, dans ton cahier, les pointillés dans le texte ci-dessous, par l'élément qui convient, parmi les propositions suivantes : *des citations ; les arguments ; les axes d'analyse du problème ; des exemples.*

Le développement de la dissertation philosophique est un savant agencement de plusieurs éléments. Il faut avant tout identifier ..... Pour chacun de ceux-ci, on doit trouver ..... qui vont servir à les démontrer ou justifier. Autant que cela est possible, ces derniers doivent être soutenus par ..... ou ..... bien choisis.

APPLICATION

LA RÉDACTION D'UN DÉVELOPPEMENT

Tout porte à croire que toutes nos connaissances proviennent des données de nos sens. En effet, l'âme est, à la naissance, une *tabula rasa* (littéralement : table rase), en ce sens qu'elle ne contient rien, elle est vide de toute connaissance. Mais, c'est avec l'expérience qu'elle se remplit petit à petit, au point de devenir, en dernière instance, une âme savante. En appoint à cette approche, John Locke estime que : « nos Sens [...] font entrer toutes ces idées dans notre Âme ». *Essai philosophique sur l'entendement humain.* C'est dire que ce sont les observations des objets extérieurs et réels qui procurent à notre esprit, les objets de toutes ses pensées.

En vérité, les idées si chères aux rationalistes ne sont manifestement rien d'autre que de pâles copies plus ou moins effacées de nos impressions. Celles-ci sont des perceptions entrant avec beaucoup de vigueur dans l'esprit. Dans son œuvre *Traité de la nature humaine*, David Hume en déduit que : « Nos idées sont des copies de nos impressions et les représentent dans toutes leurs parties. » Il faut donc entendre par là que tout converge vers nos impressions sensibles, en tant que point, source, origine de tout le savoir en nous.

Eu égard à ces arguments, on peut observer que le savoir semble provenir de nos sens. Toutefois, la raison, étant, dit-on, le propre de l'homme, ne se donne-t-elle pas à voir comme le fondement qui convient à la connaissance ?

Le rationalisme conteste le prétendu fondement empirique de la connaissance, vu que les sens n'offrent que des apparences. En vérité, étant soumise à la mouvance temporelle, la réalité est appelée à changer constamment. Parallèlement, sa connaissance est également changeante, au point d'apparaître tantôt, vraie, tantôt, fausse. Ce changement perpétuel est, de toute évidence, le propre de l'opinion. L'effet induit est que l'expérience s'accorde plus avec la connaissance vulgaire qu'avec la science. Ce qui incline René Descartes à conclure que « nos sens nous trompent ». *Discours de la méthode*. Il achève ainsi de nous convaincre que, même si l'on concède l'existence de connaissances sensibles, il n'y a cependant pas de

doute que celles-ci sont bien éloignées de la connaissance sûre et certaine.

Par ailleurs, on peut observer que, seuls les objets de la raison s'accordent avec les critères de la connaissance véritable. En effet, à la différence des données des sens, celles de la raison, en l'occurrence, les idées, sont stables et immuables. Pour ce motif, elles ne peuvent procurer que des connaissances immuables, définitives, toujours vraies, voire incontestables. D'où la pertinence de de ce constat de Friedrich Hegel : « l'empirisme qui, au lieu de chercher le vrai dans la pensée, s'adresse à l'expérience. » *Précis de l'encyclopédie des sciences philosophiques*. En d'autres termes, l'expérience est disqualifiée d'office dans la quête de la certitude inébranlable, vu qu'elle est pourvoyeuse, en tout état de cause, d'un savoir erroné.

Au-delà de cette controverse, n'y a-t-il pas lieu de penser à l'interaction des sens et de la raison, dans l'élaboration de la connaissance ?

Visiblement, les sens et la raison, pris dans leur singularité, sont inféconds. Mais, considérées dans leur synergie, les deux facultés sont révélatrices d'une très grande fécondité. En fait, le kantisme achève de laisser penser que la science est dépendante de la synergie entre la sensibilité et l'entendement. Par la première faculté, l'on reçoit le monde extérieur dans toute sa diversité. Par la seconde faculté, les concepts purs de l'entendement, organisent et ordonnent cette diversité chaotique. Dans cette perspective, il est clair que l'absence de l'une des deux facultés constitue, à n'en point douter, un véritable obstacle épistémologique à l'émergence de la connaissance.

À cet égard, dans la *Critique de la raison pure*, Emmanuel Kant estime que : « Des pensées sans contenu sont vides, des intuitions sans concepts, aveugles. » C'est, soutenir que chacune des deux facultés, prise individuellement, est stérile. Bien au contraire, c'est dans leur interaction seulement que leur fécondité vient au jour.

Au demeurant, l'empirisme et le rationalisme, pris dans leur stricte individualité n'ont aucune valeur cognitive, vu qu'ils interagissent. Ainsi, ces deux doctrines se complètent en comblant mutuellement leurs lacunes. Cette approche est corroborée par Gaston Bachelard dans *Le nouvel esprit scientifique*, lorsqu'il fait savoir que : « Dès qu'on médite l'action scientifique, on s'aperçoit que le réalisme et le rationalisme échangent sans fin leurs conseils. » Bachelard achève ainsi de nous convaincre que la connaissance doit aussi bien aux sens promus par l'empirisme qu'à la raison encensée par le rationalisme.

3. La conclusion

La conclusion est constituée du bilan (résumé succinct de l'analyse) et de la réponse ou de l'opinion personnelle, relative au problème posé dans l'introduction. Elle peut s'achever par une ouverture ; celle-ci est facultative.

Pour conclure sa dissertation, il faut procéder à un récapitulatif des différents axes de réflexion, puis, afficher clairement son propre point de vue, et, en dernière instance, si possible, faire déboucher cette résolution sur d'autres perspectives.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 7

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, les éléments constitutifs de la conclusion de la dissertation philosophique.

1. Le point de vue personnel
2. L'ouverture
3. La généralité
4. Le bref bilan

ACTIVITÉ D'APPLICATION 8

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celle qui est correcte.

1. Dans la conclusion de la dissertation philosophique, le bref bilan peut succéder à la réponse personnelle.
2. On peut commencer la conclusion de la dissertation philosophique par l'ouverture.
3. La conclusion peut s'achever par la réponse personnelle s'il n'y a pas d'ouverture.

APPLICATION

EXEMPLE DE REDACTION D'UNE CONCLUSION

Au terme de cette analyse, il ressort que, si pour certains, l'empirisme notamment, la source de la connaissance est le fait de nos sens, pour d'autres, en l'occurrence les rationalistes, tout le savoir humain, dérive de la raison. Toutefois, une troisième approche a montré que chacune de ces positions, prise isolément, ne peut être la source de la connaissance. Nous convenons donc que la connaissance est le fruit de la synergie entre les sens et la raison.

GRILLE D'ÉVALUATION POUR LA DISSERTATION PHILOSOPHIQUE

	ESSENTIELS	FACULTATIFS	À ÉVITER
INTRODUCTION	- Commencer par une démarche conduisant au problème - Poser le problème - Annoncer le plan	Reformuler le sujet	- Ignorer le problème - Répondre à la question du sujet
DÉVELOPPEMENT	- Présenter des arguments pertinents - Illustrer son argumentation par des références philosophiques - Être cohérent dans sa démarche - Faire usage de connecteurs logiques appropriés	Utiliser des exemples tirés d'œuvres ou de l'actualité	- Redites - Développement sans lien avec le sujet - Exemples personnels ou grossiers - Développement sans citation aucune - Utiliser les exemples ou citations comme arguments
CONCLUSION	- Faire un bref bilan du développement Prendre position par rapport au sujet	Faire une ouverture	Évocation de nouveaux arguments

LEÇON 2

LE COMMENTAIRE DE TEXTE PHILOSOPHIQUE

SITUATION D'APPRENTISSAGE

Après la leçon de méthodologie sur la dissertation philosophique, le professeur présente aux élèves de la Terminale A 1 du lycée moderne de....., le commentaire de texte philosophique comme la prochaine leçon. Le professeur précise aussi, que la maitrise de cette méthodologie est également fondamentale pour le succès au Baccalauréat. Pour donc réussir cet exercice important, les élèves cherchent à construire une introduction, produire une étude ordonnée, rédiger un intérêt philosophique et une conclusion.

TABLEAU DES HABILETÉS ET CONTENUS

HABILETÉS	CONTENUS
Définir	• Le commentaire de texte philosophique • La structure logique • La démarche argumentative de l'auteur • Les idées principales • Les arguments • Les concepts • Les allusions et exemples • Les figures de style • L'intention • L'enjeu
Citer	• Les éléments constitutifs de l'introduction • Les éléments constitutifs du développement • Les éléments constitutifs de la conclusion
Ordonner	• Les éléments de l'introduction • Les éléments du développement • Les éléments de la conclusion
Rédiger	Un commentaire de texte philosophique

I PRÉSENTATION DU COMMENTAIRE DE TEXTE PHILOSOPHIQUE

Le commentaire de texte philosophique est une production écrite portant sur un texte. Ici, il s'agit de faire l'étude ordonnée du texte puis de dégager son intérêt philosophique.

Dans le cadre de la préparation du premier devoir de commentaire de texte philosophique, ton groupe d'étude, te demande, en ta qualité de chef, d'aider les autres membres, à maîtriser cet exercice. Fais-le à partir du texte ci-dessous :

EXEMPLE DE SUJET

J'avais dès longtemps remarqué que, pour les mœurs, il est besoin quelquefois de suivre des opinions qu'on sait être fort incertaines, tout de même que si elles étaient indubitables, ainsi qu'il a été dit ci-dessus ; mais, pour ce qu'alors je désirais vaquer seulement à la recherche de la vérité, je pensais qu'il fallait que je fisse tout le contraire, et que je rejetasse, comme absolument faux, tout ce en quoi je pourrais imaginer le moindre doute, afin de voir s'il ne resterait point, après cela, quelque chose en ma créance, qui fut entièrement indubitable. Ainsi, à cause que nos sens nous trompent quelquefois, je voulus supposer qu'il n'y avait aucune chose qui fût telle qu'ils nous la font imaginer. Et pour ce qu'il y a des hommes qui se méprennent en raisonnant, même touchant les plus simples matières de géométrie, et y font des paralogismes, jugeant que j'étais sujet à faillir, autant qu'aucun autre, je rejetai comme fausses toutes les raisons que j'avais prises auparavant pour démonstrations. Et enfin, considérant que toutes les mêmes pensées que nous avons étant éveillés, nous peuvent aussi venir quand nous dormons, sans qu'il n'y en ait aucune, pour lors, qui soit vraie, je me résolus de feindre que toutes les choses qui ne m'étaient jamais entrées dans l'esprit, n'étaient non plus vraies que les illusions de mes songes. Mais, aussitôt après, je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque chose. Et remarquant que cette vérité : Je pense, donc je suis, était si ferme et si assurée que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir sans scrupule pour le premier principe de la philosophie que je cherchais.

René DESCARTES, *Discours de la méthode*, Ed. Vrin, p. 89.

Fais l'étude ordonnée de ce texte et dégage son intérêt philosophique.

Le commentaire de texte philosophique comporte trois parties constitutives qui sont : l'introduction, le développement et la conclusion.

- L'introduction permet de situer l'auteur, et surtout, de relever le sujet abordé, le problème et l'opinion de l'auteur sur la préoccupation en question.
- Le développement, lui, comprend deux phases : une première qui porte sur l'explication du texte et une seconde qui est une analyse critique du texte et de la thèse défendue par l'auteur.
- La dernière partie du commentaire de texte philosophique est la conclusion qui donne l'occasion de se prononcer, en dernière instance, sur la thèse de l'auteur.

La réussite du commentaire de texte philosophique passe nécessairement par la bonne explication du texte et une solide culture philosophique. Et la rédaction obéit à une certaine orthodoxie qu'il faudra respecter.

SUJET

ACTIVITÉ D'APPLICATION 1

Écris, dans ton cahier, en face de chacune des propositions ci-dessous, Vrai, si elle définit correctement le commentaire de texte philosophique, et Faux, si non.

1. Le commentaire de texte philosophique est une explication de texte philosophique.
2. Le commentaire de texte philosophique est un exercice d'évaluation des compétences philosophiques à partir d'un texte d'un auteur au programme.
3. Le commentaire de texte philosophique est un commentaire composé à partir d'un texte de philosophie.
4. Le commentaire de texte philosophique est un travail écrit d'explication, suivi de l'analyse critique d'un texte et de la thèse de l'auteur.

II LA RÉDACTION DU COMMENTAIRE DE TEXTE

À l'instar de la dissertation philosophique, la rédaction du commentaire est précédée et facilitée par des opérations à effectuer au brouillon.

A. LES DIFFÉRENTES OPÉRATIONS À FAIRE AU BROUILLON

1. L'explication littérale d'un texte

Elle survient après avoir numéroté et lu le texte, à plusieurs reprises.

Elle comprend deux étapes. La première consiste à expliquer, dans le contexte du texte, les mots et expressions difficiles et /ou essentiels et, surtout, les notions qui sont contenues dans le texte. La seconde vise à relever les connecteurs logiques principaux, puis à déterminer leur fonction.

APPLICATION

EXEMPLE D'EXPLICATION LITTERALE D'UN TEXTE

Texte de René DESCARTES, extrait de *Discours de la méthode*

Identification des mots ou expressions difficiles/essentiels

- Mœurs (ligne 1) : Habitudes de vie, coutumes
- Indubitables (ligne 3) : Adjectif qui qualifie ce qui est tellement certain qu'on ne peut en douter
- Vaquer à (ligne 4) : s'occuper de
- Doute (ligne 6) : incertitude, ce qui n'est pas sûr
- Nos sens (ligne 8) : nos organes sensoriels : le toucher, l'odorat, le goûter, la vue, l'ouïe
- Faillir (ligne 12) : se tromper
- Sceptiques (ligne 23) : ceux qui ne croient pas à l'existence de la vérité
- Principe (ligne 24) : Règle de base

Relevé des connecteurs logiques principaux et détermination de leur fonction

- Mais (ligne 3) : opposition : l'auteur s'oppose à une idée défendue précédemment
- Ainsi (ligne 8) : conséquence : de ce qui précède, l'auteur tire une conséquence
- Et (ligne 10) : addition : ajout d'une idée allant dans le même sens que la précédente
- Et enfin (ligne 14) : énumération : marque le terme d'une énumération
- Mais (ligne 19) : opposition
- Et (ligne 21) : addition

2. La problématique de texte

La problématique d'un texte contribue à faire ressortir le sens du texte. Ce sens se révèle à travers les items ou les éléments de la grille de lecture que sont : le thème, le problème, la thèse, l'antithèse, la structure logique, l'intention, l'enjeu.

LES ITEMS DE LA GRILLE DE LECTURE		
Items	**Définitions**	**Questions**
Le thème	Sujet abordé par le texte	De quoi s'agit-il dans le texte ?
Le problème	Question à laquelle répond le texte	À quelle question répond l'auteur ?
La thèse	Opinion de l'auteur	Quelle est la réponse de l'auteur ?
L'antithèse	Point de vue combattu par l'auteur ou qui combat celui de l'auteur	À quelle idée s'oppose la thèse de l'auteur ?
La structure logique	Mouvements du texte (étapes de l'argumentation de l'auteur)	Quelles sont les étapes de l'argumentation de l'auteur ?
L'intention	Objectif immédiat de l'auteur	Quel est l'objectif immédiat de l'auteur ?
L'enjeu	Objectif lointain de l'auteur	Quel est l'objectif lointain de l'auteur ?

N.B : Expliquer littéralement un texte et dégager sa problématique, sont des activités à réaliser au brouillon. Par conséquent, Il faut éviter de faire apparaître ce travail préparatoire sur sa feuille de copie.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 2

Associe, dans ton cahier, la lettre de chacun des items de la grille de lecture, au chiffre de la question qui lui correspond. Exemple A-8

ITEMS
A. Le thème
B. L'enjeu
C. L'intention
D. Le problème
E. La thèse
F. La structure logique
G. L'antithèse

QUESTIONS
1. À quelle question répond l'auteur ?
2. Quel est l'objectif de l'auteur ?
3. Quelles sont les étapes de l'argumentation de l'auteur ?
4. De quoi s'agit-il dans le texte ?
5. À quelle idée s'oppose la thèse de l'auteur ?
6. Quelle est la réponse de l'auteur ?
7. Quel est l'objectif lointain de l'auteur ?

ACTIVITÉ D'APPLICATION 3

Remplace, dans ton cahier, les pointillés dans le texte ci-dessous, par l'expression qui convient, parmi les propositions suivantes : *la structure logique ; l'intention ; le problème ; la grille de lecture ; la thèse.*

Les items de ..... n'ont pas la même définition. Par exemple, ... renvoie à la question à laquelle répond l'auteur. Quant à ..... , Elle renvoie à l'idée que soutient l'auteur. ..... indique les étapes de l'argumentation de l'auteur et ..... désigne l'objectif immédiat de l'auteur. Bref, Chaque item a un sens précis.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 4

Écris, dans ton cahier, Vrai, à la place des pointillés, en face de l'affirmation ci-dessous, si elle est correcte, et Faux, dans le cas contraire.

« La structure logique est l'autre appellation de la démarche argumentative. »

.....

APPLICATION

RÉPONSES AUX ITEMS DE LA GRILLE DE LECTURE

Texte de René DESCARTES, extrait de *Discours de la méthode*

- Thème : La vérité
- Problème : Par quel moyen parvient-on à la vérité ?
- Thèse : Le doute est le moyen pour parvenir à la vérité.
- Antithèse : Le doute peut ruiner la vérité, la détruire.
- Structure logique du texte : Trois mouvements

  - Premier mouvement : ligne 1 à 7 : « J'avais dès longtemps remarqué…fut entière- ment indubitable » : DESCARTES affirme que, contrairement aux mœurs, la recherche de la vérité nécessite l'usage du doute.

  - Deuxième mouvement : ligne 7 à l13 « Ainsi…les illusions de mes songes » : l'auteur applique le doute aux vérités issues des sens, du raisonnement et des pensées.

  - Troisième mouvement : l13 à l18 : « Mais, aussitôt après…que je cherchais » : l'auteur découvre le cogito comme première vérité indubitable.
- Intention : Montrer l'importance du doute dans la recherche de la vérité.
- Enjeu : La connaissance

B. LA PHASE DE RÉDACTION DU COMMENTAIRE DE TEXTE PHILOSOPHIQUE

1. L'introduction

Elle a pour but, de situer l'auteur (présenter sommairement l'auteur et indiquer l'œuvre d'où le texte est extrait) et de poser le problème du texte.

Les éléments constitutifs de l'introduction sont principalement, le thème, le problème et la thèse auxquels peut s'ajouter la structure logique. Toutefois, la structure logique est facultative dans l'introduction, c'est-à dire, qu'elle peut ne pas y figurer. Dans ce dernier cas, elle devra obligatoirement être mentionnée en début d'étude ordonnée.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 5

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celles qui sont correctes.

1. L'introduction du commentaire de texte commence par la présentation du thème du texte.
2. L'introduction du commentaire de texte peut s'achever par la structure logique.
3. Dans l'introduction du commentaire de texte, la thèse peut précéder le problème.
4. L'introduction du commentaire de texte peut s'achever par la thèse.

APPLICATION

EXEMPLE DE REDACTION D'UNE INTRODUCTION

Texte de René DESCARTES, extrait de *Discours de la méthode*

Le texte de DESCARTES que nous avons à expliquer est extrait du *Discours de la méthode* et établit une relation entre le doute et la vérité. À la question : par quelle voie atteindre la vérité, DESCARTES soutient que le doute est le moyen assuré pour atteindre le vrai.

Le texte peut être divisé en trois mouvements : De la ligne 1 à la ligne 7 : « J'avais dès longtemps remarqué … fut entièrement indubitable », DESCARTES affirme que contrairement aux mœurs, la recherche de la vérité nécessite l'usage du doute. De la ligne 7 à la ligne 15 : « Ainsi … les illusions de mes songes », il applique le doute aux vérités issues des sens, du raisonnement et des pensées. De la ligne 15 à la ligne 20 : « Mais, aussitôt après … que je cherchais », il découvre le cogito comme première vérité indubitable.

2. Le développement

Le développement du commentaire de texte philosophique comprend deux parties : la partie explicative dénommée étude ordonnée, et la partie critique appelée intérêt philosophique.

a. L'étude ordonnée

Elle consiste à expliquer successivement, les mouvements du texte. De façon plus concrète, l'étude ordonnée d'un mouvement commence par l'idée principale de celui-ci. Cette idée doit ensuite être explicitée de façon conceptuelle (signification) et contextuelle. Puis, le candidat devra repérer les sous-idées (idées secondaires ou arguments) du mouvement en question, en prenant le temps d'expliciter de façon conceptuelle et contextuelle chacune d'elles, de sorte à faire ressortir les non-dits et les implications du texte.

Pour réussir l'explication, il faut pouvoir repérer dans le texte :

- les connecteurs logiques qui peuvent relever les inflexions de la pensée de l'auteur ;
- les idées principales et les idées secondaires ou arguments ;
- les phrases, expressions et concepts clés.

En suivant la structure logique du texte, le candidat doit :

- rédiger une explication de chaque mouvement en partant de l'idée principale, pour faire ressortir les arguments, les concepts et les allusions éventuelles qui les soutiennent ;
- élaborer une transition entre les explications des différents mouvements.

Il doit également veiller à citer des phrases essentielles du texte pour corroborer son explication. Il lui est cependant interdit de citer, dans l'étude ordonnée, un autre auteur ou un autre texte sauf si le texte le mentionne explicitement ou implicitement.

Il ne faudra pas oublier de faire une transition entre les différents mouvements du texte, au niveau de l'étude ordonnée.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 6

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celles qui sont correctes.

1. Les arguments sont des idées générales qui démontrent la justesse d'un point de vue.
2. Les figures de style sont des idées qui renvoient à des réalités qui ne sont pas directement évoquées dans le texte.
3. Les allusions sont des mots abstraits qui ont un intérêt ou un sens philosophique.
4. Les exemples sont des cas pratiques, concrets qui servent à illustrer une idée.

APPLICATION

EXEMPLE DE REDACTION D'UNE ÉTUDE ORDONNÉE

Au terme de la méditation mise en œuvre dans ce texte, c'est-à-dire, l'expérience d'un doute généralisé, Descartes découvre une première vérité. Alors même que je peux douter de tout, une seule chose résiste : le doute, lui-même et donc le fait même de penser. C'est le fameux « Je pense donc je suis ».

Dans une première partie : « J'avais dès longtemps remarqué que…entièrement indubitable », Descartes présente son projet de trouver une vérité absolument indubitable, c'est-à-dire, à laquelle ne subsiste aucun doute. Il s'adresse à un vaste public et, pourtant, il va faire le récit de ses méditations qui sont si « métaphysiques » qu'elles ne peuvent être du goût de tous, car il s'agit de s'abstraire d'un monde qui nous est donné immédiatement, pour en démonter toutes les certitudes.

Mais la démarche de Descartes se distingue du scepticisme qui consiste à faire du doute une fin en soi. Ici, il s'agit d'un doute méthodique (provisoire) pour rechercher ce qui se présente de manière indubitable pour vrai, afin, précisément, de savoir ce qu'est le vrai. Le doute peut être dangereux, car il risque de laisser les plus fragiles qui ne parviennent pas à s'en affranchir, « égarés toute leur vie ».

Descartes reproduit son cheminement (cf. méthode : méta odos, le « chemin vers ») qui lui permet d'apporter un fondement à la science. La connaissance est conçue comme un édifice déductif où chaque pierre repose sur une autre qui la soutient. La substance pensante, c'est-à-dire, le sujet, est le seul fondement possible de la science.

DESCARTES entame son texte par une remarque qui est en fait le rappel de la deuxième maxime de sa morale provisoire : "J'avais dès longtemps remarqué que, pour les mœurs, il est besoin quelquefois de suivre des opinions qu'on sait être fort incertaines, tout de même que si elles étaient indubitables". Pour DESCARTES, en ce qui concerne les mœurs, c'est-à-dire l'ensemble des habitudes et coutumes d'une société, on peut admettre les "opinions" c'est-à-dire des pensées ou idées dont la vérité n'est pas établie.

Mais cette attitude est irrecevable quand on recherche uniquement la vérité. C'est pourquoi DESCARTES écrit : "Pour ce qu'alors je désirais vaquer seulement à la recherche de la vérité, je pensais qu'il fallait que je fisse tout le contraire". Autrement dit, la recherche de la vérité implique la démarche contraire. Quand on recherche la vérité, on ne se fie plus aux opinions qui sont des pensées sans fondement. DESCARTES propose alors une méthode qui puisse aboutir à la découverte de la vérité :

« Il fallait que je rejetasse, comme absolument faux, tout ce en quoi je pourrais imaginer le moindre doute ". Cette méthode consiste à éliminer tout ce qui suscite quelque doute. Ici, l'acceptation spontanée des mœurs est remplacée par un esprit critique qui consiste à considérer comme faux tout ce qui est incertain. En d'autres termes, DESCARTES ne considère comme vrai que ce qui ne souffre d'aucune contestation. Le vrai, dit-il c'est "quelque chose (…) d'indubitable", c'est-à-dire quelque chose qui résiste au doute.

Après avoir déterminé le principe de sa méthode, il l'applique à trois domaines. D'abord, il rejette la fiabilité des sens qui, comme il le dit, "nous trompent quelque fois". Pour DESCARTES, la pensée doit se détourner du corps afin d'éviter les illusions qu'il peut produire. Aussi rejette-t-il le témoignage des sens qui sont souvent source d'erreurs : "Je voulus supposer qu'il n'y avait aucune chose qui fût telle qu'ils nous la font imaginer ". Ensuite, il applique le doute au raisonnement. Il remet le raisonnement en question en se fondant sur un constat : " Il y a des hommes qui se méprennent en raisonnant ". À ses yeux, le raisonnement, c'est-à-dire, l'agencement des arguments tirés de la raison, n'est pas à l'abri de toute erreur. Dans ces conditions, la raison elle-même n'est plus infaillible. Pour soutenir cette affirmation, DESCARTES prend l'exemple de la géométrie, généralement définie comme science de l'espace. Dans cette science, on constate des " paralogismes ", c'est-à-dire, des raisonnements faux. Enfin, DESCARTES remet en question l'objectivité ou

la vérité des pensées que nous avons aussi bien à l'état de veille que pendant le sommeil. Pour lui, toute notre pensée peut être considérée comme un songe, une illusion. Ainsi, tout comme le songe, la pensée peut être considérée comme irréelle et doit être rejetée comme étant fausse.

Mais, DESCARTES réalisa qu'il pouvait douter de tout, sauf de lui-même, de son être. C'est pourquoi il affirme : " Pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque chose ". Autrement dit, pour douter, il faut être.

Il n'y a pas de pensées sans sujet pensant. Le doute doit bien s'arrêter quelque part, car si toutes mes pensées ne sont que des illusions, il y a nécessairement un sujet de l'illusion. Le doute débouche donc sur une certitude absolue, puisque plus je doute, plus je suis certain qu'il y a quelque chose qui doute, et donc que je suis. DESCARTES découvre alors la vérité " Je pense, donc je suis ". C'est une vérité qui résiste au doute. (Car pour lui, une expérience consciente n'est accessible qu'à la personne qui l'expérimente.) La conscience de notre existence est hors de doute. Elle est inébranlable même par " suppositions des sceptiques ", c'est-à-dire, ceux qui ne croient à aucune vérité. Il peut donc la considérer comme le premier fondement ou " premier principe de la philosophie " qui consiste, comme il l'a dit, à rechercher uniquement la vérité. La conscience est donc le socle de la connaissance, car elle a résisté au doute méthodique. Elle peut donc servir de fondement sur lequel s'édifierait l'ensemble du savoir.

N.B : L'apprenant pourra, à la fin de l'étude ordonnée, faire le bilan avec l'intention de l'auteur suivie d'une question relative à l'adéquation (ou non) entre cette intention et la démarche argumentative de l'auteur. Cela permet la transition vers l'intérêt philosophique.

b. L'intérêt philosophique

C'est la phase de la critique. À ce niveau, le candidat est appelé à apprécier le texte aussi bien au niveau de la forme (la critique interne) que du fond (la critique externe).

* La critique interne

Elle porte principalement sur l'appréciation du texte par rapport à lui -même. Elle est un regard critique sur la forme du texte. L'apprenant a ici, la possibilité de/d':

- présenter les forces et /ou les faiblesses des arguments développés par l'auteur ;
- apprécier la rigueur de l'argumentation de l'auteur ;
- montrer l'adéquation ou l'inadéquation entre la démarche argumentative et l'intention de l'auteur.

APPLICATION

EXEMPLE DE RÉDACTION D'UNE CRITIQUE INTERNE

C'est à travers une analyse procédant par élimination progressive de tout ce qui est douteux, que DESCARTES, dans un langage propre à son époque, a tenté de montrer l'importance du doute dans la recherche de la vérité. Cette démarche qui lui a permis de passer en revue les moyens de connaissance dont dispose l'homme, et d'en montrer les limites, afin de découvrir le cogito, comme vérité indubitable, est méthodique et rigoureuse. Elle établit la valeur du doute comme méthode d'investigation dans l'ordre de la connaissance.

Mais le doute est-il la méthode désignée pour parvenir à la connaissance véritable, à la vérité ?

* La critique externe

C'est un débat sur la thèse de l'auteur au cours duquel l'apprenant soutient forcément, dans un premier temps, cette thèse de l'auteur avant d'en montrer, si possible, les limites, dans un second temps.

Chaque partie doit être appuyée par des références philosophiques (des citations empruntées à des philosophes, doctrines, courants, mouvements littéraires, philosophiques, religieux ...) ou par le vécu. C'est dans la critique externe que l'apprenant doit faire la preuve de sa culture.

APPLICATION

EXEMPLE DE RÉDACTION D'UNE CRITIQUE EXTERNE

Comme méfiance et prise de précaution pour éviter la précipitation, le doute peut être un facteur de certitude. C'est pourquoi, PLATON, dès l'Antiquité, avait fondé la philosophie sur l'étonnement. Dans *le Théétète*, il écrit : « S'étonner, la philosophie n'a pas d'autre origine ». S'étonner, c'est, refuser les opinions telles qu'elles nous apparaissent, sans analyse. S'étonner, c'est pour ainsi dire, douter des apparences immédiates, pour aller au fondement des choses. On voit donc avec Platon, que l'étonnement est synonyme de doute, de réflexion critique, en vue de saisir le vrai.

Les hommes de science usent aussi du doute. En effet, le savant entretient le doute qui est remise en cause des vérités admises, et constitue une source de progrès. On comprend pourquoi CLAUDE BERNARD le retient comme le fondement du processus expérimental. « Le grand principe expérimental, dit-il, est le doute philosophique qui laisse à l'esprit sa liberté et son initiative ». *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. Autrement dit, le doute philosophique qui est un doute méthodique, constructif, permet à l'esprit de se remettre en question, et de se libérer de tout dogmatisme.

Toutefois, pour les sceptiques, le doute est définitif et non provisoire. Il ne peut donc déboucher sur aucune vérité. Ainsi, contrairement au doute cartésien, le doute sceptique n'est pas constructif, bien au contraire, il ruine la vérité. Par ailleurs, dans le domaine religieux, le doute comme méthode de recherche de la vérité est rejeté au profit de la foi. En effet, toute religion se méfie du doute, de l'examen libre. La religion est fondée sur la croyance et non sur des démonstrations de type mathématique. Dieu, dit-on, ne se prouve pas, il s'éprouve, comme le résume Blaise Pascal en ces termes : « Dieu, sensible au cœur, non à la raison »

3. La conclusion

En réalité, la conclusion du commentaire de texte, en philosophie, peut ne pas être séparée de la critique externe. La dernière partie de la critique externe, bien rédigée, et prenant une position originale ou opérant un dépassement, peut servir de conclusion. Elle comporte donc deux parties :

- le bilan de la critique externe ;
- le point de vue personnel.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 7

Range, dans ton cahier, dans l'ordre qui convient, les activités ci-dessous, relatives au développement du commentaire de texte philosophique.

1. Montrer les limites de la thèse de l'auteur.
2. Apprécier l'adéquation ou l'inadéquation de la démarche de l'auteur avec son intention.
3. Expliquer le texte mouvement par mouvement.
4. Présenter des arguments d'autres auteurs qui soutiennent la position de l'auteur.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 8

Écris, dans ton cahier, Vrai, à la place des pointillés en face de l'affirmation ci-dessous, si elle est correcte, et Faux, dans le cas contraire.

« La conclusion commence par un bref bilan de la critique externe suivie de l'opinion personnelle de l'élève.» .....

APPLICATION

EXEMPLE DE RÉDACTION D'UNE CONCLUSION

Nous voyons que la valeur du doute est diversement appréciée. Il faut cependant reconnaître au doute, une importance capitale, aussi bien dans l'univers de la connaissance, que dans celui de la vie pratique. Il développe chez tout homme le sens de la mesure et lui permet d'apprécier les choses à leur juste valeur. Le doute a donc une dimension à la fois heuristique et éthique.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 9

Range, dans ton cahier, chacun des éléments suivants, dans la colonne qui convient, dans le tableau ci-dessous : *le bref bilan de la critique externe ; le thème ; l'intérêt philosophique ; le problème ; l'étude ordonnée ; la thèse ; ton opinion personnelle ; la structure logique ; l'ouverture.*

Les éléments constitutifs de l'introduction	Les éléments constitutifs du développement	Les éléments constitutifs de la conclusion

ACTIVITÉ D'APPLICATION 10

Associe, dans ton cahier, Vrai, au chiffre de chacune des affirmations ci-dessous, relatives au commentaire de texte philosophique, si elle est correcte, et faux, si non. (Exemple 1. Faux)

1. L'introduction du commentaire de texte philosophique doit mentionner obligatoirement l'antithèse.
2. Dans l'étude ordonnée du commentaire de texte philosophique, tu dois illustrer son explication par des extraits du texte qui confirment tes propos.
3. Tu peux te passer de rédiger la critique interne du commentaire de texte philosophique. Elle n'est pas obligatoire.
4. La conclusion du commentaire de texte philosophique est facultative.

GRILLE D'ÉVALUATION POUR LE COMMENTAIRE PHILOSOPHIQUE

	ACTIVITÉS ESSENTIELS	ACTIVITÉS FACULTATIVES	ACTIVITÉS À ÉVITER
INTRODUCTION	Présenter : - le Thème - le Problème - la Thèse	Présenter la structure logique	Ignorance de l'un des éléments essentiels ou copier le modèle d'introduction de la dissertation philosophique
ÉTUDE ORDONNÉE	- Dégager les articulations logiques du texte - Analyser les concepts clés du texte - Faire ressortir tout en les expliquant les idées principales et secondaires de chaque mouvement et les illustrer par des extraits du texte.		- Paraphrases - Contresens - Explication linéaire ou désordonnée
INTÉRÊT PHILOSOPHIQUE	- Soutenir la thèse de l'auteur avec d'autres arguments et références - Dépasser la thèse avec d'autres arguments et références	Prendre position par rapport à la thèse de l'auteur	- Reprise des arguments/extraits du texte pour soutenir la thèse - Développement sans lien avec le texte
CONCLUSION	- Faire un bref bilan de la critique externe - Prendre position par rapport à la thèse de l'auteur	Faire une ouverture	- Nouveaux arguments pour ou contre la thèse de l'auteur

SPECIMEN

COMPÉTENCE 2

TRAITER UNE SITUATION RELATIVE AUX CONDITIONS DE L'HOMME DANS LA SOCIÉTÉ.



THÈME

LES CONDITIONS DE LA LIBERTÉ



LEÇON 1

LA CONNAISSANCE DE L'HOMME

SITUATION D'APPRENTISSAGE

Le chef de la TA3 du lycée moderne de..., raconte, pendant la récréation, aux élèves présents, une scène insolite à laquelle il a assisté. En effet, dans son quartier, un couple respecté en est arrivé aux mains suite à des échanges relatifs à un match de football.

Ayant été informé du comportement inattendu de ce couple, d'ordinaire calme, l'ensemble des élèves de la classe, cherche à s'informer sur les caractéristiques de l'homme, établir le lien entre le déterminisme psychologique et la responsabilité humaine et à apprécier la complexité de la nature humaine.

TABLEAU DES HABILETÉS ET CONTENUS

HABILETÉS	CONTENUS
Définir	• La conscience • La mémoire • L'inconscient • La liberté • La violence
Expliquer	• La conscience comme caractéristique de l'homme • La mémoire comme caractéristique de l'homme • L'inconscient, une autre dimension de l'homme
Établir	• Les limites de la conscience dans la connaissance de l'homme • La relation entre le déterminisme psychologique et la responsabilité de l'homme
Apprécier	La complexité de la nature humaine

INTRODUCTION

Connaître les caractéristiques de l'homme revient à savoir ce qui fait sa spécificité, c'est-à-dire, ce qui fait qu'il est tel qu'il est. Et c'est cette connaissance qui pourrait mettre en évidence ce qui affecte sa liberté et détermine aussi ses réactions, sa responsabilité et son assurance. Et pourtant, du point de vue psychique, il se passe souvent en l'homme, des faits ou des gestes dont il ne se rend pas compte et qui semblent échapper à son contrôle.

Peut-on dire, de ce fait, de l'homme, qu'il est toujours capable de contrôler tous ses actes ? Qu'est-ce qui est alors propre à l'homme et permet de le définir ?

I LES CARACTÉRISTIQUES ESSENTIELLES DE L'HOMME

A. LA DÉFINITION DE L'HOMME PAR LA CONSCIENCE ET LA MÉMOIRE

Dans la classification biologique des êtres, l'homme est classé dans le règne animal. Cependant, cette même classification a fini par faire de l'homme un *homo sapiens*, c'est-à-dire, un être doué de pensée. Nous pouvons alors dire que la pensée est propre à l'homme et le définit. Tous les hommes ont reçu la pensée à part égale. C'est pourquoi, dans son œuvre *Discours de la méthode*, **René DESCARTES** (1596-1650), depuis le XVIème siècle, nous invite à reconnaître que l'homme est : « **Une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser.** » C'est dire que c'est la pensée qui caractérise essentiellement l'homme. Dans l'esprit de **DESCARTES**, la pensée est synonyme de raison, de « **Bon sens** », entendu comme la capacité qu'a l'homme, de distinguer le bien du mal.

En ce sens, pensée signifie conscience. Dans son œuvre *Les Arts et les Dieux*, le philosophe rationaliste français **ALAIN** (**Émile-Auguste Chartier** de son vrai nom, 1868-1951) précise que la conscience est présente dans toute pensée, et il la définit comme étant : « **Le savoir revenant sur lui-même et prenant pour centre la personne humaine elle-même.** » Pour lui, l'homme conscient est celui qui se pose des questions sur lui-même, ainsi que sur ses actes, pour distinguer ce qui est bienséant de ce qui ne l'est pas, et surtout pour faire le bien. En fait, nous comprenons que la conscience, en ce sens, met de la clarté et de la logique, voire de la moralité dans les actes que l'homme pose, ainsi que dans les idées qu'il a de lui-même et des choses. La conscience signifie donc simplement savoir ou connaître.

Toujours, pour **ALAIN**, dans *Les Arts et les Dieux*, la réflexion consciente est une sorte de « **recul en soi-même qui permet de se connaître et de se juger.** » C'est dire que l'homme, dans la mesure où il est conscient, est capable de se prendre lui-même pour objet de pensée ; il n'est plus simplement dans le monde, comme une chose ou un simple être vivant, mais il est, au contraire, devant le monde : la conscience, c'est la distance qui existe entre moi et moi-même et entre moi et le monde. Car, comme l'a écrit **Henri BERGSON** (1859-1949) dans son œuvre, *L'évolution créatrice* : « **La conscience est la lumière immanente à la zone d'actions possibles ou d'activité virtuelle qui entoure l'action effectivement accomplie par l'être vivant.** » La conscience doit alors être considérée comme ce qui, en nous, permet d'évacuer tout ce qui est sombre, douteux, immoral, faux, etc.

Étymologiquement, le mot conscience signifie « savoir ensemble », « savoir rassemblé » (cum scientia). Au sens général, la conscience est le savoir intérieur immédiat que l'homme possède de ses propres pensées, de ses sentiments et de ses actes. Elle est un certain rapport de soi à soi, ou une présence à soi, de son esprit ou de son âme. C'est une faculté qui permet à la fois de saisir ce qui se passe en nous et hors de nous.

Ainsi présentée, la conscience doit nous donner les moyens d'avoir l'esprit de discernement. Cela fait dire à **André LALANDE**, (1867-1963) dans son œuvre *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, que la conscience est « **L'intuition (la saisie immédiate) plus ou moins claire ou plus ou moins complète qu'a l'esprit de ses états et de ses actes.** » Autrement dit, c'est par la conscience que chacun de nous a une image de lui-même, a connaissance de sa propre existence ainsi que des phénomènes ou des actes qui se succèdent en lui, et en dehors de lui. En un mot, la conscience est la faculté qu'a l'homme de percevoir son être et les choses, de les connaître et de les juger.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 1

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celle qui explique correctement cette formule cartésienne : « Je pense donc je suis ».

1. Le fait de penser me permet de réaliser que j'existe, je suis un être vivant.
2. Comme je suis un être conscient, je me comporte de la même manière que les autres hommes.
3. À force de réfléchir à mes problèmes, j'ai fini par comprendre que je suis un homme.

Une autre dimension de la conscience est la reconnaissance. Il s'agit de la reconnaissance ou prise de conscience de soi. Par la conscience, je sais qui je suis avec évidence. Et cela est d'autant plus normal que pour **DESCARTES**, la seule évidence de la connaissance de soi est « **Je pense donc je suis** » (**Cogito ergo sum**). Il explique cela par le fait que si tout ce que je dis ou pense est faux, cela ne peut être que parce que j'existe. En effet, en soumettant toutes ses connaissances et certitudes au doute, **DESCARTES** découvre que la seule chose dont il est absolument certain et dont il ne peut douter est « **je pense** », car l'on ne peut douter de la pensée, puisque le doute lui-même est un acte de penser : si je doute, je pense, or on ne peut penser sans exister : je pense donc je suis. Le sujet pensant devient la condition de toute connaissance.

C'est dire que la conscience est une réalité indubitable qui fonde l'existence humaine. Aussi, fait-il le constat suivant : « **Je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque chose.** » *Discours de la méthode*, IVe partie. Le fait de penser prouve que je suis, que j'existe nécessairement.

Dans cette définition, la conscience apparaît comme ce qui nous permet de nous informer ou d'avoir des renseignements appropriés sur le monde extérieur, mais aussi sur nos actes, nos comportements. Si, pour **René DESCARTES**, dans une *Lettre à Reneri Pallot* : « **Il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir que nos pensées** », c'est bien parce que pour lui, la pensée, et la conscience sont indissociables.

Pour **Henri BERGSON** (1859-1949), dans *L'évolution créatrice* : « **La conscience est la lumière immanente à la zone d'actions possibles ou d'activité virtuelle qui entoure l'action effectivement accomplie par l'être vivant.** » À travers cette idée de **BERGSON**, nous comprenons que la conscience est ce qui éclaire l'homme dans toutes ses voies et qui lui permet de marcher avec assurance, de dissiper tout ce qui est ignorance, d'éviter aussi l'immoralité et la fausseté.

Ainsi présentée, la conscience doit nous donner les moyens d'éviter les mauvais actes et les mauvais choix. Dans cet esprit, **Edmund HUSSERL** (1859-1938), fait bien de préciser, dans son œuvre, *Les Méditations cartésiennes* que ce qui caractérise la conscience c'est : « **cette particularité foncière et générale qu'à la conscience d'être conscience de quelque chose.** » **Husserl** essaie de montrer que, loin d'être une chose ou une substance, comme le pensait **René DESCARTES**, la conscience est une activité de projection vers les choses. Elle est toujours au-delà d'elle-même, elle se projette vers le monde, vers ses souvenirs ou vers l'avenir, à chaque fois dans une relation – ou visée – que **Husserl** nomme « **Intentionnelle** »[1] .

[1]Par phénoménologie, il faut d'abord et simplement entendre la science ou l'étude des phénomènes, c'est-à-dire l'étude de la réalité en tant qu'elle se manifeste à quelqu'un, à la manière spécifique qu'elle a de se donner dans la perception, dans le souvenir, dans l'imagination ou dans la pensée pure et abstraite. Il n'est de phénomène que pour une conscience ; la conscience, aux yeux de Husserl, n'est pas une boîte dans laquelle les images des choses viennent s'assembler ; la conscience, c'est d'abord et même uniquement le fait de l'intentionnalité. La conscience, pour Husserl, a toujours affaire à quelque chose qui a du sens. Elle ne peut jamais avoir affaire à quelque chose qui est complètement privé de sens, c'est-à-dire, qui serait comme un mur devant lequel nous butons, sans pouvoir savoir de quoi il s'agit. La phénoménologie cherche à montrer dans toute étude objective, dans toute science, ce qu'il y a de véritablement pensé par celui qui le fait. Husserl refuse de suivre la voie de la science considérée comme la vérité divine, mais cherche à relier cette vérité à la conscience de celui qui lit des énoncés, qui fait des opérations et qui cherche donc à savoir ce qu'il fait.

Autrement dit, je suis, quand je sais que d'autres consciences sont, ou m'environnent. C'est dire que la conscience est la source de la connaissance de soi et du monde extérieur.

Et c'est justement en cela que, dans ses activités quotidiennes, la conscience ne peut se passer de la mémoire, qui est un élément psychique indispensable au fonctionnement de la conscience elle-même. En effet, par définition, la mémoire est une faculté psychique de rétention. Aussi, de façon psychique, la pensée, par le principe de la réflexion, fait agir la conscience. Et, dans ce processus, la conscience permet à la pensée, dans son fonctionnement normal, d'aboutir à des idées, à des opinions ou à des pensées, par une sensation immédiate et réfléchie. Celles-ci sont gardées nécessairement dans la mémoire. Ce qui fait dire à **Henri BERGSON** dans *l'énergie spirituelle*, que : « **Conscience signifie d'abord mémoire** ». C'est dire que, sans conscience, point de mémoire. Il affirme dans ce sens : « **La mémoire est là, ou bien alors la conscience n'y est pas. Une conscience qui ne conserverait rien de son passé, qui s'oublierait sans cesse elle-même, périrait et renaîtrait à chaque instant.** » Autrement dit, avec la conscience, le passé s'accumule et se conserve, le tout pour tendre vers l'avenir. Avec la mémoire, l'homme peut s'engager dans l'existence, avec le souvenir de ce qui a été, pour se diriger vers ce qui sera. Le passé et le futur sont, alors, pour **Bergson**, les seuls temps qui orientent la conscience et lui permettent, ainsi, d'être. Comme il le dit lui-même : « **Sur ce passé nous sommes appuyés, sur cet avenir nous sommes penchés ; s'appuyer et se pencher ainsi est le propre d'un être conscient.** » Il nous invite alors à comprendre ceci : « **la conscience est un trait d'union entre ce qui a été et ce qui sera, un pont jeté entre le passé et l'avenir.** » *L'énergie spirituelle*, éd. Alcan, p. 5-6.

Par cette idée, on comprend que la conscience et la mémoire sont intimément liées, au point que l'une ne peut être sans l'autre. De leur complicité découle l'intelligence de l'homme. Cette intelligence est liée au fait que, sur instruction de la conscience, la mémoire met à la disposition de l'homme, ses connaissances antérieures devant lui permettre de résoudre un problème nouveau qui se pose à lui. Ce qui constitue une qualité certaine pour l'homme et fait de lui un être de liberté.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 2

Associe, dans ton cahier, la lettre de chacune des notions de la colonne de gauche, au chiffre de la définition qui lui correspond dans la colonne de droite. Exemple D-4

A. La conscience	1. Faculté psychique de rétention des informations
B. La mémoire	2. Capacité à opérer des choix relevant de sa volonté propre
C. La liberté	3. Ce qui en nous permet d'évacuer tout ce qui est sombre, douteux, immoral, faux, etc.

B. L'HOMME, UN ÊTRE DE LIBERTÉ

La conscience donne à l'homme la possibilité de se disposer à être libre. En effet, l'un des avantages que la conscience confère à l'homme, réside dans sa capacité à le rendre libre avec des possibilités de choix, relevant de sa volonté propre. Aussi, tout acte qu'il pose, résulte-t-il d'un choix. C'est pourquoi, dans son œuvre *L'évolution créatrice*, **Henri BERGSON** (1859-1941) dit de la conscience : « **elle signifie hésitation et choix.** » C'est dire que, c'est par la conscience que l'on sort de l'embarras qui précède tout dilemme ; et, c'est grâce à elle que l'homme prend des décisions, des options qu'il assume pleinement. La conscience est donc synonyme de liberté et de responsabilité.

Mieux, la conscience est ce qui fait que nous sommes comparables au créateur, c'est-à-dire, à Dieu. Dans *Émile ou de l'éducation*, Livre IV, **Jean Jacques ROUSSEAU** [1712-1778] précise même que : « **La Conscience est un instinct divin (...) juge infaillible du bien et du mal, un principe inné de justice et de vertu sur lequel nous jugeons nos actions et celles d'autrui**

comme bonnes ou mauvaises. » Et c'est bien parce que la conscience ne nous trahit point, que la pensée dans laquelle elle s'exprime, fait notre grandeur en nous permettant de maîtriser toutes nos idées et nos émotions. C'est pourquoi, même s'il la compare à un des éléments les plus fragiles de la nature, **Blaise PASCAL**, dans son œuvre *Pensées* reconnaît que : **« L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature »**, mais, c'est : **« un roseau pensant »**.

Par la pensée et la conscience, l'homme est conscient de ses faiblesses, mais aussi, de la force des autres créatures qui, elles, n'exploitent pas leurs forces au-delà de l'aspect instinctif et physique. Alors, de façon intelligente, l'homme utilise les puissances des autres éléments de la nature contre eux-mêmes. Et c'est en cela qu'il devient supérieur à eux. D'où cette déclaration de **Blaise PASCAL**, dans *Pensées* : **« Pensée fait la grandeur de l'homme. »**

En un mot, par la conscience qui est **« synonyme de mémoire »**, selon **Henri BERGSON**, l'homme assume pleinement sa liberté psychique. Comme le dit **Pierre Janet** (30 mai 1859 - 27 février 1947), dans *L'évolution de la mémoire et la notion du temps*, : **« La mémoire a pour but de triompher de l'absence. »** Autrement dit, avec elle, l'homme peut résister et vaincre l'écoulement du temps en ramenant dans le présent, ce qui semblait passé ou dépassé.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 3

Associe, dans ton cahier, Vrai, au chiffre de chacune des affirmations ci-dessous, si elle montre que la conscience est la caractéristique de l'homme, et Faux, si non. (Exemple 1. Vrai)

1. L'homme a la liberté de choix devant les situations de la vie.
2. L'homme est porté par son instinct.
3. L'homme peut éprouver du remords suite à de mauvais actes et de mauvais choix.
4. L'homme est capable de porter un jugement cohérent.

Cependant est-il réaliste de dire que nous sommes toujours maîtres de nous-mêmes ? Une autre réalité insoupçonnée et plus profonde ne pousse-t-elle pas l'homme à agir ?

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 1

J'avais dès longtemps remarqué que, pour les mœurs, il est besoin quelquefois de suivre des opinions qu'on sait être fort incertaines, tout de même que si elles étaient indubitables, ainsi qu'il a été dit ci-dessus, mais, pour ce qu'alors je désirais vaquer seulement à la recherche de la vérité, je pensai qu'il fallait que je fisse tout le contraire, et que je rejetasse, comme absolument faux, tout ce en quoi je pourrais imaginer le moindre doute, afin de voir s'il ne resterait point, après cela, quelque chose en ma créance, qui fût entièrement indubitable. Ainsi, à cause que nos sens nous trompent quelquefois, je voulus supposer qu'il n'y avait aucune chose qui fût telle qu'ils nous la font imaginer. Et pour ce qu'il y a des hommes qui se méprennent en raisonnant, même touchant les plus simples matières de géométrie, et y font des paralogismes, jugeant que j'étais sujet à faillir, autant qu'aucun autre, je rejetai comme fausses toutes les raisons que j'avais prises auparavant pour démonstrations. Et enfin, considérant que toutes les mêmes pensées, que nous avons étant éveillés, nous peuvent aussi venir quand nous dormons, sans qu'il y en ait aucune, pour lors, qui soit vraie, je me résolus de feindre que toutes les choses qui m'étaient jamais entrées en l'esprit n'étaient non plus vraies que les illusions de mes songes.

Mais, aussitôt après, je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque chose. Et remarquant que cette vérité : je pense, donc je suis, était si ferme et si assurée, que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir, sans scrupule, pour le premier principe de la philosophie que je cherchais.

René Descartes, *Discours de la méthode* (1637), IV, in Œuvres et Lettres, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", 1953, p. 147-148.

TEXTE 2

Partout où il y a vie commune, il est inévitable que des règles, imposées par l'utilité commune, limitent le choix. Mais la liberté n'est pas plus ou moins grande selon que les limites sont plus étroites ou plus larges. Elle a sa plénitude à des conditions moins facilement mesurables. Il faut que les règles soient assez raisonnables et assez simples pour que quiconque le désire et dispose d'une faculté moyenne d'attention puisse comprendre, d'une part l'utilité à laquelle elles correspondent, d'autre part les nécessités de fait qui les ont imposées. Il faut qu'elles émanent d'une autorité qui ne soit pas regardée comme étrangère ou ennemie, qui soit aimée comme appartenant à ceux qu'elle dirige. Il faut qu'elles soient assez stables, assez peu nombreuses, assez générales, pour que la pensée puisse se les assimiler une fois pour toutes, et non pas se heurter contre elles toutes les fois qu'il y a une décision à prendre. À ces conditions, la liberté des hommes de bonne volonté, quoique limitée dans les faits, est totale dans la conscience. Car les règles s'étant incorporées à leur être même, les possibilités interdites ne se présentent pas à leur pensée et n'ont pas à être repoussées. De même l'habitude, imprimée par l'éducation, de ne pas manger les choses repoussantes ou dangereuses n'est pas ressentie par un homme normal comme une limite à la liberté dans le domaine de l'alimentation. Seul l'enfant sent la limite.

Simone WEIL, *L'Enracinement*, 1943.

II L'INCONSCIENT, UNE AUTRE DIMENSION DE L'HOMME

A. LA DÉCOUVERTE DE L'INCONSCIENT

L'oubli est une réalité humaine irréfutable et récurrente, un acte psychique qui se présente, à la fois, comme un manque de souvenirs et une défaillance de la mémoire. En tant que tel, l'oubli montre que, contrairement à ce que disait **DESCARTES**, l'homme est loin d'être maître et responsable de toutes les opérations de l'âme. Et cela est une situation qui témoigne de la faiblesse de la conscience et donc de la mémoire.

Les prétendues évidences de la conscience, pour **Spinoza**, ne sont que des illusions que l'homme se fait sur lui-même et sur ses actions.

En effet, du point de vue psychique, il se passe souvent, en nous des faits ou des gestes dont nous ne nous rendons pas compte. Selon **LEIBNIZ**, ces faits témoignent de l'existence de petites perceptions imperceptibles en nous. Pour lui, beaucoup de choses ont lieu en nous, mais « **ne sont pas assez fortes pour s'attirer notre attention et notre mémoire.** » *Nouveaux-Essais sur l'entendement humain*. En effet, nous pensons toujours, mais nous n'avons pas conscience de toutes nos pensées. Il écrit Encore, dans le même sens : « **D'ailleurs il y a mille marques qui font juger qu'il y a à tout moment une infinité de perceptions en nous, mais sans aperception et sans réflexion.** » Cela signifie simplement que dans notre vie psychique, il y a plus de faits qui échappent au contrôle de la conscience que ceux qu'elle contrôle. De ce point de vue, c'est une vanité pour la conscience de se surestimer. C'est pourquoi, contre la conception solipsiste de

l'homme, telle que présentée par le cogito cartésien, **Auguste COMTE** écrit : « **On ne peut pas se mettre à la fenêtre pour se regarder passer dans la rue.** » *Cours de philosophie positive*. Cela démontre l'impossibilité que la conscience ou la pensée a de vouloir faire connaître l'homme par lui-même, en se recroquevillant (se rétractant, se repliant) sur lui-même.

Comme le dit si bien **Emmanuel KANT**, dans *La Critique de la Raison Pure* : « **Je n'ai aucune connaissance de moi tel que je suis, mais je me connais seulement tel que je m'apparais à moi-même. La conscience de soi-même n'est donc pas encore, il s'en faut, une connaissance de soi-même.** » Autrement dit, pour lui, savoir que je suis ne veut pas dire savoir qui je suis réellement. Il n'y a que par les autres et non par ma conscience seule, que je peux avoir une idée de ce que je suis.

Les faiblesses ou les incompétences de la conscience montrent bien qu'elle est incapable de déterminer en permanence nos actes ou de nous conduire en toutes circonstances.

Pour le psychanalyste Autrichien du XXème siècle, **Sigmund FREUD**, c'est plutôt l'inconscient qui détermine l'homme et tous ses actes.

Mais qu'est-ce que l'inconscient et pourquoi est-il si déterminant dans la saisie de la nature de l'homme ? En un mot, en quoi l'inconscient détermine-t-il l'homme ?

Dans la psychanalyse freudienne, l'inconscient a deux sens :

- Il désigne d'abord l'ensemble des faits ou actes psychiques volontairement ou involontairement refoulés (des représentations psychiques souvent sexuelles, agressives, c'est-à-dire des pensées, des images, des souvenirs, des fantasmes sur lesquels se fixent des pulsions (**Forces inconscientes d'origine biologique orientant le sujet vers un objet susceptible de lui apporter satisfaction**) ou sortis de la conscience).

- L'inconscient c'est aussi l'ensemble des faits ou actes psychiques provisoirement ou définitivement inaccessibles à la conscience.

Pour **Freud** donc, l'inconscient est l'instance psychique dynamique qui est en nous et où sont emmagasinés les instincts, les pulsions et les désirs refoulés chez un sujet donné.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 4

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, relatives à l'inconscient, celles qui sont correctes.

1. Ensemble des faits psychiques dont nous ne nous rendons compte que plus tard
2. Ensemble des faits ou actes psychiques volontairement ou involontairement refoulés
3. Faits ou actes psychiques provisoirement ou définitivement inaccessibles à la conscience

Pour mieux faire comprendre cette hypothèse et même appréhender les preuves de l'existence de l'inconscient, **Sigmund FREUD** fait une mise au point importante dans son œuvre *L'Interprétation des rêves* : « **Pour bien comprendre la vie psychique, il est indispensable de cesser de surestimer la conscience.** » D'après lui, il faut que chacun de nous se reconnaisse dans cette interpellation : « **Le psychique en toi ne coïncide pas avec ce dont tu es conscient.** » *Essais de Psychanalyse appliquée*, Ce qui signifie qu'en chacun de nous, tous les faits psychiques ne sont pas forcément conscients.

Dans le même sens, le médecin et sociologue français **Gustave Le Bon** (né le 7 mai 1841 à Nogent-le-Rotrou et mort le 13 décembre 1931 à Marnes-la-Coquette), reconnait lui aussi dans son œuvre, *La psychologie des foules* que : « **La vie consciente de l'esprit ne représente qu'une bien faible part auprès de sa vie inconsciente.** »

Ce qui précède montre que notre vie psychique est faite d'une petite partie d'actes ou de faits conscients et que la grande partie de ces faits ou actes sont inconnus par et de la conscience.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 5

Associe, dans ton cahier, Vrai, au chiffre de chacune des affirmations ci-dessous, si elle confirme que la conscience est limitée dans la connaissance de l'homme, et Faux, si non. (Exemple 4. Vrai)

1. « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. » PASCAL
2. « On ne peut pas se mettre à la fenêtre pour se regarder passer dans la rue. » COMTE
3. « Je n'ai aucune connaissance de moi tel que je suis, mais je me connais seulement tel que je m'apparais à moi-même. » KANT

Selon **FREUD**, les preuves de l'existence de l'inconscient sont multiples. En effet, l'inconscient se manifeste diversement. Dans son œuvre, *L'interprétation des rêves*, **Freud** écrit à ce propos que l'inconscient est « **un mécanisme psychique dont nous sommes forcés de reconnaître l'existence parce que nous le déduisons de ses manifestations, mais duquel nous ne savons rien** ». C'est dire que l'homme ne peut ne pas tenir compte de l'existence de l'inconscient dans sa vie et dans son être. Parmi les principales manifestations qui fondent l'existence de l'inconscient, il y a l'oubli, les petites perceptions, le lapsus, les autres lacunes de la conscience et surtout le rêve. À ce niveau et selon **Sigmund FREUD** lui-même : « **Le rêve est la réalisation (déguisée) d'un désir (refoulé).** » *Ma vie et la psychanalyse*, 1950, Gallimard, Idées,1978, p.55. Dans l'entendement de **FREUD**, il existe en nous, plusieurs types de désirs qui nous sont très chers, du point de vue psychique. Et chaque désir a pour objectif de se manifester dans notre conscience. Malheureusement, il se trouve que chacun de nous vit à l'intérieur d'une communauté sociale et est obligé de respecter les lois qui l'organisent. Celles-ci n'admettent pas que certains désirs se manifestent dans la conscience du sujet. Mais, comme ces désirs sont intimes, ils vont trouver des voies pour contourner les lois qui les censurent et se manifester dans la conscience. Le rêve est une de ces voies. Dans son œuvre *L'interprétation du rêve*, **Sigmund Freud** fait d'ailleurs cette remarque : « **L'interprétation des rêves est la voie royale qui mène à la connaissance de l'inconscient dans la vie psychique.** » Avec cette interprétation, l'on finit par comprendre que la conscience peut recevoir elle-même des informations à son insu, sans sa propre participation, ni sa permission. Cela fait dire au philosophe Français **Vincent DESCOMBES** (né en 1943) que : « **"Inconscient" signifie ce qui s'énonce à l'insu du sujet.** » *L'Inconscient malgré lui* (1977). C'est dire que nous sommes gouvernés par l'inconscient. Autrement dit, l'inconscient domine le psychisme et détermine la conduite de l'homme.

En effet, en tant qu'entité psychique où sont emmagasinés les instincts, les pulsions, les désirs refoulés, l'inconscient est une donnée permanente en nous. Il nous faut dire alors que l'inconscient est comme une nature, c'est-à-dire, un ensemble de dispositions innées chez l'homme. D'ailleurs, pour **FREUD**, il est comparable à un grand cercle qui contient tous nos actes psychiques, y compris la conscience elle-même. Dans son œuvre *L'interprétation du rêve*, **Sigmund Freud** écrit à cet effet : « **Il ne peut y avoir de fait conscient sans stade antérieur inconscient, tandis que l'inconscient peut se passer de stade conscient et avoir cependant une valeur psychique.** » Autant dire que la conscience dépend de l'inconscient. Il ajoute dans la même œuvre que : « **L'inconscient est le psychique lui-même et son essentielle réalité.** » Dès lors, sans l'inconscient il n'y a point d'actes psychiques. Cela signifie qu'il y a équivalence entre psychisme et inconscient. À ce propos, **FREUD**, dans "Une difficulté de la psychanalyse", in *Essais de Psychanalyse appliquée*, note que : « **Le moi n'est pas maître dans sa propre maison.** » Ceci nous invite à comprendre que le véritable moteur et acteur de nos actes ou faits psychiques est bien l'inconscient et non la conscience qui joue ici le rôle d'une étiquette de l'homme. Sans l'inconscient, l'homme n'est rien et ne peut rien. Cette théorie de l'inconscient psychique peut nous aider à comprendre pourquoi l'homme apparaît comme un être naturellement agressif.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 6

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celles qui prouvent que l'inconscient est une autre dimension de l'homme.

1. Le lapsus
2. L'oubli
3. La mort
4. Les rêves
5. Les tics

B. LA VIOLENCE COMME MANIFESTATION DE L'INCONSCIENT

L'inconscient est un lieu de violence et de contradictions ; il est le siège de la violence en l'homme, selon la psychanalyse freudienne. En effet, **FREUD** exprime l'idée que les troubles « névrotiques » (les peurs inexpliquées, les obsessions, les phobies, etc.) sont liés à des souvenirs refoulés (oubliés) pouvant remonter à la petite enfance et à des désirs interdits, qui poussent l'homme à agir, généralement, de manière involontaire, instinctive ou irrationnelle, sans pouvoir se contrôler. L'homme n'est qu'un être pulsionnel, un être foncièrement agressif. Les guerres dans le monde, la perversion de la société moderne etc, constituent des preuves de l'agressivité foncière de l'homme.

Ainsi, contrairement à **Jean Jacques ROUSSEAU**, qui, dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* écrit : « **L'homme est naturellement bon et c'est la société qui le déprave.** » ; de son côté, **Freud** écrit : « **L'homme n'est point cet être débonnaire, au cœur assoiffé d'amour, dont on dit qu'il se défend quand on l'attaque, mais un être au contraire qui doit porter au compte de ses données instinctives une bonne somme d'agressivité.** » *Malaise dans la civilisation*. C'est dire que la violence est innée en nous. C'est pourquoi, l'homme est habité par l'immoralité, la perversion au quotidien.

L'*inconscient* est donc, selon la psychanalyse, un monde psychique qui obéit à des lois contraires à celles de la logique rationnelle. En effet, le **ça** qui est à l'origine de tous les actes ou faits psychiques de l'homme, est constitué essentiellement de désirs ou de pulsions inconscientes et incontrôlées par le moi conscient. En effet, L'homme étant un être originellement brutal, violent, masque ses pulsions et son agressivité naturelle, afin de s'intégrer dans la société. Mais sa vraie nature ne disparaît jamais, elle est conservée à titre latent, dans notre inconscient. Ainsi, certains désirs inavouables peuvent surgir en nous et nous pousser à commettre des actes étranges, dérangeants, malsains. De plus, les manifestations de l'inconscient prennent souvent des formes effrayantes. L'hystérie, par exemple, est une crise somatique dont l'origine est psychologique, mais qui ne peut pas être maîtrisée par la pensée. Le somnambulisme aussi fait peur : l'individu agit inconsciemment quand il est supposé dormir. L'hypothèse de l'inconscient dévoile donc l'idée d'une « psyché » insaisissable et obscure. En effet, le « **moi** », que l'on interroge, n'est qu'une façade, car il est un phénomène de surface qui dissimule des forces obscures.

Il rejoint ainsi, l'idée de **Thomas HOBBES** (1588-1679) qui, dans *Léviathan* écrivait : « **À l'état de nature, l'homme est un loup pour l'homme.** » Par conséquent, les rapports entre les hommes sont fondamentalement conflictuels.

La conscience est gouvernée ainsi par l'inconscient qui le rend faible et impuissant à faire le bien. Dans ces conditions, nous comprenons que la violence traduite par la méchanceté naturelle des hommes, est inhérente à la nature humaine et est omniprésente autour de nous. Il convient alors de reconnaître que l'homme n'est pas toujours un être conscient, lucide, raisonnable. La pleine maîtrise de certains de ses actes peut, par moment, lui échapper. Il ne jouit par conséquent, au plan de son comportement moral, que d'une liberté et d'une responsabilité limitées.

Si l'inconscient est une réalité psychique, comment la liberté peut-elle être possible ?

Bien plus, l'idée d'inconscient n'est-elle pas contradictoire avec l'idée de liberté humaine ?

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 3

Nous avons toujours des objets qui frappent nos yeux ou nos oreilles, et par conséquent l'âme en est touchée aussi sans que nous y prenions garde : parce que notre attention est bandée à d'autres objets, jusqu'à ce que l'objet devienne assez fort pour l'attirer à soi en redoublant son action ou par quelque autre raison ; c'était comme un sommeil particulier à l'égard de cet objet-là, et ce sommeil devient général lorsque notre attention cesse à l'égard de tous les objets ensemble. [...] Toutes les impressions ont leur effet, mais tous les effets ne sont pas toujours notables : quand je me tourne d'un côté plutôt que d'un autre c'est bien souvent par un enchaînement de petites impressions dont je ne m'aperçois pas, et qui rendent un mouvement un peu plus malaisé que l'autre.

Toutes nos actions délibérées sont des résultats d'un concours de petites perceptions, et même nos coutumes et passions, qui ont tant d'influence dans nos délibérations, en viennent ; car ces habitudes naissent peu à peu, et par conséquent, sans les petites perceptions, on ne viendrait pas à ces dispositions notables. [...] En un mot, c'est une grande source d'erreurs de croire qu'il n'y a aucune perception dans l'âme que celles dont on s'aperçoit.

LEIBNIZ, *Nouveaux Essais sur l'entendement humain.*

TEXTE 4

Des chercheurs, qui ne refusent pas de reconnaître les faits psychanalytiques, mais ne veulent pas admettre l'inconscient, se tirent d'affaire à l'aide du fait incontesté que la conscience aussi – en tant que phénomène – présente une large échelle de gradation dans l'intensité ou la clarté. De même qu'il y a des processus qui sont conscients d'une façon très vive, très aiguë et très saisissable, de même l'expérience vécue nous en présente d'autres qui ne sont conscients que d'une façon faible et même à peine discernable ; et les plus faiblement conscients d'entre eux seraient précisément ceux pour lesquels la psychanalyse prétend employer le terme impropre d'inconscient. Ces processus seraient néanmoins conscients eux aussi ou « dans la conscience », et pourraient être rendus pleinement et fortement conscients si on leur accordait une attention suffisante. Pour autant que des arguments puissent avoir une influence sur la décision dans une telle question qui dépend ou bien d'une convention ou bien de facteurs affectifs, on peut ajouter ici les remarques suivantes : la référence à une échelle de clarté dans le fait d'être conscient n'a rien de contraignant et n'a pas plus de force démonstrative que les propositions de ce genre : il y a tant de degrés d'éclairement depuis la lumière la plus vive et aveuglante jusqu'à la faible lueur que, par conséquent, il n'y a absolument pas d'obscurité. [...] En outre, en subsumant l'imperceptible sous le conscient[1], on n'aboutit qu'à porter atteinte à la seule et unique certitude immédiate qui soit dans le psychique. Une conscience dont on ne sait rien, cela me paraît beaucoup plus absurde qu'un psychique inconscient.

FREUD, *Le Moi et le ça.*

1. en subsumant l'imperceptible sous le conscient : en comprenant dans le conscient.

III LE DÉTERMINISME PSYCHOLOGIQUE ET LA LIBERTÉ DE L'HOMME

Par déterminisme psychologique, il faut comprendre que nos actes ou faits psychiques sont déterminés à l'avance, de sorte que nous ne pouvons rien faire pour changer quoi que ce soit. Et c'est bien l'idée que l'on peut retenir, à travers la théorie freudienne, qui fait de l'inconscient, le moteur de tous nos actes ou faits psychiques.

A. LE DÉTERMINISME PSYCHOLOGIQUE ET LA RESPONSABILITÉ DE L'HOMME

À priori, l'inconscient implique un déterminisme psychologique. Celui-ci, se traduit par le fait que les actions de l'homme ne sont pas les fruits de choix rationnels. D'où la justesse de cette phrase de l'écrivain et poète français, **Paul VALÉRY** (1871-1945), pour qui, il vaut mieux admettre, désormais, qu'en l'homme « **La conscience règne mais ne gouverne pas.** » Extrait des *Mauvaises pensées et autres*.

Toutefois, l'hypothèse Freudienne de l'existence de l'inconscient se heurte à une limite. Cette limite est énoncée par des philosophes et des moralistes. En effet, pour ces derniers, en affirmant la suprématie de l'inconscient sur la conscience, **FREUD** enlève ainsi à l'homme, toute volonté, toute liberté d'action, tout bon sens. De ce fait, il ne peut, parce qu'il est le « jouet » de l'inconscient, répondre aux conséquences des actions qu'il accomplit.

Et pourtant, l'homme est appelé ou « **condamné à être libre** », comme le disait **Jean Paul SARTRE** (1905-1980) dans *L'existentialisme est un humanisme*.

Pour le philosophe français, l'hypothèse d'un inconscient psychique est, en ce sens, une fausse excuse, un acte de mauvaise foi, car il consiste à nier la liberté pour se trouver des « **excuses** ». Pour être jugé fautif, je dois savoir ce que je fais au moment où je le fais. Je suis toujours responsable des actes que je pose et je dois pouvoir en répondre.

Aussi, pour montrer le caractère illogique de la théorie freudienne de l'inconscient, les philosophes estiment-ils que du point de vue linguistique comme de celui de la morale, l'inconscient ne peut rien nous enseigner, surtout que **FREUD**, lui-même, admet que l'inconscient est par définition, ce qui échappe à la conscience. Par conséquent, aucun homme sérieux ne peut comprendre le discours de l'inconscient. D'où, cette remarque d'**Émile Chartier** dit **ALAIN** (1868-1951 : « **L'inconscient est une méprise sur le Moi, c'est une idolâtrie du corps.** » *Éléments de philosophie* (1916).

Ce qui veut dire que l'inconscient détruit en nous le « moi » conscient pour aduler (affectionner, courtiser, encenser, exalter, glorifier, honorer, idolâtrer, servir) le corps et ses pulsions.

Pour Alain, la théorie de l'inconscient est une véritable erreur, une contradiction ; l'inconscient n'est pas un autre moi mais relève du corps qui ne pense pas. En effet, il ne saurait exister un « inconscient psychique » ; cela est une faute, un abandon de notre volonté. Freud, selon Alain, enseigne l'irresponsabilité, car, l'homme a toujours l'initiative de la responsabilité. Il faut abandonner Freud et retenir la leçon de Descartes pour qui, au commencement est la liberté du jugement.

B. L'HOMME, UN ÊTRE COMPLEXE

La découverte de l'inconscient, par **FREUD**, nous permet de comprendre au moins trois choses : d'abord, la complexité de la nature de l'homme qui se définit par la conscience mais est aussi déterminé par l'inconscient ; ensuite, l'inconscient qui est à considérer comme une autre dimension de l'homme ; enfin, la relation étroite entre le déterminisme psychologique et la responsabilité de l'homme.

Ainsi, quoique déterminé par l'inconscient, l'homme reste un sujet libre qui assume ses actes. À ce titre, l'homme, en société, est un sujet de compromis. Ce compromis se fait entre le " **ça** " qui représente l'individu pulsionnel ; le **surmoi** qui manifeste à notre insu le rôle de censeur, à partir des interdits sociaux et parentaux, généralement intériorisés par chacun de nous, et enfin le " **moi** " qui est la personnalité de chacun d'entre nous, dont la fonction normale est la recherche des moyens de réaliser les désirs du ça, pour permettre au sujet de s'adapter à la réalité.

Pour **FREUD**, " **obéir ainsi au principe de réalité** ", c'est trouver dans la réalité extérieure,

l'objet exigé par le ça. C'est donc de l'équilibre ou de l'harmonie entre ces trois grandes instances psychiques qui sont : Le ça, le surmoi et le moi, que dépend la qualité des hommes que nous sommes. Tout déséquilibre ou toute victoire de l'une sur les autres, conduit à des anomalies dans notre vie. Car, chacun de nous a une représentation pulsionnelle dominante qui fait sa personnalité.

La psychanalyse entend ainsi réconcilier le sujet avec lui-même. Grâce à la psychanalyse, **FREUD** peut soigner les maladies psychiques et aider les malades à retrouver leur identité.

La découverte de l'inconscient, loin d'appauvrir l'image que nous nous faisons de l'être humain, l'enrichit, en en montrant la complexité. De ce point de vue, savoir qu'il existe un déterminisme psychique, est la condition de possibilité de la liberté et de la responsabilité. Comme le soulignait à juste titre **Spinoza**, la liberté est la connaissance de la nécessité.

Ainsi, l'inconscient permet à l'homme de mieux se redécouvrir et d'avoir conscience de ses limites. Car, en donnant sens à l'obscurité psychique, c'est-à-dire, en mettant en lumière les causes des divers déterminismes dont nous sommes l'objet, elle nous permet de devenir plus lucides, plus responsables. La liberté, en ce sens, se conquiert donc en luttant contre les désirs inconscients qui réduisent l'homme en esclavage et en obéissant à l'impératif de la moralité.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 7

Coche, dans ton cahier, parmi les théories ci-dessous, celle qui soutient que l'homme n'a aucune emprise sur sa personnalité.

1. La psychanalyse
2. L'existentialisme
3. Le rationalisme

ACTIVITÉ D'APPLICATION 8

Associe, dans ton cahier, la lettre de chacune des propositions ci-dessous, au chiffre de l'argument auquel elle correspond. Exemple D-4

Propositions	Arguments
A. L'homme est parfois surpris par son propre comportement. Ce qu'il croyait savoir devient tout faux en face des situations concrètes.	1. La conscience comme caractéristique de l'homme
B. L'homme apparait tantôt comme un être lucide et moral, tantôt comme un animal dominé par ses plus bas instincts. Il est imprévisible.	2. L'homme est un être complexe
C. L'homme est un être réfléchi qui sait toujours dompter ses passions pour laisser triompher la voie de la raison en lui.	3. L'inconscient, une autre dimension de l'homme

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 5

Qu'est-ce qu'un inconscient ? C'est un homme qui ne se pose pas de question. Celui qui agit avec vitesse et sûreté ne se pose pas de question ; il n'en n'a pas le temps. Celui qui suit son désir ou son impulsion sans s'examiner soi-même n'a point non plus occasion de parler, comme Ulysse, à son propre cœur, ni de dire Moi, ni de penser Moi. En sorte que, faute d'examen moral, il manque aussi de cet examen contemplatif qui fait qu'on dit : « je sais ce que je sais ; je sais ce que je désire ; je sais ce que je veux ». Pour prendre conscience, il faut se diviser soi-même. Ce que les passionnés, dans le paroxysme, ne font jamais ; ils sont tout entier à ce qu'ils font ou à ce qu'ils disent ; et par là, ils ne sont point du tout pour eux-mêmes. Cet état est rare. Autant qu'il reste de bon sens en un homme, il reste des éclairs de pensée à ce qu'il dit ou à ce qu'il fait ; c'est se méfier de soi ; c'est guetter de soi l'erreur ou la faute. Peser, penser, c'est le même mot ; ne le ferait-on qu'un petit moment, c'est cette chaîne de points clairs qui fait encore le souvenir. Qui s'emporte sans scrupule aucun, sans hésitation aucune, sans jugement aucun ne sait plus ce qu'il fait, et ne saura jamais ce qu'il a fait.

ALAIN, *Propos sur les Pouvoirs.*

TEXTE 6

Les pulsions du « ça » aspirent à des satisfactions immédiates, brutales, et n'obtiennent ainsi rien, ou bien même se causent un dommage sensible. Il échoit maintenant pour tâche au « moi » de parer à ces échecs, d'agir comme intermédiaire entre les prétentions du « ca » et les oppositions que celui-ci rencontre de la part du monde réel extérieur. Le « moi » déploie son activité dans deux directions. D'une part, il observe, grâce aux organes des sens, du système de la conscience, le monde extérieur, afin de saisir l'occasion propice à une satisfaction exempte de périls ; d'autre part, il agit sur le « ça », tient en bride les passions de celui-ci, incite les instincts à ajourner leur satisfaction ; même, quand cela est nécessaire, il leur fait modifier les buts auxquels ils tendent ou les abandonner contre des dédommagements. En imposant ce joug aux élans du «ca», le « moi » remplace le principe de plaisir, primitivement seul en vigueur, par le principe dit de réalité, qui certes poursuit le même but final, mais en tenant compte des conditions imposées par le monde extérieur.

FREUD, *Psychanalyse et médecine.*

CONCLUSION

De l'analyse qui précède se dégage l'idée selon laquelle, connaître l'homme est une entreprise difficile, mais, intéressante puisqu'au final, cette quête de connaissance nous permet d'apprendre que chacun de nous est un être pluridimensionnel et complexe. Au-delà de cette appréhension, nous pouvons aussi cerner l'homme comme un être qui a le devoir de se socialiser en vue de canaliser ses pulsions instinctives. Il s'agit alors de savoir si la vie en société est capable de lui assurer un épanouissement et une liberté convenable.

Dissertation

Dans l'optique de préparer le prochain devoir de niveau, tes camarades de classe, au regard de tes points de vue pertinents, choisissent de s'exercer sous ta direction. Conduis ces travaux à partir des sujets suivants :

1. La conscience est-elle l'esclave de l'inconscient ?
2. Peut-on prétendre valablement se connaitre soi-même ?
3. La conscience élève-t-elle l'homme au-dessus de tous les autres êtres ?
4. Peut-on connaitre la personnalité de son prochain ?
5. L'existence de l'inconscient anéantit-elle la liberté chez l'homme ?

Résous le problème que pose chacun de ces sujets dans une production argumentée.

SPECIMEN

Commentaire de textes

À la fin de la leçon sur la connaissance de l'homme, des camarades de classe, soucieux d'approfondir leurs connaissances sur la question, t'invitent, en raison de tes bonnes dispositions en commentaire de texte, à les aider. Apporte-leur ton appui à partir des textes ci-dessous :

TEXTE 1

Il y a certains philosophes qui imaginent que nous avons à tout moment la conscience intime de ce que nous appelons notre moi ; que nous sentons son existence et sa continuité d'existence ; et que nous sommes certains, plus que par l'évidence d'une démonstration, de son identité et de sa simplicité parfaites. Pour ma part, quand je pénètre le plus intimement dans ce que j'appelle moi, je bute toujours sur une perception particulière ou sur une autre, de chaud ou de froid, de lumière ou d'ombre, d'amour ou de haine, de douleur ou de plaisir. Je ne peux jamais me saisir, moi, en aucun moment sans une perception et je ne peux rien observer que la perception. Quand mes perceptions sont écartées pour un temps, comme par un sommeil tranquille, aussi longtemps, je n'ai plus conscience de moi et on peut dire vraiment que je n'existe pas. Si toutes mes perceptions étaient supprimées par la mort et que je ne puisse ni penser ni sentir, ni voir, ni aimer, ni haïr après la dissolution de mon corps, je serais entièrement annihilé et je ne conçois pas ce qu'il faudrait de plus pour faire de moi un parfait néant. Si quelqu'un pense, après une réflexion sérieuse et impartiale, qu'il a, de lui-même, une connaissance différente, il me faut l'avouer, je ne peux raisonner plus longtemps avec lui.

Hume, *Traité de la nature humaine*, trad. A. Leroy, t. I, Aubier-Montaigne, 1968, pp. 342-344.

SPECIMEN

TEXTE 2

Derrière les souvenirs qui viennent se poser ainsi sur notre occupation présente et se révéler au moyen d'elle, il y en a d'autres, des milliers et des milliers d'autres, en bas, au-dessous de la scène illuminée par la conscience. Oui, je crois que notre vie passée est là, et que tout ce que nous avons perçu, pensé, voulu depuis le premier éveil de notre conscience, persiste indéfiniment.

Mais les souvenirs que ma mémoire conserve ainsi dans ses plus obscures profondeurs y sont à l'état de fantômes invisibles. Ils aspirent peut-être à la lumière : ils n'essaient pourtant pas d'y remonter ; ils savent que c'est impossible, et que moi, être vivant et agissant, j'ai autre chose à faire que de m'occuper d'eux.

Mais supposez qu'à un moment donné je me désintéresse de la situation présente, de l'action pressante. Supposez, en d'autres termes, que je m'endorme. Alors ces souvenirs immobiles, sentant que je viens d'écarter l'obstacle, de soulever la trappe qui les maintenait dans le sous-sol de la conscience, se mettent en mouvement. Ils se lèvent, ils s'agitent, ils exécutent, dans la nuit de l'inconscient, une immense danse macabre. Et, tous ensemble, ils courent à la porte qui vient de s'entrouvrir.

Bergson, *L'énergie spirituelle*, Paris, Ed. Alcan, 1919, pp 95-96.

TEXTE 3

Il y a de la difficulté sur le terme d'inconscient. Le principal est de comprendre comment la psychologie a imaginé ce personnage mythologique… On ne dit point que l'instinct est inconscient. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a point de conscience animale devant laquelle l'instinct produise ses effets. L'inconscient est un effet de contraste dans la conscience. On dit à un anxieux : « vous avez peur », ce dont il n'a même pas l'idée ; il sent alors en lui un autre être qui est bien lui et qu'il trouve tout fait. Un caractère, en ce sens, est inconscient. Un homme regarde s'il tremble afin de savoir s'il a peur. Ajax dans l'Iliade, se dit : « Voilà mes jambes qui me poussent ! Sûrement un dieu me conduit ! » Si je ne crois pas à un tel dieu, il faut alors que je crois à un monstre caché en moi. En fait l'homme s'habitue à avoir un corps et des instincts. Le psychiatre contrarie cette heureuse disposition ; il invente le monstre ; il le révèle à celui qui en est habité. Le freudisme, si fameux, est un art d'inventer en chaque homme un animal redoutable, d'après des signes tout à fait ordinaires ; les rêves sont de tels signes : les hommes ont toujours interprété leurs rêves, d'où un symbolisme facile. Freud se plaisait à montrer que ce symbolisme facile nous trompe et que nos symboles sont tout ce qu'il y a d'indirect. Les choses du sexe échappent évidemment à la volonté et à la prévision ; ce sont des crimes de soi, auxquels on assiste. On devine par-là que ce genre d'instinct offrait une riche interprétation. L'homme est obscur à lui-même ; cela est à savoir. Seulement il faut éviter ici plusieurs erreurs que fonde le terme d'inconscient. La plus grave de ces erreurs est de croire que l'inconscient est un autre Moi ; un Moi qui a ses préjugés, ses passions et ses ruses ; une sorte de mauvais ange, diabolique conseiller. Contre quoi il faut comprendre qu'il n'y a point de pensées en nous sinon par l'unique sujet, Je ; cette remarque est d'ordre moral. »

Alain, *Éléments de philosophie*, livre II, chap XVI, note 146.

TEXTE 4

Je puis bien concevoir un homme sans mains, pieds, tête (car ce n'est que l'expérience qui nous apprend que la tête est plus nécessaire que les pieds). Mais je ne puis concevoir l'homme sans pensée : ce serait une pierre ou une brute. […]

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il nous faut relever et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voici le principe de la morale.

Blaise Pascal (1660), *Pensée* n°347-348 (Ed. Brunschivg) ou Bibliothèque de la Pléiade. Ed Gallimard, pp1156-1157.

TEXTE 5

Grande est la puissance de la mémoire ! Il y a un je ne sais quoi d'effrayant, ô mon Dieu, dans sa profonde et infinie multiplicité. Et cela, c'est l'esprit ; et cela, c'est moi-même ! Que suis-je donc, ô mon Dieu ? Quelle est ma nature ? Une vie variée, qui revêt mille formes et immense étonnamment.

Voyez ce qu'il y a dans ma mémoire : des champs, des antres, des cavernes innombrables, tout cela rempli à l'infini de toute espèce de choses, innombrables aussi. Les unes y figurent en images, c'est le cas de tous les corps ; les autres, comme les sciences, y sont réellement présentes ; d'autres encore y sont sous la forme de je ne sais quelles notions ou notations : ce sont les états affectifs de l'âme, que la mémoire conserve, alors que l'âme ne les ressent plus, bien que tout ce qui est dans la mémoire soit aussi dans l'âme.

Je parcours en tout sens ce monde intérieur, j'y vole de-ci de-là, j'y pénètre aussi loin que possible, sans rencontrer de limites. Tant est grande la force de la mémoire, tant est grande la force de la vie chez l'homme, ce vivant condamné à mourir !

Augustin, *Confessions*, Livre X, chapitre 16, tr. fr. Joseph Trabucco, GF, 1964, p. 220.

Fais l'étude ordonnée de ces textes et dégage leur intérêt philosophique.

LEÇON 2 LA VIE EN SOCIÉTÉ

SITUATION D'APPRENTISSAGE

Après un exposé animé par un groupe d'élèves de la terminale A 2 du lycée moderne de ... sur la vie en société, les membres des autres groupes veulent mieux comprendre l'aspect de la présentation relatif à la complexité de l'homme. Pour s'accorder, l'ensemble des élèves de la classe cherchent à s'informer sur la nature sociale de l'homme, les fondements de la société, expliquer l'omniprésence de la violence dans la société et apprécier le rôle des autres dans la manifestation de la liberté

TABLEAU DES HABILETÉS ET CONTENUS

HABILETÉS	CONTENUS
Expliquer	• la nature sociale de l'homme • le droit comme fondement de l'État
Distinguer	l'État de la nation
Montrer	• la justice comme finalité de l'État et de la nation • l'omniprésence de la violence dans l'espace social • le rôle d'autrui dans la manifestation de la liberté
Apprécier	les conditions de la liberté en société

SIMPLE

INTRODUCTION

Du point de vue du Droit, la société désigne l'organisation juridique des individus ou des associés, vivant sur un même territoire et soumis aux mêmes lois. De ce fait, ces individus, devenus citoyens, deviennent aussi des personnes soumises aux prescriptions et à la rigueur de la loi. L'essentiel de la loi c'est d'opérer une substitution de la volonté ou de la puissance collective à la volonté individuelle. De ce fait, la société constitue, aux yeux de tous, un frein à l'expression de la liberté comme autonomie. Et pourtant, dans ses principes de fonctionnement comme dans ses objectifs, la société se présente comme le moyen par lequel chacun acquiert et garantit véritablement sa liberté. Voici le paradoxe qui nous conduit à analyser les questions suivantes : Quelle est l'origine de la société ? Comment fonctionne-t-elle ? Quel est le rôle de l'Etat ? Et surtout, quel est son impact sur la liberté humaine ?

I ORIGINE ET NÉCESSITÉ DE LA SOCIÉTÉ

Le mot société vient du mot latin « societas » qui désigne une association, une réunion ou une communauté d'individus ; son dérivé « socius » désigne un compagnon, plus précisément l'allié au sens militaire du terme. On parle de société, lorsque les individus vivent en collectivité, entretiennent des liens de dépendance mutuelle et obéissent à des règles de vie commune.

La société désigne donc l'ensemble des individus entre lesquels existent des rapports organisés et des services réciproques. Ces rapports sont consolidés par des institutions et codifiés sous forme de lois.

La société est le cadre, le milieu ou le groupe dans lequel vivent les hommes. Mais les hommes sont-ils naturellement sociables ?

A. LA SOCIÉTÉ, UN CADRE DE VIE NATUREL À L'HOMME

Dans **la conception Judéo-chrétienne**, c'est Dieu, le Créateur lui-même, qui est à l'origine de la société. Dans *La Sainte Bible*, il constate dans Genèse 2 : 18 : « **Il n'est pas bon que l'homme soit seul.** » Ce qui veut dire implicitement que la solitude est nuisible à l'homme et qu'il est conçu ontologiquement et spirituellement pour être en société ; mieux, il ne se sent bien (c'est-à-dire, moralement humain) que quand il est en société. Et c'est justement parce que la société est liée naturellement à l'homme et à son être, que depuis l'Antiquité, **ARISTOTE** a révélé que « **La cité est au nombre des réalités qui existent naturellement.** », *La politique*.

Par cette phrase, **Aristote** veut signifier que l'existence sociale ou politique est naturelle à l'homme. L'homme est naturellement destiné à vivre en société et même à former, avec ses semblables, une cité, c'est-à-dire, une société organisée selon des lois juridiques et politiques. Pour lui, ce n'est pas par contrainte, encore moins par intérêt, que les hommes s'associent, mais par nature. La sociabilité est donc l'un des attributs essentiels et naturels de l'homme. En effet, l'homme étant créé comme un être, qui, pris individuellement, est insuffisant ou incomplet, il est naturellement obligé de vivre avec ses semblables, d'où cette définition qu'il donne de l'homme : « **L'homme est par nature un animal politique (...) Et seule la cité lui permet d'accomplir sa vraie nature.** » *La Politique*. Et cette précision : « **Celui qui, par sa nature et non par l'effet de quelques circonstances ne fait partie d'aucune cité, est une créature dégradée ou supérieure à l'homme.** » *La Politique*.

Pour **CICERON** (106-43 avant J-C) : « **C'est la nature qui nous a liés en associés** ». Ce qui suppose que vivre en société est une exigence de la nature humaine. Pour chaque individu, comme pour l'espèce humaine, la survie passe par la vie en société. Dans son œuvre *La Politique*, **ARISTOTE** affirme : « Quiconque est incapable de vivre dans la société des hommes ou n'en éprouve pas le besoin est une bête ou un Dieu. » Autrement dit, Dieu qui se suffit peut se passer de société, tout comme certains animaux, non grégaires comme le tigre, par exemple, vivent isolés.

Ainsi, l'homme normal ne peut vivre ni même venir au monde sans les autres.

Dans son œuvre intitulé *Vendredi ou les limbes du pacifique*, l'écrivain français, **Michel Tournier**

(1924-2016) dira magnifiquement ceci : « **Contre l'illusion d'optique, le mirage, l'hallucination, le rêve éveillé, le fantasme, (...) le rempart le plus sûr, c'est notre frère, notre voisin, notre ami ou notre ennemi, mais quelqu'un, grands dieux, quelqu'un ! »**

Ce qui veut dire que, pour éviter de me tromper ou de me faire de fausses idées, il me faut être avec autrui, quel que soit la nature de sa relation avec moi, car, même s'il est le moi qui n'est pas moi, autrui est comme moi.

On parle plus couramment des autres, terme qui renvoie à l'anonymat du « on ». Autrui, c'est l'autre que je rencontre en face de moi, avec son visage, son regard, sa parole, ses gestes... En tant qu'individu singulier, il peut m'être étranger, car, je ne le connais pas, mais en tant que conscience, face à la mienne, il m'est proche, car il est comme moi.

D'après **Edmund HUSSERL**, fondateur de la phénoménologie, en chaque moi existe « **un sentiment originaire de coexistence** » ; ce qui suppose que le sujet n'apparaît pas tout seul et reconnaît toujours immédiatement l'existence d'autres consciences. De manière plus générale, cette thèse d'**Husserl** est appelée intersubjectivité. On peut alors dire qu'autrui est pour moi une certitude immédiate qui précède même la conscience que j'ai de moi-même. Dans ce cas, autrui est toujours déjà présent et compris par moi. Mon existence, la manière dont je vis et me rapporte aux choses et à moi-même, est médiatisée par autrui ; c'est dire qu'autrui se trouve dans mon rapport au monde et le constitue. Donc, je n'existe pas d'abord comme sujet : je dois obligatoirement passer par autrui pour apprendre tout ce qui fera de moi un sujet pensant (comme apprendre à parler). Dans ces conditions, chacun de nous a l'impression qu'il n'est quelqu'un que par les autres. Dès lors nous pouvons dire avec **Jean Paul SARTRE**, dans *L'Être et le Néant,* ceci : « **Autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même.** ».

De même, autrui étant ce moi qui, sans être moi, est comme moi, n'est, sans moi, rien. Car, comme le dit **Arthur SCHOPENHAUER**, chacun de nous devra comprendre que « **La réalité cachée derrière le phénomène qu'il est, est la même en lui qu'en autrui.** » *Le Monde comme volonté et comme représentation.*

Ce qui veut dire, en d'autres termes, que je suis comme autrui qui, lui-même, est comme moi. Par conséquent, si je me connais, alors je le connais. D'où la nécessité de vivre ensemble, c'est-à-dire, en société.

D'ailleurs, d'après **David HUME** (1711-1776), vu la sévérité de la nature à l'égard de l'homme : « **C'est par la société seule qu'il est capable de suppléer à ses déficiences** » *Traité de la nature humaine.*

C'est dire que la société permet à l'homme de combler ses manques. Et cela se fait sur la base de trois principes essentiels : la collaboration, la répartition ou la division des tâches et surtout l'assistance mutuelle. C'est pourquoi, nous pouvons finalement dire, avec **André LALANDE** que : « **La société est un ensemble d'individus entre lesquels il existe des rapports organisés et des services réciproques.** » *Vocabulaire technique et critique de la philosophie.* Cela implique d'abord l'idée que dans la société, chacun de nous doit être sensible aux préoccupations d'autrui. De même autrui doit pouvoir jouer son rôle de médiateur entre moi et moi-même. Dans ces conditions, nous pouvons dire avec **Roger GARAUDY** que « **L'enfer c'est l'absence des autres** ». Ce qui veut dire simplement qu'être obligé de vivre sans les autres ou loin d'eux, est la pire des choses qui arrive à un homme.

C'est dire que le processus de socialisation de l'homme nécessite la présence de l'autre. Comme le dit **Victor HUGO** : « **L'enfer est tout entier dans ce mot : solitude.** » *La Fin de Satan* (1886). L'homme n'est donc pas fait pour vivre seul, la solitude absolue n'est pas concevable parce que, survivre seul, n'est pas possible. La vie en société est donc une nécessité, car la société est le lieu privilégié dans lequel l'homme s'accomplit avec l'aide de ses semblables.

Aussi, analysant tous les avantages que l'homme tire de la société, **Jean Jacques ROUSSEAU** fait-il le constat suivant : « **Le passage de l'état de nature à l'état civil produit dans l'homme un changement remarquable, en substituant dans sa conduite la Justice à l'instinct, et donnant à ses actions la moralité qui leur manquait auparavant** ». Jean-Jacques Rousseau, *Du Contrat social*, L. I, Chapitre VIII.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 1

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celle qui explique correctement la pensée suivante : « L'homme est un animal politique. »

1. L'homme est né en même temps que la société. Il est impossible de les séparer.

2. L'homme aime faire la politique.

3. Faire la politique est naturelle à l'homme.

B. LA SOCIÉTÉ, FRUIT D'UNE CONVENTION ENTRE LES HOMMES

La société est aussi présentée comme étant l'ensemble des associés. Ce qui fait dire à de nombreux philosophes modernes, qu'en vivant en société, l'homme n'est motivé que par la recherche de son intérêt individuel et qu'il n'a, avec ses semblables, que des relations utilitaires ou instrumentales. Comme l'écrit le philosophe Anglais **Thomas HOBBES** (1588-1679), dans *Le Citoyen*, publié en 1649 : « **Nous ne cherchons pas de compagnons par quelque instinct de la nature ; mais bien l'honneur et l'utilité qu'ils nous apportent ; nous ne désirons des personnes avec qui nous conversions, qu'à cause de ces deux avantages qui nous en reviennent.** »

D'où ce constat de **Thomas HOBBES**, dans son livre intitulé *De Cive* (Le Citoyen) : « **Si l'on considère de si près les causes pour lesquelles les hommes s'assemblent, et se plaisent à une mutuelle société, il apparaîtra bientôt que cela n'arrive que par accident et non pas par une disposition nécessaire de la nature.** » **HOBBES** remet ici en cause le caractère naturel de la société. Pour lui, les hommes s'associent conventionnellement et par intérêt.

Le fondement du lien social est, de ce fait, intéressé. La possibilité d'assurer une coexistence pacifique des individus au sein d'une même communauté, n'est donc pas problématique. Pour bien comprendre cette idée, on peut se référer à la pensée de l'économiste et philosophe Ecossais du Siècle des Lumières, **Adam SMITH** (1723-1790). Celui-ci, en effet, soutient que les hommes possèdent naturellement « **Une disposition à trafiquer** » (*in Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*), qui rend possible la société.

Cela signifie qu'ils ont un penchant naturel à échanger des biens et des services, afin de mieux satisfaire mutuellement à leurs besoins et leurs intérêts. Ces dispositions seraient au fondement d'une vie sociale sans qu'il y ait le besoin de formuler une quelconque disposition naturelle de l'homme à la vie sociale, donc aucune sociabilité naturelle. On peut à cet effet rappeler sa célèbre citation tirée de son livre *La richesse des Nations*, publié en 1776 : « **Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du brasseur ou du boulanger que nous attendons notre dîner, mais de leur souci de leur intérêt propre. Nous ne nous en remettons pas à leur humanité, mais à leur égoïsme ; et ce n'est jamais de nos besoins que nous leur parlons, c'est toujours de leur avantage.** » **Adam Smith**, *Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776).

Le fondement de la société et de l'État ne sont donc pas des phénomènes naturels, mais des artifices destinés à assurer la survie de l'espèce humaine.

Dans le même sens, **J.J. ROUSSEAU** précise que : « **Le premier qui ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : Ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile.** » **Jean-Jacques Rousseau**, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Ce qui implique l'idée que c'est l'homme qui a inventé la société de façon opportuniste. **SPINOZA** nous explique même que la nature sociale de l'homme n'est pas innée, mais qu'il est éduqué à ce rôle. Aussi affirme-t-il ceci : « **Pour que les hommes puissent vivre dans la concorde et se venir en aide, il est nécessaire qu'ils renoncent à leur droit de Nature et s'assurent réciproquement qu'ils ne feront rien qui puisse faire du mal à autrui.** » *Éthique*.

Dans la société ainsi présentée, autrui est désormais vu comme mon alter ego, c'est-à-dire, qu'il est à la fois un autre moi, et un autre que moi. Autrui, c'est l'être avec lequel je partage une identité de fond, l'être dont je suis le plus proche, mais totalement indépendant, différent de moi en tant qu'il n'est pas mon moi et qui, par son altérité, s'oppose inévitablement à moi. Etant donc celui qui m'objective, il me fait prendre conscience de qui je suis et de ce que je veux.

C'est justement cette omniprésence énigmatique d'autrui, qui fait de moi un être constamment regardé, jugé. Et alors je me dois de tenir compte de lui dans tout ce que je fais, au risque de m'exposer à la honte, ce sentiment d'infériorité. Car comme le dit **Jean Paul SARTRE** (1905-1980), dans *l'Être et le Néant*, en société : « **chacun de nous reconnaîtra (...) cette présence immédiate et brûlante du regard d'autrui qui l'a souvent rempli de honte.** »

Ce qui implique que le regard réificateur (=qui transforme en chose) de l'autre me permet finalement de comprendre qu'autrui est vécu comme une contrariété, un obstacle, voire un ennemi. **Sartre** montre, en effet, que le regard d'autrui n'est pas neutre pour moi : derrière les yeux qui regardent, il y a un sujet (une conscience) qui juge. De plus, l'apparition d'autrui me décentre du monde c'est-à-dire, que je perds le privilège d'être le centre du monde. Ainsi, quand on me regarde, je me sens jugé d'après ma seule apparence ; plus grave, je suis chosifié, aliéné comme l'enseigne l'expérience de la **honte**. Cela signifie qu'autrui est une menace permanente contre mon intimité, par ses regards possibles ou inévitables. Il a un impact négatif sur mon équilibre. L'homme, en ce sens, peut être une menace, un frein à l'épanouissement, de son prochain. C'est ce qui explique que les relations interpersonnelles sont conflictuelles. **HEGEL** l'atteste bien, dans la dialectique du maître et de l'esclave, où il montre que toute conscience poursuit la mort de l'autre, afin de se faire reconnaître.

Cette situation se complique, davantage, dans la mesure où malgré sa proximité, autrui demeure un jardin fermé. Finalement, nous devons admettre avec le penseur Français **Louis LAVELLE** (1883-1951) que, dans la société : « **Chacun de nous demeure inconnu à la fois de lui et des autres.** » *L'erreur de Narcisse*, Editions de La Table Ronde, Paris, 2003. La raison est que quand je me regarde, je me vois tel que je veux paraître, et non tel que je suis. Pendant ce temps, quand je regarde autrui, je ne le vois pas tel qu'il est, mais tel que je veux qu'il soit. Toutes ces situations nous rendent méfiants les uns envers les autres dans la société.

Dans *L'Unique et sa propriété*, **Max STIRNER** (1806-1856) écrit ceci : « **Si pour te faire sourire, je t'aborde avec une mine joyeuse, c'est que j'ai intérêt à ton sourire et mon visage est au service de mon désir.** » Par ce propos, il met l'accent sur le caractère égoïste, individualiste de chacun, qui rythme nos relations interindividuelles.

Autrui s'approche donc de moi et m'apparaît toujours par profit ou par intérêt. Cet intérêt peut même passer par la volonté de voir l'autre mourir, car comme le dit **HEGEL** : « **Dans la société, chaque conscience poursuit la mort de l'autre afin de se faire reconnaître elle-même, au risque de sa propre vie, comme libre et indépendante de toute attache sensible.** »

HEGEL estime que, dans la société, chacun de nous est un ennemi potentiel pour son semblable, au nom de l'affirmation de soi. Toute chose qui s'explique en partie, selon **Emmanuel KANT** par le fait que chacun de nous reconnait la nécessité de vivre en société, mais aucun, parmi nous, ne veut se faire dominer, diriger par l'autre. Bien au contraire, chacun veut tout diriger dans son sens.

C'est justement pour cette raison que **KANT** soutient la thèse de « **l'insociable sociabilité des hommes** », c'est-à-dire, que les individus seraient traversés par une double tendance, morale et psychologique, l'une à rechercher leur profit personnel l'autre, qui les pousse au contraire à s'intéresser au bien d'autrui. Cette dualité a tendance à favoriser le progrès social dans son ensemble. Comme conséquence, l'homme ne peut, ni se passer d'autrui, ni vivre harmonieusement avec lui.

Toutes ces complexités ou ces paradoxes, liés à la vie en société, conforte **SARTRE** dans cette idée extraite de sa pièce de théâtre *Huis Clos*, écrite en 1943 : « **L'enfer c'est les autres** ».

Ce qui veut dire que si sa survie nécessite mon anéantissement, alors autrui n'hésitera point à nuire à mon existence.

L'autre est aussi le danger, la menace, l'inconvénient de ma situation humaine.

Et c'est justement parce que, vivre avec autrui est difficile, que pour **Donatien Alphonse François MARQUIS DE SADE**, dans la société, tout se passe comme si « **L'individu disperse ses forces en les aliénant au bénéfice de ses simulacres qui s'appellent les autres.** » Ce qui indique que vivre en société revient à être au service des autres et de leur volonté. En ce sens, la vie en société signifierait privation de liberté.

Si, être avec les autres, est aliénation, alors, vouloir sa liberté signifie pouvoir s'isoler en s'éloignant des autres. Malheureusement pour chacun de nous, l'écrivain et homme politique français

André MALRAUX (1901-1976) rappelle que : « **La pire souffrance est dans la solitude qui l'accompagne.** » *La création artistique ou La Condition Humaine*. Ce qui veut dire plus simplement que, s'isoler ou s'éloigner des autres, est plus infernal que rester avec eux. Pire, on peut dire que se retirer des autres est à la fois gênant et infructueux. Et l'une des raisons qui justifie ce constat de **MALRAUX**, est que, même si autrui est différent de moi, cette différence est enrichissante pour lui comme pour moi. Et c'est bien ce qu'a noté cet autre écrivain Français, **Saint EXUPERY** dans *Terre des hommes* : « **Si tu diffères de moi, loin de me léser tu m'enrichis.** » Cela pour traduire que proximité, distance, familiarité et étrangeté qualifie mon rapport à l'autre. Autrui m'est aussi nécessaire que redoutable, ce qui fait que cette relation devient très souvent conflictuelle, mais sans elle, je ne saurai pas que j'existe. Mon existence ne prend sens qu'au contact d'autres consciences de soi. Autrui est donc à la fois celui à qui je m'oppose, mais dont la présence m'assure la reconnaissance de ce que je suis moi-même, à savoir, un humain.

Au regard de tout ce qui précède, nous devons reconnaître en la société, un mal nécessaire, car même si l'individu souffre en société, il reconnaît, pour plusieurs raisons, qu'il ne peut pas vivre ailleurs que dans une communauté structurée et organisée. D'où la nécessité pour l'homme, de trouver un mécanisme de gestion adéquate de la société. Mais quel est l'impact réel de ce mécanisme de gestion qu'est l'État, sur la liberté de l'homme, devenu citoyen ?

ACTIVITÉ D'APPLICATION 2

Associe, dans ton cahier, la lettre de chacune des citations ci-dessous, au chiffre correspondant au point de vue sur la nature sociale de l'homme. Exemple D-4

Citations	Points de vue
A. A. « Si l'on considère de si près les causes pour lesquelles les hommes s'assemblent, et se plaisent à une mutuelle société, il apparaîtra bientôt que cela n'arrive que par accident et non pas par une disposition nécessaire de la nature. » HOBBES	1. La société est naturelle
B. « C'est la nature qui nous a liés en associés. » CICÉRON	
C. « La cité est au nombre des réalités qui existent naturellement. » ARISTOTE	2. La société est issue d'un contrat entre les hommes
D. « Le premier qui ayant enclos un terrain, s›avisa de dire : Ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. » ROUSSEAU	

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 1

L'association composée de plusieurs bourgades forme dès lors une cité parfaite, possédant tous les moyens de se suffire à elle-même et ayant atteint, pour ainsi dire, le but ; née en quelque sorte du besoin de vivre, elle existe pour vivre heureuse. C'est pourquoi toute cité est dans la nature, puisque c'est la nature qui a formé les premières associations : or, la

nature était la fin de ces associations, car la nature est la vraie fin de toutes choses. Ainsi nous disons des différents êtres, par exemple, d'un homme, d'un cheval, d'une famille, qu'ils sont dans la nature, lorsqu'ils ont atteint le développement complet qui leur est propre. De plus, le but pour lequel chaque être a été créé, c'est-à-dire sa fin, est ce qu'il y a de meilleur en lui : or, la condition de se suffire à soi-même est la fin de tout être, et ce qu'il y a de meilleur pour lui.

Il est donc évident que la cité est du nombre des choses qui sont dans la nature, que l'homme est naturellement un animal politique, destiné à vivre en société, et que celui qui, par sa nature et non par l'effet de quelque circonstance, ne fait partie d'aucune cité, est une créature dégradée ou supérieure à l'homme. Il mérite, comme dit Homère, le reproche sanglant d'être sans famille, sans loi, sans foyers ; car celui qui a une telle nature est avide de combats et, comme les oiseaux de proie, incapable de se soumettre à aucun joug.

On voit d'une manière évidente pourquoi l'homme est un animal sociable à un plus haut degré que les abeilles et tous les animaux qui vivent réunis. La nature, comme nous disons, ne fait rien en vain. Seul, entre les animaux, l'homme a l'usage de la parole ; la voix et le signe de la douleur et du plaisir, et c'est pour cela qu'elle a été donnée aussi aux autres animaux. Leur organisation va jusqu'à éprouver des sensations de douleur et de plaisir, et à se faire comprendre les uns aux autres ; mais la parole a pour but de faire comprendre ce qui est utile ou nuisible, et, par conséquent aussi, ce qui est juste ou injuste. Ce qui distingue l'homme d'une manière spéciale, c'est qu'il perçoit le bien et le mal, le juste et l'injuste, et tous les sentiments de même ordre dont la communication constitue précisément la famille et l'État

ARISTOTE, *Politique*.

TEXTE 2

La décomposition de l'humanité en individus proprement dits ne constitue qu'une analyse anarchique, autant irrationnelle qu'immorale, qui tend à dissoudre l'existence sociale au lieu de l'expliquer, puisqu'elle ne devient applicable que quand l'association cesse. Elle est aussi vicieuse en sociologie que le serait, en biologie, la décomposition chimique de l'individu lui-même en molécules irréductibles, dont la séparation n'a jamais lieu pendant la vie. À la vérité, quand l'état social se trouve profondément altéré, la dissolution pénètre, à un certain degré, jusqu'à la constitution domestique, comme on ne le voit que trop aujourd'hui. Mais quoique ce soit là le plus grave de tous les symptômes anarchiques, on peut alors remarquer, d'une part, la disposition universelle à maintenir autant que possible les anciens liens domestiques et, d'autre part, la tendance spontanée à former de nouvelles familles, plus homogènes et plus stables. Ces cas maladifs confirment donc eux-mêmes l'axiome élémentaire de la sociologie statistique : la société humaine se compose de familles et non d'individus. Suivant un principe philosophique posé, depuis longtemps, par mon ouvrage fondamental, un système quelconque ne peut être formé que d'éléments semblables à lui et seulement moindres. Une société n'est donc pas plus décomposable en individus qu'une surface géométrique ne l'est en lignes ou une ligne en points. La moindre société, savoir la famille, quelquefois réduite à son couple fondamental, constitue donc le véritable élément sociologique. De là dérivent ensuite les groupes les plus composés qui, sous les noms de classes et de cités, deviennent, pour le Grand-Être, les équivalents des tissus et des organes biologiques Comme je l'expliquerai bientôt. Toutefois cette manière de concevoir la famille ne convient de préférence qu'au début de la religion positive, où la notion et le sentiment de l'Humanité n'ont pu encore prévaloir assez. Quand l'éducation régénérée aura suffisamment familiarisé les esprits et les cœurs des occidentaux avec le principe effectif et rationnel de la synthèse finale, les familles sembleront devoir être tellement combinées que leur séparation abstraite exigera quelques efforts habituels. Au lieu de définir la société humaine d'après la famille, alors prévaudra la disposition inverse, et l'on concevra les familles comme les moindres sociétés susceptibles de persistance spontanée

Auguste COMTE, *Système de politique positive ou Traité de sociologie*.

II FONDEMENT ET FINALITÉS DE L'ÉTAT ET LA NATION

A. DÉFINITIONS

1. L'État

Le mot "État", vient du mot latin "*Stare*" qui signifie "*Se tenir debout*", donc "*Status*" (la station debout, ce qui est droit). L'État, étymologiquement, c'est l'ensemble des institutions politiques qui permettent à une société d'être droite. L'État désigne ainsi l'institution politique qui exerce une fonction d'autorité sur une population et sur un territoire donné, au moyen de la loi. Au sens large, il englobe l'ensemble de la communauté établie sur un territoire délimité, avec un unique gouvernement et les mêmes lois. On le confond souvent avec la nation dont il convient cependant de la distinguer.

2. La nation

Par définition, la nation est une communauté humaine appartenant généralement à un même groupe linguistique, dont les membres sont liés par des traditions historiques et des intérêts communs. Dans son livre intitulé *Le problème politique et la démocratie*, écrit en 1945, le penseur Français **Dominique PARODI** (1870- 1955) fait cette précision : « **La Nation (...) est un groupement qui s'accepte et se veut, en tant que groupement qui se pense, comme une unité organisée où viennent se fondre les intérêts de tous ses membres.** » Ce qui implique l'idée que, dans la nation, il y a une vision commune acceptée, relativement aux intérêts. La nation désigne, donc, tout groupe naturel, petit ou grand, d'êtres humains qui ont la volonté effective de vivre ensemble leur vie matérielle et spirituelle et d'avoir un sort collectif commun. Elle constitue une société fermée, qui crée entre ses membres, les liens d'une solidarité originale, la solidarité nationale, et qui leur apprend à donner un sens spécial, le sens national, au mot « Nous ».

B. LE DROIT COMME FONDEMENT DE L'ÉTAT

Ce qui donne naissance à l'État, c'est essentiellement le droit. Or, le droit désigne l'ensemble des lois, des règles impératives et conventionnelles établies par l'autorité, pour indiquer, les droits et devoirs du citoyen. Le droit est donc entendu comme l'ensemble des lois qui régissent une société. **KANT** souligne à cet effet, que le droit a pour but d'assurer la coexistence des libertés selon une loi universelle, c'est-à-dire, valable pour tous, indifféremment et de la même façon. Dans cette logique, la notion de droit est liée à celle d'égalité, c'est-à-dire l'absence complète de distinction entre les hommes, sous le rapport des droits. L'égalité, d'un point de vue socio-politique, suppose donc que des individus, par ailleurs non identiques, sont déclarés équivalents en droits et en devoirs. Le droit a ainsi pour principe de garantir l'harmonie ou la cohésion de la société. Pour **Baruch SPINOZA** (1632-1677), « **Le meilleur État (...) est celui où les hommes vivent dans la concorde et où la législation nationale est protégée contre toute atteinte.** » *Traité de l'autorité politique*. Il convient de souligner, qu'à l'état de nature, le droit en vigueur, c'est le droit naturel où tout est permis. Ce droit, consacrant le droit du plus fort, ne peut aboutir qu'à des affrontements,

En effet, là où il n'y a pas de lois, c'est l'anarchie, le désordre. Ce n'est pas donc pas de façon fortuite que ceux qui souhaitent la disparition de l'État, sont appelés anarchistes (anarchie signifie bien désordre). Au lieu de cette liberté, illimitée en apparence, qui peut à tout moment être remise en cause par le premier venu, l'État offre une liberté, certes limitée, mais garantie et sûre, à travers des règles acceptées par tous. C'est ce que décrit **ROUSSEAU** en ces termes : « **Ce que l'homme perd par le contrat social, c'est sa liberté naturelle et un droit illimité à tout ce qui le tente et qu'il peut atteindre ; ce qu'il gagne, c'est la liberté civile et la propriété de tout ce qu'il possède.** » *Du contrat social* (1762).

Pour mieux harmoniser les intérêts et éviter les conflits possibles, **SPINOZA** propose « **des lois qui modèrent et contraignent l'appétit du plaisir et les passions sans frein.** » *Traité théologico-politique*, V.

L'État est donc indispensable, et il se définit ici, comme une autorité morale de droit public. Son rôle essentiel est d'assurer la sécurité des biens et des associés ; et il se doit de le faire, dans le cadre de la loi ou du droit civil (opposé au droit naturel), qu'il doit décréter et faire, en sorte que son application, son respect, assure la paix et la liberté sociale. « **Chacun de nous met en commun sa personne et toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale ; et nous recevons en corps chaque membre comme partie indivisible du tout.** » **Jean-Jacques ROUSSEAU**, *Du*

contrat social. Autrement dit, l'État est conçu par la volonté générale qui lui donne forme, contenu et pouvoir. Cette volonté générale, c'est la volonté du plus grand nombre, uni pour un intérêt commun. C'est la volonté du corps social, uni par le contrat social, qui se traduit dans et par les lois.

Chacun, ayant compris que toute tentative individuelle d'autogestion peut conduire à un désordre généralisé dans la société, la raison ou le bon sens de chaque associé, lui impose l'adhésion à l'État, afin de relever des défis. Mais quels sont ces défis ou finalités ?

C. LIBERTÉ ET JUSTICE COMME FINALITÉS DE L'ÉTAT ET DE LA NATION

1. La liberté comme fin de l'État

Dans *Les principes de la philosophie du droit*, **Georg Wilhelm Friedrich HEGEL** (1770-1831) donne à l'État, l'origine suivante : « **L'État, comme réalité en acte de la volonté substantielle, [...] incarne la raison universelle (...) il est le rationnel en soi et pour soi [...] dans lequel la liberté obtient sa valeur suprême.** ». Ce qui implique que l'obéissance à la volonté de l'État est la seule façon pour les hommes de créer les conditions objectives de leur liberté. En effet, l'État réconcilie les intérêts particuliers des citoyens et sa vocation universelle, en prenant en compte les besoins de tous et de chacun. Autrement dit, c'est dans l'État que l'esprit de l'homme s'objective, sort de sa subjectivité restreinte pour se hausser au niveau de la collectivité et de l'histoire. C'est l'État qui permet l'accomplissement individuel, dans l'intérêt universel, c'est-à-dire, la réalisation de la liberté : « **L'État est la réalité en acte de la liberté concrète.** » **HEGEL**, *Principes de la philosophie du droit*. Ce qui veut dire indirectement que l'État s'organise, à travers la volonté générale, pour réaliser l'objectif qui lui est assigné : assurer la sécurité des citoyens ainsi que celle de leurs biens, pour plus de liberté dans la société. C'est pourquoi, dans son *Traité Théologico-politique*, **Baruch SPINOZA** écrit : « **Ce n'est pas pour tenir l'homme par la crainte et faire qu'il appartienne à un autre, que l'État est institué (...) La fin de l'État est donc en réalité la liberté** ». L'État a donc pour objectif de rendre l'homme libre. Aussi, doit-il traiter ou gérer les associés de façon égale, c'est-à-dire, sans parti pris, plus précisément sans distinction de classe sociale. Ce faisant, la justice apparait comme une finalité majeure de l'État.

2. La justice comme finalité de l'État

Le mot justice, en son étymologie, ramène au mot latin « *Jus* », qui signifie ordre ou commandement impératif de faire quelque chose. La justice peut être définie de deux manières :

- Soit, au sens moral, en tant que vertu individuelle ou disposition de l'être humain à agir conformément aux lois de la raison universelle ; en ce sens, on parlera, par exemple, d'un homme juste.
- Soit, au sens juridique et politique, en tant que mode d'organisation de la vie collective, conforme à un ensemble de principes et de lois, propres à une société donnée.

La justice prône donc l'équité, qui lui-même ramène au principe social selon lequel, tous les hommes sont égaux, en droit. Dans sa mise en pratique, comme dans sa conception, la justice relève de la volonté de l'État. En effet, quelle que soit son origine, la société est pour l'homme, le lieu où il vit nécessairement avec ses semblables. Mais, malgré le fait que chacun sait qu'il doit vivre avec les autres, chaque homme protège ses propres intérêts, coûte que coûte. Et, pour que l'homme soit libre dans l'État, il lui faut respecter les lois qu'il s'est lui-même données, librement. Car comme l'indique **Jean-Jacques ROUSSEAU**, dans *Du contrat social*, il n'y a de véritable liberté que dans l'obéissance aux prescriptions de la loi que nous nous sommes donnés à nous-mêmes de façon consensuelle : « **L'impulsion du seul appétit est esclavage, et l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté** ». Autrement dit, notre liberté n'est possible que grâce aux lois de l'État qui nous empêchent de recourir à l'impulsivité arbitraire qui caractérise chacun de nous ; et en ce sens, c'est à lui que nous devons notre liberté. Et, c'est en cela d'ailleurs, que l'État nous engage au respect de la loi, parce qu'elle est l'expression de notre appartenance à la volonté générale. C'est pourquoi, nous sommes tenus, à une obéissance sans réserve, envers l'État, en tant que nous sommes « **sujets** » de l'État. Chacun se met ainsi : « sous la suprême direction de la volonté générale ». Notre liberté, loin d'être anéantie par l'État, ne s'épanouit que davantage : car en tant que « **citoyens** », nous participons à la souveraineté, par exemple, en votant les lois. Ainsi, chacun n'obéit en réalité qu'à lui-même et « **reste aussi libre qu'auparavant** ». À ce propos, nous devons rappeler, d'abord avec **Jean-Jacques ROUSSEAU**, que : « **Force ne fait pas droit** » *Du contrat social*. La force conduit à la tyrannie ou au désordre, alors que le droit conduit à la justice. De la sorte, c'est contre

l'injustice que le droit et la justice sont institués dans l'État. Dès lors, la justice a besoin de la force pour s'appliquer, la force, de la justice pour se légitimer. Il faut donc les assembler.

Blaise PASCAL le dit si bien : « **mettre ensemble justice et force, et pour cela faire que ce qui est juste soit fort ou que ce qui est fort soit juste** ». *Pensées*. **PASCAL** estime que même si la force sans la justice est agressivité simple, sans elle, personne ne voudra respecter les lois et il n'y aura point de liberté. Ainsi, la force sans la justice est tyrannique, la justice sans aucune force, n'a aucun poids et ne peut être utile, ni à la société, ni à l'âme de l'homme ; et il vaut mieux des lois, même injustes, que le désordre d'une société sans lois. En effet, au regard de la nature duelle de l'homme, il est nécessaire de concilier la force et le droit. En tant qu'être de désir, l'homme est capable de voir le meilleur et de faire le pire. Mais, en tant qu'être de raison, il n'accepte pas le règne de la force brute et pressent bien que, si la force doit apparaître légitime, elle ne devra pas dépasser certaines bornes. C'est pourquoi **ROUSSEAU**, dans *Lettres écrites de la montagne* (1764), tout en reconnaissant que c'est le respect de la loi qui assure la liberté, nous invite à accepter qu': « **Il n'y a point de liberté sans lois ni où quelqu'un est au-dessus des lois.** » Ce qui implique l'idée que dans la société, pour qu'il y ait la liberté, l'État doit faire en sorte que chaque citoyen respecte la loi, quel que soit son statut socio-économique ou politique. Alors, nous devons considérer avec **Baruch SPINOZA** que : « **La justice est une disposition constante de l'âme à attribuer à chacun ce qui d'après le droit civil lui revient** » et « **L'injustice par contre consiste, sous une apparence de droit, à enlever à quelqu'un ce qui lui appartient suivant l'interprétation véritable des lois.** ». *Traité Théologico-politique*, chap. XV. C'est dire que la loi est la condition de la justice sociale. Ainsi, la justice se veut sans exception ni partialité. L'État apparait ainsi, comme celui qui recherche l'épanouissement des citoyens à travers la justice, mais aussi, par sa volonté d'être une nation.

3. La nation comme projet de l'État

Dans nos États constitués par la colonisation, même les communautés ethniques existantes ont été scindées par les frontières. En effet, celles-ci n'ont pris en compte que les intérêts du colon. À ces difficultés qui semblent propres à l'histoire des peuples colonisés, il faut ajouter l'utilisation, pour des raisons politiques inavouées, des fibres ethniques ou religieuses, ainsi que des intérêts des associés dans l'État. Tout cela rend difficile, voire impossible, la constitution d'un tissu national.

Ernest RENAN, dans son œuvre *Qu'est-ce qu'une Nation ?* précise bien : « **Une nation est un principe spirituel, résultant des complications profondes de l'histoire, une famille spirituelle, non un groupe déterminé par la configuration du sol.** » Dans nos sociétés où la création de l'État n'a tenu compte que des intérêts hégémoniques des colons, la construction de la nation, semble difficile. Car, la plupart des conflits trouvent leur source dans la diversité ethnico-tribale, vécue comme de véritables cloisons. En profitant de la proximité existentielle, l'État travaille à surmonter les différences accidentelles et à créer un esprit patriotique en instituant des lois impartiales et impersonnelles, en favorisant l'égalité des chances et en instaurant une communauté de destin.

L'État s'achemine ainsi, progressivement, vers la nation, en créant une communauté nouvelle caractérisée par la conscience de son identité historique, culturelle, souvent adossée à l'unité linguistique ou religieuse. La nation, comme communauté humaine, est ainsi organisée de façon institutionnelle, en État. En plus d'être une réalité instituée, la nation est nécessaire pour faciliter la gestion des hommes et préserver leur héritage. Car, comme le reconnaît **Ernest RENAN**, la nation, en tant que principe spirituel, est constitué de deux choses : « **L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble.** » Ce qui signifie que, dans la nation, chacun s'assemble à tous, pour défendre, non seulement l'héritage laissé par les ancêtres, mais aussi, en allant dans le même sens, faire tout ce qui est humainement possible pour la patrie, le bien commun.

Selon l'écrivain **Dominique PARODI** : « **Le sentiment que l'État gouverne au nom de tous, selon leur volonté générale, en vue de leurs biens communs, est inséparable de l'idée de patrie.** » *Le problème politique et la démocratie*. Ce qui laisse entendre que la nation suppose, une gestion raisonnable des affaires de la communauté, en vue de la prospérité de l'ensemble. C'est pourquoi, dans la nation, il n'y a pas de place pour l'égoïsme ni l'exclusion, encore moins pour le favoritisme tribal. C'est en cela que, dans nos États africains, la constitution de la nation doit être le fondement ou l'objectif principal de l'unité des associés, qui doivent, cependant, se garder de tout chauvinisme, c'est-à-dire, de tout amour excessif de la patrie.

La nation trouve ainsi son sens dans le sentiment d'appartenance à la même patrie et le devoir de tout faire pour la sauvegarder. C'est dire que chacun des acteurs, tout en travaillant pour son bonheur individuel, est prêt à travailler pour le bonheur de tous, c'est-à-dire, de la société. Mais la coexistence pacifique avec l'autre est-elle possible ?

ACTIVITÉ D'APPLICATION 3

Associe, dans ton cahier, la lettre de chacune des notions de la première colonne, au chiffre de la définition qui lui correspond, dans la deuxième colonne. Exemple D-5 ; 6

A. Le droit	1. Disposition à agir conformément aux lois
	2. Ensemble des lois, des règles impératives et conventionnelles établies par l'autorité pour indiquer le permis et le défendu
B. La justice	3. Mode d'organisation de la vie collective conforme à un ensemble de principes et de lois qui sont propres à une société donnée.
	4. Ce dont un homme peut légalement jouir ou disposer selon son bon vouloir

ACTIVITÉ D'APPLICATION 4

Relève, dans ton cahier, parmi les auteurs ci-dessous, les noms de ceux qui soutiennent que l'État est synonyme d'aliénation.

1. Rousseau
2. Hegel
3. Marx
4. Nietzsche
5. Bakounine
6. Spinoza

ACTIVITÉ D'APPLICATION 5

Écris, dans ton cahier, Vrai, en face de chacune des affirmations ci-dessous, si elle correspond à la bonne compréhension de la liberté sociale, et Faux, dans le cas contraire.

1. La liberté consiste à garantir à chacun le droit de faire ce qu'il veut.	.....
2. La liberté doit être comprise comme une réalité qui n'exclut pas la contrainte.	.....
3. La liberté de chacun doit prendre en compte celle des autres.	.....
4. La liberté autorise à tout dire et à tout faire mais dans le respect des lois.	.....

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 3

Il est vrai que, hors de la société civile, chacun jouit d'une liberté très entière, mais qui est infructueuse, parce que, comme elle donne le privilège de faire tout ce qu'on bon nous semble, aussi laisse-t-elle aux autres la puissance de nous faire souffrir tout ce qu'il leur plaît. Mais dans le gouvernement d'un État bien établi, chaque particulier ne se réserve qu'autant de liberté qu'il lui en faut pour vivre commodément, et en une parfaite tranquillité, comme on n'en ôte aux autres que ce dont ils seraient à craindre.

Hors de la société, chacun a tellement droit sur toutes choses qu'il ne s'en peut prévaloir et n'a la possession d'aucune ; mais dans la république chacun jouit paisiblement de son droit particulier.

Hors de la société civile, ce n'est qu'un continuel brigande, et l'on est exposé à la violence de tous ceux qui voudront nous ôter les biens et la vie ; mais dans l'État, cette puissance n'appartient qu'à un seul. Hors du commerce des hommes, nous n'avons que nos propres forces qui nous servent de protection, mais dans une ville, nous recevons le secours de tous nos concitoyens.

Hors de la société, l'adresse et l'industrie sont de nul fruit : mais dans un État, rien ne manque à ceux qui s'évertuent.

Enfin, hors de la société civile, les passions règnent, la guerre est éternelle, la pauvreté est insurmontable, la crainte ne nous abandonne jamais, les horreurs de la solitude nous persécutent, la misère nous accable, la barbarie, l'ignorance et la brutalité nous ôtent toutes les douceurs de la vie ; mais, dans l'ordre du gouvernement, la raison exerce son empire, la paix revient au monde, la sûreté publique est rétablie, les richesses abondent, on goûte les charmes de la conversation, on voit ressusciter les arts, fleurir les sciences ; la bienséance est rendue à toutes nos actions et nous ne vivons plus ignorants des lois de l'amitié.

HOBBES, *Le citoyen*.

TEXTE 4

Il y a quelque part encore des peuples et des troupeaux, mais ce n'est pas chez nous, mes frères : chez nous il y a des États.

État ? Qu'est-ce cela ? Allons ! Ouvrez les oreilles, je vais vous parler de la mort des peuples.

L'État, c'est le plus froid de tous les monstres froids : il ment froidement et voici le mensonge qui rampe de sa bouche : « Moi, l'État, je suis le Peuple. »

C'est un mensonge ! Ils étaient des créateurs, ceux qui créèrent les peuples et qui suspendirent au-dessus des peuples une foi et un amour : ainsi ils servaient la vie. Ce sont des destructeurs, ceux qui tendent des pièges au grand nombre et qui appellent cela un État : Ils suspendent au-dessus d'eux un glaive et cent appétits. Partout où il y a encore du peuple, il ne comprend pas l'État et il le déteste comme le mauvais œil et une atteinte aux coutumes et aux lois.

Je vous donne ce signe : Chaque peuple a son langage du bien et du mal : son voisin ne le comprend pas. Il s'est inventé ce langage pour ses coutumes et ses lois.

Mais l'État ment dans toutes les langues du bien et du mal ; et, dans tout ce qu'il dit, il ment et tout ce qu'il a, il l'a volé.

Tout en lui est faux ; il mord avec des dents volées, le hargneux. Fausses sont même ses entrailles.

NIETZSCHE, *Ainsi parlant Zarathoustra*, Première partie.

III L'OMNIPRÉSENCE DE LA VIOLENCE DANS L'ESPACE SOCIAL

Malgré la morale inhérente à chaque être humain, l'homme est toujours agité, envahi par son attitude violente et impulsive. Et c'est ce que constate **Roger GARAUDY**, dans son œuvre *Appel aux vivants* : « **Nous sommes toujours pris dans l'inexorable réseau d'une réalité violente.** » Cette phrase implique l'idée que, par notre nature, comme par nos comportements, nous propageons, généralement, autour de nous, les germes de la violence. Quelle que soit son origine, la violence est une force irrésistible ; c'est une contrainte imposée à quelqu'un, par la force ou par l'intimidation, de façon illégitime. Cette manière d'abuser de façon passionnée ou intentionnelle d'autrui, conduit à la domination, dans nos relations intersubjectives et sociales. D'après **FREUD**, la violence ou la guerre constitue : « **Le principal facteur de perturbation dans nos rapports avec notre prochain.** » *Malaise dans la civilisation*. Et cette violence est inhérente à la nature de l'homme. En effet, le quotidien des hommes, en société, rime avec : braquages, cambriolages, assassinats, terrorisme, harcèlements, trafic d'influence, exploitations abusives, etc. C'est dans cet esprit que **Blaise PASCAL** écrit : « **Jamais on ne fait le mal si pleinement et si gaiement que quand on le fait par conscience.** » *Pensées*, (813).

Et, comme il n'y a que l'homme qui agit par conscience, alors l'écrivain Français MONTAIGNE (1533-1592), philosophe et moraliste de la Renaissance, fait cette précision : « **Il n'y a point de bête au monde tant à craindre que l'homme.** » *Essais*, II, XVII. En clair, l'homme est l'être vivant le plus impitoyable, le plus dangereux ; il est celui qui est prêt à tout détruire, y compris sa propre espèce. HOBBES dira : « **L'homme est un loup pour l'homme.** » Mais une telle appréciation n'est-elle pas excessive ? Autrui est-il systématiquement un ennemi ?

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 5

Et comme le gouvernement est essentiellement un pouvoir organisé et institutionnalisé, la question que l'on entend poser fréquemment : « Quelle est la raison d'être du gouvernement ? » n'a en fin de compte guère de sens. On pourra donner une réponse qui appellera elle-même d'autres questions, comme lorsqu'on dit qu'il s'agit de permettre aux hommes de vivre ensemble, ou encore qui sera dangereusement utopique, comme de promouvoir le bonheur, ou de réaliser une société sans classes, ou quelque autre type d'idéal non politique qui, si l'on cherche à le réaliser pour de bon, conduira inévitablement à la tyrannie.

Le pouvoir peut se passer de toute justification du fait qu'il est inséparable de l'existence des communautés politiques ; mais ce qui lui est indispensable, c'est la légitimité. Vouloir faire de ces deux termes des synonymes est une source d'erreurs et de confusions non moins graves que le fait de confondre, ce qui est courant, le soutien avec l'obéissance.

Aussitôt que plusieurs personnes se rassemblent et agissent de concert, le pouvoir est manifeste, mais il tire sa légitimité du fait initial du rassemblement plutôt que de l'action qui est susceptible de le suivre. Lorsque la légitimité est contestée, elle cherche à faire appel au passé, tandis que la justification se réfère à un objectif dont la réalisation se situe dans le futur. La violence peut être justifiable, mais elle ne sera jamais légitime. Plus les objectifs invoqués se trouvent à lointaine échéance, moins la justification paraîtra convaincante. Nul ne conteste l'utilisation de la violence dans le cas de la légitime défense, car le danger est non seulement évident, mais immédiat, et la fin justifiant les moyens est évidente.

Hannah ARENDT, « Sur la violence », 1971, in *Du mensonge à la violence*, tr. Fr. Guy Durand, Pocket, 1994, p. 153-154. Durand, Pocket, 1994, p. 153-154.

TEXTE 6

Il est à peu près impossible, à notre époque, où la force brutale est maîtresse, d'imaginer que personne ne puisse rejeter la loi de suprématie de la force brutale. Aussi je reçois des lettres anonymes me conseillant de ne pas entraver la marche de la non coopération même s'il arrivait que la violence populaire éclatât. Certains viennent me trouver, et présumant qu'en secret je dois préparer une action violente, me demandent quand viendra l'heureux moment de déclarer ouvertement la violence. Ils m'assurent que les anglais ne plieront jamais que devant la violence ouverte ou secrète.

Puisque la doctrine de l'épée a pour la majorité de l'humanité une telle importance, que le succès de la non coopération dépend avant tout de l'absence de violence pendant la durée du mouvement et que ma manière de voir à ce sujet affecte la conduite d'un grand nombre de gens, je tiens à l'expliquer aussi clairement que possible.

Je crois en vérité que s'il fallait absolument faire un choix entre la lâcheté et la violence, je conseillerais la violence.

Mais je crois que la non-violence est infiniment supérieure à la violence : pardonner est plus viril que punir. Le pardon est la parure du soldat. Mais s'abstenir n'est pardonner que s'il y a possibilité de punir : l'abstention n'a aucun sens si elle provient de l'impuissance. (…)

Qu'on ne se méprenne pas sur mes paroles ! La force ne dépend pas de la capacité physique ; elle procède d'une volonté indomptable... Un pardon net serait la reconnaissance nette de notre force. (…)

La non-violence est la loi de l'espèce humaine comme la violence est celle de la brute. L'esprit sommeille chez la brute et celle-ci ne connaît d'autre loi que la force physique. La dignité de l'homme réclame de lui l'obéissance à une loi supérieure à la puissance de l'esprit. (…) le salut ne se trouvait pas dans la violence mais dans la non-violence.

La non-violence sous sa forme dynamique veut dire souffrance consciente. Ceci ne veut point dire que nous devions nous soumettre humblement à la volonté de celui qui fait le mal mais que notre âme entière doit résister à la volonté du tyran.

Mahatma GANDHI, *La Jeune Inde*, 1924, Stock, pp. 107-109.

SPECIMEN

ACTIVITÉ D'APPLICATION 6

Écris, dans ton cahier, Vrai, en face de chacune des citations ci-dessous, si elle confirme qu'autrui est un danger, et Faux, dans le cas contraire.

1. « L'enfer c'est les autres. » SARTRE	.....
2. « La pire souffrance est dans la solitude qui l'accompagne. » MALRAUX	.....
3. « Si tu diffères de moi, loin de me léser tu m'enrichis. » Saint EXUPÉRY	.....
4. « L'enfer est tout entier dans ce mot : solitude. » V. HUGO	.....
5. « L'homme est un loup pour l'homme. » HOBBES	.....

ACTIVITÉ D'APPLICATION 7

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celle qui traduit correctement la citation suivante de GARAUDY : « L'enfer, c'est l'absence des autres. »

1. La solitude ouvre la porte ouverte à la souffrance. Sans autrui, l'homme ne peut s'épanouir.
2. L'absence d'autrui est le seul moyen pour garantir l'épanouissement de l'homme.
3. Celui qui ne vit pas avec les autres hommes ira en enfer.

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 7

Autrui, en figeant mes possibilités, me révèle l'impossibilité où je suis d'être objet, sinon, pour une autre liberté. Je ne puis être objet pour moi-même car je suis ce que je suis ; livré à ses seules ressources, l'effort réflexif vers le dédoublement aboutit à l'échec, je suis toujours ressaisi par moi. Et lorsque je pose, naïvement qu'il est possible que je sois, sans m'en rendre compte, un être objectif, je suppose implicitement par là même l'existence d'autrui, car comment serai-je objet si ce n'est pour un sujet ? Ainsi autrui est d'abord pour moi l'être pour qui je suis objet, c'est à dire l'être par qui je gagne mon objectité. Si je dois seulement pouvoir concevoir une de mes propriétés sur le mode objectif, autrui est déjà donné. Et il est donné non comme être de mon univers, mais comme sujet pur. Ainsi ce sujet pur que je ne puis, par définition connaître, c'est à dire poser comme objet, il est toujours là, hors de portée et sans distance lorsque j'essaie de me saisir comme objet. Et dans l'épreuve du regard, en m'éprouvant comme objectité non révélée, j'éprouve directement et avec mon être l'insaisissable subjectivité d'autrui.

Du même coup, j'éprouve son infinie liberté. Car c'est pour et par une liberté et seulement pour et par elle que mes possibles peuvent être limités et figés. Un obstacle matériel ne saurait figer mes possibilités, il est seulement l'occasion pour moi de me projeter vers d'autres possibles, il ne saurait leur conférer un dehors. Ce n'est pas la même chose de

rester chez soi parce qu'il pleut ou parce qu'on vous a défendu de sortir. Dans le premier cas je me détermine moi-même à demeurer, par la considération des conséquences de mes actes ; je dépasse l'obstacle « pluie » vers moi-même et j'en fais un instrument. Dans le second cas, ce sont mes possibilités mêmes de sortir ou de demeurer qui me sont présentées comme dépassées et figées, et qu'une liberté prévoit et prévient à la fois. C'est que l'ordre et la défense exigent que nous fassions l'épreuve de la liberté d'autrui à travers notre propre esclavage. Ainsi, dans le regard la mort de mes possibilités me fait éprouver la liberté d'autre ; elle ne se réalise qu'au sein de cette liberté et je suis moi, pour moi-même inaccessible et pourtant moi-même, jeté, délaissé au sein de la liberté d'autrui...

SARTRE, *L'être et le néant*, (1943), Gallimard, Coll. « Tel », 1976, pp. 309-310.

TEXTE 8

L'amitié (considérée dans sa perfection) est l'union de deux personnes liées par un amour et un respect égaux et réciproques. - On voit facilement qu'elle est l'Idéal de la sympathie et de la communication en ce qui concerne le bien de chacun de ceux qui sont unis par une volonté moralement bonne, et que si elle ne produit pas tout le bonheur de la vie, l'acceptation de cet Idéal et des deux sentiments qui le composent enveloppe la dignité d'être heureux, de telle sorte que rechercher l'amitié entre les hommes est un devoir. - Mais il est facile de voir que bien que tendre vers l'amitié comme vers un maximum de bonnes intentions des hommes les uns à l'égard des autres soit un devoir, sinon commun, du moins méritoire, une amitié parfaite est une simple Idée, quoique pratiquement nécessaire, qu'il est impossible de réaliser en quelque pratique que ce soit. En effet, comment est-il possible pour l'homme dans le rapport avec son prochain de s'assurer de l'égalité de chacun des deux éléments d'un même devoir (par exemple de l'élément constitué par la bienveillance réciproque) en l'un comme en l'autre, ou, ce qui est encore plus important, comment est-il possible de découvrir quel est dans la même personne le rapport d'un sentiment constitutif du devoir à l'autre (par exemple le rapport du sentiment procédant de la bienveillance à celui provenant du respect) et si, lorsqu'une personne témoigne trop d'ardeur dans l'amour, elle ne perd pas, ce faisant, quelque chose du respect de l'autre ? Comment s'attendre donc à ce que des deux côtés l'amour et le respect s'équilibrent exactement, ce qui est toutefois nécessaire à l'amitié ? - On peut, en effet, regarder l'amour comme la force d'attraction, et le respect comme celle de répulsion, de telle sorte que le principe du premier sentiment commande que l'on se rapproche, tandis que le second exige qu'on se maintienne l'un à l'égard de l'autre à une distance convenable.

Emmanuel KANT, *Métaphysique des Mœurs* (1797), « La Doctrine de la Vertu », traduction de A. Philonenko.

IV LES CONDITIONS DE LA LIBERTÉ

C'est, se tromper, que de croire que la liberté consiste à agir sans motif ni contrainte. Le penser, c'est se comporter comme un être inconscient, irréfléchi, qui agit sans connaître les motifs de ses actes. Aller, dans ce sens, vide la liberté de toute substance ; elle devient synonyme de libertinage. Car, l'homme est un être déterminé de toutes parts. En effet, celui qui fait ce qu'il veut, sans tenir compte, ni des autres, ni de la loi, sacrifie sa liberté.

La liberté humaine est un ensemble de possibilités, offertes et assurées. Cela induit le fait d'agir, sous réserve de ne pas porter atteinte aux droits d'autrui, ni à la sécurité publique. Ma liberté

sera donc d'autant plus menacée et limitée que l'autre parviendra à faire prévaloir la sienne. C'est pourquoi, nous retenons avec **MONTESQUIEU**, que : « **Ma liberté commence là où s'arrête celle des autres.** » *De l'esprit des lois*. En définitive, la véritable liberté a des limites, et la coexistence des libertés repose sur le principe de la tolérance. Ce n'est qu'au nom de la liberté qu'il est admissible - et nécessaire - de poser des limites à la liberté. Ainsi l'obéissance à la loi et le respect de la présence d'autrui, constituent les moyens de garantie et de valorisation de la liberté individuelle et collective. *La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen du 14 Novembre 1791*, en son article 4, exprime cette exigence, en ces termes : « **La liberté consiste à pouvoir faire ce qui ne nuit pas à autrui** ».

Emmanuel LEVINAS (1906-1995) a donc raison de dire, dans son livre, *Totalité et infini*, que : « **Les libertés, loin de se combattre, s'appellent et s'éveillent mutuellement.** » (Paris, Vrin, 1990)

Et, puisqu'il revient à la loi, la charge, dans la société, de garantir cette coexistence des libertés, nous comprenons, finalement, cette recommandation de **MONTESQUIEU**, énoncée dans *De l'esprit des lois* : « **La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent ; et si un citoyen pouvait faire ce qu'elles défendent, il n'aurait plus de liberté, parce que les autres auraient tout de même ce pouvoir.** »

La liberté politique est donc le droit de faire tout ce que les lois permettent.

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 9

Dostoïevski avait écrit : « Si Dieu n'existait pas, tout serait permis. » c'est là le point de départ de l'existentialisme. En effet, tout est permis si Dieu n'existe pas, et par conséquent l'homme est délaissé, parce qu'il ne trouve ni en lui, ni hors de lui une possibilité de s'accrocher. Il ne trouve d'abord pas d'excuses.

Si, en effet, l'existence précède l'essence, on ne pourra jamais expliquer par référence à une nature humaine donnée et figée ; autrement dit, il n'y a pas de déterminisme, l'homme est libre, l'homme est liberté. Si, d'autre part, Dieu n'existe pas, nous ne trouvons pas en face de nous des valeurs ou des ordres qui légitimeront notre conduite. Ainsi, nous n'avons ni derrière nous, ni devant nous, dans le domaine lumineux des valeurs, des justifications ou des excuses. Nous sommes seuls, sans excuses.

C'est ce que j'exprimai en disant que l'homme est condamné à être libre. Condamné, parce qu'il ne s'est pas créé lui-même, et par ailleurs cependant libre, parce qu'une fois jeté dans le monde il est responsable de tout ce qu'il fait. L'existentialisme ne croit pas à la puissance de la passion. Il ne pensera jamais qu'une belle passion est un torrent dévastateur qui conduit fatalement l'homme à certains actes, et qui, par conséquent, est une excuse. Il pense que l'homme est responsable de sa passion. L'existentialisme ne pensera pas non plus que l'homme peut trouver un secours dans un signe donné, sur terre, qui l'orientera ; car il pense que l'homme déchiffre lui-même le signe comme il lui plaît. Il pense donc que l'homme, sans aucun appui et sans aucun secours, est condamné à chaque instant à inventer l'homme.

SARTRE, *L'Existentialisme est un Humanisme*, les Éditions Nagel et Briquet, 1946, Genève, pp. 36-38.

TEXTE 10

On a beau vouloir confondre l'indépendance et la liberté, ces deux choses sont si différentes que même elles s'excluent mutuellement.
Quand chacun fait ce qu'il lui plaît, on fait souvent ce qui déplaît à d'autres, et cela ne s'appelle pas un état libre. La liberté consiste moins à faire sa volonté qu'à n'être pas soumis à celle d'autrui ; elle consiste encore à ne pas soumettre la volonté d'autrui à la nôtre. Quiconque est maître ne peut être libre, et régner c'est obéir. Vos Magistrats savent cela mieux que personne, eux qui comme Othon n'omettent rien de servile pour commander. Je ne connais de volonté vraiment libre que celle à laquelle nul n'a d'opposer de résistance. Dans la liberté commune nul n'a le droit de faire ce que la liberté d'un autre lui interdit, et la vraie liberté n'est jamais destructive d'elle-même.

Ainsi là sans la justice est une véritable contradiction ; car comme qu'on s'y prenne tout gêne dans l'exécution d'une volonté désordonnée.

Il n'y a donc point de liberté sans Lois, ni où quelqu'un est au-dessus des Lois : dans l'état même de nature l'homme n'est libre qu'à la faveur de la Lois naturelle qui commande à tous. Un peuple libre obéit, mais il ne sert pas ; il a des chefs et non pas des maîtres ; il obéit aux Lois, mais il n'obéit qu'aux Lois et c'est par la force des Lois qu'il n'obéit pas aux hommes. (...) Un peuple est libre, quelque forme qu'ai son Gouvernement, quand dans celui qui gouverne il ne voit point l'homme, mais l'organe de la loi.

ROUSSEAU, *Lettres écrites de la Montagne*, in Œuvres, tome III, Bibliothèque de la Pléiade, Ed. Gallimard, p 841.

CONCLUSION

L'idée de liberté s'enracine dans le sentiment qu'a l'homme de ne subir aucune contrainte. Si tel était le cas, exercer sa liberté pourrait s'opposer à la vie en société qui exige avant tout, sacrifice, compromis, et même soumission. Mais, conscient de la nécessité de la vie en société et de l'existence de l'État et de ses lois, l'homme fait, dans la société, ce qui est raisonnable et permis. Toutefois, la liberté humaine ne doit-elle son existence qu'à la loi ? Son fondement n'est-il pas à rechercher dans ce qui dépasse l'homme et la société, c'est-à-dire, dans la religion ? Quel peut-être l'impact de la religion sur la liberté ?

SPECIMEN

CITATIONS À RETENIR



Autrui est par principe l'insaisissable : il me fuit quand je le cherche et me possède quand je le fuis.

Jean-Paul Sartre
L'Être et le Néant (1943)



Dans la solitude, le solitaire se ronge le cœur ; dans la multitude, c'est la foule qui le lui ronge. Choisis donc !

Friedrich Nietzsche
Humain, trop humain. Un livre pour esprits libres" (1878)



La violence se donne toujours [...] pour une riposte à la violence de l'Autre

Jean-Paul Sartre
Critique de la raison dialectique (1960).



La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent.

Montesquieu
De l'esprit des lois (1748)



Il est manifeste [...] que la cité fait partie des choses naturelles, et que l'homme est par nature un animal politique, et que celui qui est hors cité, naturellement bien sûr et non par le hasard, est soit un être dégradé soit un être surhumain.

Aristote
"Les Politiques", I, 2., trad. P. Pellegrin, GF Flammarion, 2015



Aussi longtemps que les hommes vivent sans un pouvoir commun qui les tienne tous en respect, ils sont dans cette condition qui se nomme guerre, et cette guerre est guerre de chacun contre chacun.

Thomas Hobbes
"Léviathan" (1651), trad. F. Tricaud, Sirey, 1971.

SPECIMEN

Dissertation

Pour bien préparer le premier devoir de niveau, ton groupe d'étude, se fondant sur tes bonnes réactions pendant les cours de philosophie, te demande de les aider à traiter les sujets suivants :

1. Autrui peut-il être considéré comme un danger ?
2. L'État est-il une prison pour le peuple ?
3. La vie en société peut-elle favoriser ma liberté ?
4. L'homme peut-il vivre heureux dans une société sans lois ?
5. « La pire souffrance est dans la solitude qui l'accompagne. »

Résous le problème que pose chacun de ces sujets dans une production argumentée.

SPECIMEN

Commentaire de textes

Ayant obtenu la meilleure note, au dernier devoir portant sur le commentaire de texte, ton groupe d'étude, afin de renforcer ses acquis, sollicite ton expertise. Apporte-leur ton concours, à l'aide des textes ci-dessous :

TEXTE 1

Il est vrai que, dans les démocraties, le peuple paraît faire ce qu'il veut : mais la liberté politique ne consiste point à faire ce que l'on veut. Dans un État, c'est-à-dire dans une société où il y a des lois, la liberté ne peut consister qu'à pouvoir faire ce que l'on doit vouloir, et à n'être point contraint de faire ce que l'on ne doit pas vouloir. [...]

La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent : et, si un citoyen pouvait faire ce qu'elles défendent, il n'aurait plus de liberté, parce que les autres auraient tout de même ce pouvoir.

[...] La liberté politique ne se trouve que dans les gouvernements modérés. Mais elle n'est pas toujours dans les États modérés. Elle n'y est que lorsqu'on n'abuse pas du pouvoir : mais c'est une expérience éternelle, que tout homme qui a du pouvoir est porté à en abuser ; il va jusqu'à ce qu'il trouve des limites. Qui le dirait ! la vertu même a besoin de limites.

Pour qu'on ne puisse abuser du pouvoir, il faut que, par la disposition des choses, le pouvoir arrête le pouvoir. Une Constitution peut être telle, que personne ne sera contraint de faire les choses auxquelles la loi ne l'oblige pas, et à ne point faire celles que la loi lui permet.

MONTESQUIEU, *De l'esprit des lois*, livre IX.

SPECIMEN

TEXTE 2

L'affranchissement de la classe opprimée implique donc nécessairement la création d'une société nouvelle. Pour que la classe opprimée puisse s'affranchir, il faut que les pouvoirs productifs déjà acquis et les rapports sociaux existants ne puissent plus exister les uns à côté des autres. De tous les instruments de production, le plus grand pouvoir productif, c'est la classe révolutionnaire elle-même. L'organisation des éléments révolutionnaires comme classe suppose l'existence de toutes les forces productives qui pouvaient s'engendrer dans le sein de la société ancienne. Est-ce à dire qu'après la chute de l'ancienne société il y aura une nouvelle domination de classe, se résumant dans un nouveau pouvoir politique? Non. La condition d'affranchissement de la classe laborieuse c'est l'abolition de toute classe, de même que la condition d'affranchissement du tiers état, de l'ordre bourgeois, fut l'abolition de tous les états et de tous les ordres. La classe laborieuse substituera, dans le cours de son développement, à l'ancienne société civile une association qui exclura les classes et leur antagonisme, et il n'y aura plus de pouvoir politique proprement dit, puisque le pouvoir politique est précisément le résumé officiel de l'antagonisme dans la société civile.

Karl MARX, *Misère de la philosophie*, préface de Jean Kessler, 2002.

TEXTE 3

On a beau vouloir confondre l'indépendance et la liberté, ces deux choses sont si différentes que même elles s'excluent mutuellement (…)

Quand chacun fait ce qu'il lui plaît, on fait souvent ce qui déplaît à d'autres, et cela ne s'appelle pas un état libre. La liberté consiste moins à faire sa volonté qu'à n'être pas soumis à celle d'autrui ; elle consiste encore à ne pas soumettre la volonté d'autrui à la nôtre. Quiconque est maître ne peut être libre, et régner, c'est obéir [...]

Il n'y a donc point de liberté sans Lois, ni où quelqu'un est au-dessus des Lois : dans l'état même de nature, l'homme n'est libre qu'à la faveur de la loi naturelle qui commande à tous.

Un peuple libre obéit, mais il ne sert pas ; il a des chefs et non pas des maîtres; il obéit aux Lois, mais il n'obéit qu'aux Lois, et c'est par la force des lois qu'il n'obéit pas aux hommes. Toutes les barrières qu'on donne dans les Républiques au pouvoir des Magistrats ne sont établies que pour garantir de leurs atteintes l'enceinte sacrée des Lois : ils en sont les Ministres, non les arbitres ; ils doivent les garder, non les enfreindre. Un peuple est libre, quelque forme qu'ait son Gouvernement, quand dans celui qui le gouverne il ne voit point l'homme, mais l'organe de la Loi.

En un mot, la liberté suit toujours le sort des Lois, elle règne ou périt avec elles ; je ne sache rien de plus certain.

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Lettres écrites de la montagne* (1764), Huitième Lettre.

TEXTE 4

L'engagement du corps de la nation n'est-il pas de pourvoir à la conservation du dernier de ses membres avec autant de soin qu'à celle de tous les autres ? Et le salut d'un citoyen est-il moins la cause commune que celui de tout l'État ? Qu'on nous dise qu'il est bon qu'un seul périsse pour tous, j'admirerai cette sentence dans la bouche d'un digne et vertueux patriote qui se consacre volontairement et par devoir à la mort pour le salut de son pays : mais si l'on entend qu'il soit permis au gouvernement de sacrifier un innocent au salut de la multitude, je tiens cette maxime pour une des plus exécrables que jamais la tyrannie ait inventées, la plus fausse qu'on puisse avancer, la plus dangereuse que l'on puisse admettre, et la plus directement opposée aux lois fondamentales de la société. Loin qu'un seul doive périr pour tous, tous ont engagé leurs biens et leurs vies à la défense de chacun d'eux, afin que la faiblesse particulière fût toujours protégée par la force publique, et chaque membre par tout l'État. Après avoir par supposition retranché du peuple un individu après l'autre, pressez les partisans de cette maxime à mieux expliquer ce qu'ils entendent par le corps de l'État, et vous verrez qu'ils le réduiront à la fin à un petit nombre d'hommes qui ne sont pas le peuple, mais les officiers du peuple (1), et qui s'étant obligés par un serment particulier à périr eux-mêmes pour son salut, prétendent prouver par là que c'est à lui de périr pour le leur.

ROUSSEAU, *Discours sur l'économie politique.*

(1) Ceux qui ont la charge de gouverner.

TEXTE 5

Peut-être, dans beaucoup de moments de ma vie, autrui se réduit-il pour moi à ce spectacle qui peut être un charme. Mais que la voix s'altère, que l'insolite apparaisse dans la partition du dialogue, ou au contraire qu'une réponse réponde trop bien à ce que je pensais sans l'avoir tout à fait dit, et soudain l'évidence éclate que là-bas aussi, minute par minute, la vie est vécue : quelque part derrière ces yeux, derrière ces gestes, ou plutôt devant eux, ou encore autour d'eux, venant de je ne sais quel double fond de l'espace, un autre monde privé transparaît, à travers le tissu du mien, et pour un moment c'est en lui que je vis, je ne suis plus que le répondant de cette interpellation qui m'est faite. Certes, la moindre reprise de l'attention me persuade que cet autre qui m'envahit n'est fait que de ma substance : ses couleurs, sa douleur, son monde, précisément en tant que siens, comment les concevrais-je, sinon d'après les couleurs que je vois, les douleurs que j'ai eues, le monde où je vis ? Du moins, mon monde privé a cessé de n'être qu'à moi, c'est maintenant l'instrument dont un autre joue, la dimension d'une vie généralisée qui s'est greffée sur la mienne.

M. MERLEAU-PONTY, *Le visible et l'invisible*, Gallimard, (1988), p. 26-27.

Fais l'étude ordonnée de ces textes et dégage leur intérêt philosophique.

LEÇON 3

DIEU ET LA RELIGION

SITUATION D'APPRENTISSAGE

Des élèves de la terminale A1 du lycée..., ont suivi un documentaire portant sur Dieu et la religion. Ils apprennent de cet élément filmé que de nombreux conflits à travers le monde sont provoqués par des fanatiques religieux. S'interrogeant donc sur le bien-fondé de la religion, ils décident d'entreprendre des recherches sur la notion de Dieu et le rôle social de la religion, et d'apprécier la relation entre la liberté et la pratique religieuse.

TABLEAU DES HABILETÉS ET CONTENUS

HABILETÉS	CONTENUS
Définir	• Dieu • La religion • L'obligation morale
Expliquer	• Le rôle social de la religion • La nature religieuse de l'homme
Établir	L'impact de l'idée de Dieu et de la pratique religieuse sur la liberté
Apprécier	La relation entre Dieu, la pratique religieuse et la liberté

INTRODUCTION

Louis Auguste BLANQUI se plaisait à dire : « **L'idée de Dieu et les religions sont source et maintien de l'ignorance, de l'abrutissement, par conséquent de l'esclavage et de la misère.** » Cette phrase qui met l'accent sur la religion comme source d'aliénation, véhicule une idée négative de celle-ci. Si cette boutade séduit bien de détracteurs de la religion, elle ne manque pas, en revanche, d'irriter les laudateurs de cette institution sociale, les religieux ou simplement les croyants. À nous qui voulons voir un peu plus clair dans la valeur de la religion, s'impose, ainsi, la question suivante : la religion est-elle source d'aliénation ou facteur de libération ? Qu'est-ce que Dieu et que représente-t-il pour les hommes ? Quels rôles la religion joue-t-elle dans la société ? Et, quel est son impact sur la liberté humaine ?

I LA RELIGION, DIEU ET LE SACRÉ

A. SENS DE LA RELIGION

De par son étymologie latine *religio*, qui se traduit par lien ou relation, la religion est un lien qui unit un groupe, une communauté, à un Être suprême ; elle est donc à la fois, le sentiment intime d'un lien à la transcendance, et l'institution sociale que suscite ce lien. Ainsi, c'est cette institution sociale qui entretient ce lien. Autrement dit, la religion désigne l'ensemble des pratiques cultuelles et rituelles qui reposent fondamentalement sur des croyances. Parler de transcendance, c'est se référer, dans les religions révélées à Dieu. Mais que renferme le concept de Dieu ?

ACTIVITÉ D'APPLICATION 1

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celle qui donne une définition correcte de la religion.

1. La religion est le sentiment intime d'un lien à la transcendance.
2. La religion est tout ce qui relève de la culture et des traditions d'un peuple.
3. La religion désigne le pouvoir mystique qu'un individu acquiert à travers ses relations avec des puissances surnaturelles.

B. DU CONCEPT DE DIEU AU SENTIMENT DU SACRÉ

Quand on évoque la divinité, on voit souvent l'idée de Dieu. Mais quel contenu donner à cette idée ?

1. La diversité des conceptions de Dieu

Le concept Dieu, dérive de *Theos* en grec et *Deus* en latin. Dieu est l'idée qu'on se fait d'un être supérieur, possédant des attributs hors du commun, et souvent objet de culte.

Toutefois, la divinité est diversement conçue : le déisme et le théisme l'affirment, l'athéisme la nie. Le monothéisme soutient que Dieu est unique, tandis que le polythéisme le présente comme un singulier pluriel (comprenant une pluralité, voire, un gouvernement de dieux). Pour le transcendantalisme, Dieu est séparé du monde, tandis qu'avec l'immanentisme, le monde est mêlé, voire confondu à lui. Ces divergences sur la nature de Dieu alimentent bien de discussions, d'oppositions.

C'est ce que semble dénoncer le poète, philosophe et réformateur religieux grec, **XÉNOPHANE de Colophon** (VIe-Ve siècle av. J.-C.) : « **Les Éthiopiens font leurs dieux noirs avec le nez camus ; les Thraces disent que les leurs ont les yeux bleus et les cheveux rouges… Si les bœufs … avaient des mains … (ils) peindraient les formes de dieux pareilles à celles des bœufs.** » *La Raison et la Religion* de **Léon BRUNSCHVICG**.

Ainsi, cette idée de Dieu, pose plus de problème qu'elle n'en résout, à un esprit qui s'interroge, vraiment, sur sa nature. C'est pourquoi, l'on peut raisonnablement douter qu'elle soit le concept religieux par excellence, même si elle est admise dans de très nombreuses religions.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 2

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, relatives à la notion de Dieu, celles qui sont vraies.

1. Dieu est un terme pour désigner ce qu'un peuple considère comme l'Être suprême.
2. Ceux qui pensent que Dieu est unique sont appelés les panthéistes.
3. Quand on admet que Dieu est un Être imaginaire, on est un athée.
4. Pour certains, Dieu se confond avec l'univers. Nous sommes tous des parties de Dieu.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 3

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celles qui donnent une explication correcte de la citation suivante de XÉNOPHANE de Colophon : « Les Éthiopiens font leurs dieux noirs avec le nez camus ; les Thraces disent que les leurs ont les yeux bleus et les cheveux rouges… Si les bœufs … avaient des mains … (ils) peindraient les formes de dieux pareilles à celles des bœufs. »

1. Dieu peut prendre plusieurs formes et revêtir n'importe quelle nature.
2. Chacun représente Dieu à sa manière.
3. Il y a plusieurs dieux : le dieu des éthiopiens, le dieu des Thraces, le dieu des bœufs, …

2. Le sacré, une notion religieuse universelle

L'élément qui semble commun à toutes les religions, quelles qu'elles soient, est celui de sacré et non celui de dieu. On peut même penser que l'idée de Dieu est une façon particulière, et en général culturellement marquée, de penser le sacré. C'est en tout cas l'analyse que fait **Émile DURKHEIM** : **« La division du monde en deux domaines comprenant, l'un tout ce qui est sacré, l'autre tout ce qui est profane, tel est le trait distinctif de la pensée religieuse ».**

La notion de sacré, ou de « numineux », (le numineux, dérivé du latin numen, est selon Rudolf Otto la puissance agissante de la divinité, un « sentiment de présence absolue, une présence divine ». Il est à la fois mystère et terreur : « mysterium tremendum ») pour parler comme **Rudolf OTTO**, est celle d'une réalité absolument extraordinaire et irrationnelle qui suscite, tant la crainte que la fascination et qui est vénérée comme telle. Il décrit le sacré comme « *mysterium tremendum et mysterium fascinans* », c'est-à-dire, « mystère qui terrifie en même temps qu'il fascine).

II LE RÔLE SOCIAL DE LA RELIGION

A. LA RELIGION : UN FAIT SOCIAL

Henri BERGSON, *Dans les deux sources de la morale et de la religion*, fait le constat suivant : **« On trouve dans le passé, on trouverait même aujourd'hui des sociétés humaines qui n'ont ni science, ni art, ni philosophie. Mais il n'y a jamais eu de société sans religion ».** C'est dire que la religion est inhérente aux sociétés humaines et y joue un rôle prépondérant.

Dans sa logique sociologique et conformément à ce qui précède, **Émile DURKHEIM** définit la religion comme **« Un système solidaire de croyances et de pratiques relatives à des choses sacrées, c'est-à-dire séparées, interdites, croyances et pratiques qui unissent en une même communauté morale, appelée Église, tous ceux qui y adhèrent ».** Ce faisant, Le sociologue français se montre clairement enclin à rattacher religio à religare, pour insister, à la fois, sur le sens horizontal de lien entre individus et, partant, sur l'aspect communautaire de la religion.

La religion intervient donc dans l'organisation, le fonctionnement et l'évolution de la société. En effet, les institutions de la société, parce qu'elles sont des œuvres humaines, sont nécessairement imparfaites. Aussi acceptent-elles des situations injustes et celles qualifiées de justes : **« La société institue des peines qui peuvent frapper des innocents, épargner des coupables ; elle ne récompense guère ; elle voit gros et se contente de peu. »** C'est pourquoi, les sociétés sont le théâtre de contestation, de troubles et de conflits. Légitimer donc l'organisation sociale par un ordre stable et intemporel est ce qui justifie l'existence de la religion. On peut considérer la religion comme un facteur de cohésion sociale. C'est dans cet esprit que Bergson affirme : **« Qu'on interprète la religion d'une manière ou d'une autre, qu'elle soit sociale par essence ou par accident, un point est certain, c'est qu'elle a toujours joué un rôle social. »**

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 1

Qu'on interprète la religion d'une manière ou d'une autre, qu'elle soit sociale par essence ou par accident, un point est certain, c'est qu'elle a toujours joué un rôle social. Ce rôle est d'ailleurs complexe ; il varie selon les temps et selon les lieux ; mais, dans des sociétés telles que les nôtres, la religion a pour premier effet de soutenir et de renforcer les exigences de la société. Elle peut aller beaucoup plus loin, elle va tout au moins jusque-là. La société institue des peines qui peuvent frapper des innocents, épargner des coupables ; elle ne récompense guère ; elle voit gros et se contente de peu : où est la balance humaine qui pèserait comme il le faut les récompenses et les peines ? Mais, de même que les Idées platoniciennes nous révèlent, parfaite et complète, la réalité dont nous ne percevons que des imitations grossières, ainsi la religion nous introduit dans une cité dont nos institutions, nos lois et nos coutumes marquent tout au plus, de loin en loin, les points les plus saillants. Ici-bas, l'ordre est simplement approximatif et plus ou moins artificiellement obtenu par les hommes ; là-haut il est parfait, et se réalise de lui-même. La religion achève donc de combler à nos yeux l'intervalle, déjà rétréci par les habitudes du sens commun, entre un commandement de la société et une loi de la nature.

Henri BERGSON, *Les deux sources de la morale et de la religion.*

TEXTE 2

On nous dit qu'un peuple de vrais chrétiens formerait la plus parfaite société que l'on puisse imaginer. Je ne vois à cette supposition qu'une grande difficulté ; c'est qu'une société de vrais chrétiens ne serait plus une société d'hommes.

Je dis même que cette société supposée ne serait, avec toute sa perfection, ni la plus forte ni la plus durable : à force d'être parfaite, elle manquerait de liaison ; son vice destructeur serait dans sa perfection même.

Chacun remplirait son devoir ; le peuple serait soumis aux lois, les chefs seraient justes et modérés, les magistrats intègres, incorruptibles, les soldats mépriseraient la mort, il n'y aurait ni vanité ni luxe ; tout cela est fort bien, mais voyons plus loin.

Le christianisme est une religion toute spirituelle, occupée uniquement des choses du ciel: la patrie du chrétien n'est pas de ce monde. Il fait son devoir, il est vrai, mais il le fait avec une profonde indifférence sur le bon ou mauvais succès de ses soins. Pourvu qu'il n'ait rien à se reprocher, peu lui importe que tout aille bien ou mal ici-bas. Si l'État est florissant, à peine ose-t-il jouir de la félicité publique, il craint de s'enorgueillir de la gloire de son pays : si l'État dépérit, il bénit la main de Dieu qui s'appesantit sur son peuple.

Pour que la société fût paisible et que l'harmonie se maintînt, il faudrait que tous les citoyens sans exception, fussent également bons chrétiens : mais si malheureusement il s'y trouve un seul ambitieux, un seul hypocrite, (...) celui-là très certainement aura bon marché de ses pieux compatriotes. La charité chrétienne ne permet pas aisément de penser mal de son prochain. Dès qu'il aura trouvé, par quelque ruse, l'art de leur en imposer et de s'emparer d'une partie de l'autorité publique, voilà un homme constitué en dignité ; Dieu veut qu'on le respecte ; bientôt voilà une puissance ; Dieu veut qu'on lui obéisse. Le dépositaire de cette puissance en abuse-t-il ? C'est la verge dont Dieu punit ses enfants. On se ferait conscience de chasser l'usurpateur ; il faudrait troubler le repos public, user de violence, verser du sang:

tout cela s'accorde mal avec la douceur du chrétien. Et après tout, qu'importe qu'on soit libre ou serf dans cette vallée de misères ? L'essentiel est d'aller en paradis, et la résignation n'est qu'un moyen plus pour cela.
Survient-il quelque guerre étrangère ? Les citoyens marchent sans peine au combat, nul d'entre eux ne songe à fuir ; ils font leur devoir, mais sans passion pour la victoire ; ils savent plutôt mourir que vaincre. Qu'ils soient vainqueurs ou vaincus, qu'importe ?

Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social ou principes du droit politique*, Chap. VI.

B. LA VALEUR MORALE DE LA RELIGION

Par sa dimension morale, la religion joue une autre fonction sociale. Car, une société sans assise morale, ne peut se maintenir dans le temps. Mais avant de mettre en évidence cette valeur de la religion, analysons la notion d'obligation morale.

1. L'obligation morale

L'obligation morale met en avant le concept de devoir. Elle implique une action accomplie dans le seul souci de se soumettre à ce devoir, et donc pure, exempte de tout intérêt particulier.

D'où son caractère d'impératif catégorique chez **Emmanuel KANT**. L'impératif catégorique est un concept philosophique développé par **KANT**, dans son ouvrage, *Fondements de la métaphysique des moeurs* (1785). Il s'agit d'une proposition éthique qui exprime le principe moral fondamental. L'impératif catégorique, universel et inconditionnel, se distingue de l'impératif hypothétique, qui dépend de conditions particulières. L'impératif catégorique peut être formulé de différentes manières, mais la formulation la plus célèbre est souvent exprimée de la manière suivante : « **Agis uniquement selon la maxime grâce à laquelle, tu peux en même temps vouloir qu'elle devienne une loi universelle.** » Cela signifie que lorsqu'on envisage d'agir d'une certaine manière, on doit se demander si l'on peut vouloir que tout le monde agisse de la même manière, dans des circonstances similaires. Si la réponse est oui, alors votre action est conforme à l'impératif catégorique.

Il existe également une deuxième formulation importante de l'impératif catégorique : « **Traite l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours en même temps, comme une fin et jamais simplement comme un moyen.** » Cette formulation souligne l'importance du respect de la dignité humaine. Selon **KANT**, chaque individu possède une dignité intrinsèque et ne doit jamais être traité simplement comme un moyen pour atteindre un objectif, mais plutôt comme une fin en soi. En somme, l'impératif catégorique est un principe éthique qui invite à agir selon des maximes universelles et à traiter chaque individu avec respect, en reconnaissant sa dignité intrinsèque. D'où également son extrême rigueur, qui peut la faire paraitre comme une gageure, au regard des passions nombreuses qui animent l'homme, et l'inclinent spontanément à rechercher quelques profits dans les actes qu'il pose. Cette analyse kantienne permet de comprendre l'obligation morale comme ce qui pousse l'homme à faire le bien de manière désintéressée. Mais l'obligation morale a-t-elle un rapport avec la religion ?

ACTIVITÉ D'APPLICATION 4

Écris, dans les pointillés ci-dessous, Vrai, si l'affirmation ci-dessous, relative à l'obligation morale est correcte, et Faux, si non : " L'obligation morale désigne ce qui pousse l'homme à être moral, le devoir qu'il ressent de faire le bien. "

.....

2. La religion : une utilité morale

La morale, par son caractère exigeant, peut paraitre, a priori, illusoire, et a donc besoin de la foi en l'existence de Dieu. En effet, dans la foi, l'homme peut trouver des raisons de faire gratuitement le bien, et accomplir son devoir, sans en attendre, immédiatement, une récompense. Pour certains, la religion fournit un cadre moral solide, en établissant des normes de comportement et en enseignant des principes éthiques. Les enseignements religieux, tels que les dix commandements dans le judaïsme et le christianisme, ou les cinq piliers de l'islam, peuvent servir de base pour guider les actions morales des croyants. Ainsi, la religion peut motiver les individus à agir de manière altruiste et compatissante, envers autrui. La croyance en un pouvoir supérieur, qui encourage la bonté et la bienveillance, peut inciter les gens à adopter des comportements moraux. C'est ce qui transparait dans cette citation souvent attribuée à **Fiodor DOSTOÏEVSKI** (1821-1881), **« Si Dieu n'existe pas, tout est permis. »** Cette phrase résume la préoccupation du penseur russe concernant les implications morales de l'athéisme et la croyance en Dieu. Pour **DOSTOÏEVSKI**, la croyance en un Dieu créateur et en un ordre moral divin, est essentielle, pour maintenir un fondement solide de la morale. Si l'idée de Dieu est éliminée, la base morale s'effondrerait, selon lui, et les actions humaines seraient dépourvues de tout fondement transcendant. En d'autres termes, Dostoïevski suggère que la croyance en un pouvoir divin et en une vie après la mort est nécessaire pour maintenir un système moral stable. L'idée sous-jacente est que, sans la crainte d'une justice divine ou d'une rétribution après la mort, les individus pourraient être tentés de suivre leurs désirs égoïstes sans se soucier des conséquences morales.

Il est important de noter que, cette perspective n'est pas universellement acceptée. De nombreux philosophes et penseurs moraux, soutiennent que la moralité peut exister indépendamment de la croyance en Dieu. Des systèmes éthiques séculaires, tels que l'éthique laïque, l'humanisme et le stoïcisme, par exemple, soutiennent que la moralité peut être fondée sur la raison, la compassion et la justice, sans nécessiter une croyance religieuse spécifique. Différentes perspectives existent sur la relation entre la religion et la moralité, et cette citation de **DOSTOÏEVSKI** a été le point de départ de nombreux débats philosophiques et théologiques. Dans tous les cas, la religion est d'une utilité morale indéniable. Elle impacte les comportements et la liberté humaine.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 5

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celles qui sont des fonctions de la religion

1. La fonction sociale
2. La fonction politique
3. La fonction scientifique
4. La fonction technique
5. La fonction culturelle
6. La fonction morale
7. La fonction psychologique

SPECIMEN

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 1

Il est évident, pour commencer, que toute l'idée du bien et du mal est en relation avec le désir. Au premier abord, ce que nous désirons tous est « bon », et ce que nous redoutons tous est « mauvais ». Si nos désirs à tous concordaient, on pourrait en rester là ; mais malheureusement nos désirs s'opposent mutuellement. Si je dis : « Ce que je veux est bon », mon voisin dira : « Non, ce que je veux, moi ». La morale est une tentative (infructueuse, à mon avis) pour échapper à cette subjectivité. Dans ma dispute avec mon voisin, j'essaierai naturellement de montrer que mes désirs ont quelque qualité qui les rend plus dignes de respect que les siens. Si je veux préserver un droit de passage, je ferai appel aux habitants des environs qui ne possèdent pas de terres ; mais lui, de son côté, fera appel aux propriétaires. Je dirai : « À quoi sert la beauté de la campagne si personne ne la voit ? » Il répliquera : « Que restera-t-il de cette beauté si l'on permet aux promeneurs de semer la dévastation ? » Chacun tente d'enrôler des alliés, en montrant que ses propres désirs sont en harmonie avec les leurs. Quand c'est visiblement impossible, comme dans le cas d'un cambrioleur, l'individu est condamné par l'opinion publique, et son statut moral est celui du pécheur. La morale est donc étroitement liée à la politique : elle est une tentative pour imposer à des individus les désirs collectifs d'un groupe ; ou, inversement, elle est une tentative faite par un individu pour que ses désirs deviennent ceux de son groupe.

RUSSELL, *Science et religion*, 1935.

TEXTE 2

La morale n'est donc pas à proprement parler la doctrine qui nous enseigne comment nous devons nous rendre heureux, mais comment nous devons nous rendre dignes du bonheur. C'est seulement lorsque la religion s'y ajoute, qu'entre en nous l'espérance de participer un jour au bonheur dans la mesure où nous avons essayé de n'en être pas indignes.

Quelqu'un est digne de posséder une chose ou un état, quand le fait qu'il la possède est en harmonie avec le souverain bien. On peut maintenant voir facilement que tout ce qui nous donne de la dignité dépend de la conduite morale, parce que celle-ci constitue dans le concept du souverain bien la condition du reste (de ce qui appartient à l'état de la personne), à savoir la condition de la participation au bonheur.

Il suit donc de là que l'on ne doit jamais traiter la morale en soi comme une doctrine du bonheur, c'est-à-dire comme une doctrine qui nous apprendrait à devenir heureux, car elle n'a exclusivement à faire qu'à la condition rationnelle (*conditio sine qua non*) du bonheur et non à un moyen de l'obtenir. Mais quand elle a été exposée complètement (elle qui impose simplement des devoirs et ne donne pas de règles à des désirs intéressés), quand s'est éveillé le désir moral, qui se fonde sur une loi, de travailler au souverain bien (de nous procurer le royaume de Dieu), désir qui n'a pu auparavant naître dans une âme intéressée, quand, pour venir en aide à ce désir, le premier pas vers la religion a été fait, alors seulement cette doctrine morale peut être appelée aussi doctrine du bonheur, parce que l'espoir d'obtenir ce bonheur ne commence qu'avec la religion.

Emmanuel KANT, *Critique de la raison pratique*, Première partie, Livre II.

SUJET

III L'IMPACT DE LA RELIGION SUR LA LIBERTÉ

A. LA NATURE RELIGIEUSE DE L'HOMME

Entendons par nature religieuse de l'homme, cette propension viscérale, voire innée, qu'il a de croire en la transcendance, à la rechercher pour s'accorder avec elle. Ainsi, le roumain **Eliade MIRCEA** affirme : « **L'homme a-religieux à l'état pur est un phénomène plutôt rare, même dans la plus désacralisée des sociétés modernes** ». Le fait religieux ne se réduit pas à la seule foi en Dieu ; il est également ouverture à tous les cultes du sacré, depuis les débuts de l'histoire de l'humanité. En effet, la paléontologie a pu découvrir des objets de culte, appartenant à tous les âges de l'évolution de l'homme.

L'homme étant perpétuellement en quête du bonheur, quelle est la part de la religiosité, dans cette quête ? En pâtit-il ou en bénéficie-t-il ?

ACTIVITÉ D'APPLICATION 6

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celles qui prouvent la religiosité naturelle de l'homme.

1. La paléontologie a pu découvrir des objets religieux appartenant à tous les âges de l'évolution de l'homme.
2. Même éparpillés, les peuples de la terre avaient chacun son Dieu et sa religion.
3. Certains hommes sont si attachés à la religion qu'ils se dépossèdent de tout pour elle.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 7

Associe dans ton cahier, la lettre de chacune des citations ci-dessous, au chiffre correspondant à sa fonction. Exemple E-5

Citations	Fonctions
A. « La religion est l'opium du peuple. » MARX	1. Sociale
B. « Dans des sociétés telles que les nôtres, la religion a pour premier effet de soutenir et de renforcer les exigences de la société. » BERGSON	2. Scientifique
C. « L'art, la religion et la philosophie ne diffèrent que par la forme ; leur objet est le même. » HEGEL	**3. Politique**
D. « La science en effet ne peut rivaliser avec elle [la religion], quand il s'agit d'apaiser la crainte de l'homme devant les dangers et les hasards de la vie ou de lui apporter quelque consolation dans les épreuves ». FREUD	**4. Psychologique**
E. « Si Dieu n'existe pas, tout est permis. » DOSTOÏEVSKI	**5. Morale**

B. LA RELIGION COMME ALIÉNATION

La religion présente différents aspects qui, si on n'y prend garde, peuvent vite s'avérer des sources de négation de la liberté et du bonheur.

En effet, la relation au sacré exige de l'homme, une attitude de soumission. Or, cette soumission et cet abandon de soi, consentis d'une certaine manière, peuvent conduire à l'abdication de la volonté et de la raison. Le religieux n'a pas de volonté propre. Il vit selon des règles qui lui sont imposées du dehors. Sa volonté ne compte pas. Il obéit à celle de son Dieu ou de son maitre, gourou, prêtre … **Bertrand RUSSELL** soutient que ce sont des règles inhumaines. Toutefois, le religieux laisse croire qu'il s'épanouit en les observant. C'est pourquoi, le philosophe anglais, estime dans *Pourquoi je ne suis pas chrétien* que les religieux sont des hypocrites. Car, la volonté réelle du croyant, capitule devant celle de sa religion, ainsi que sa raison. Le religieux refuse, en effet, de questionner les vérités de sa religion. Il les accepte par la foi. Il n'est point question de les discuter. C'est donc la voie ouverte au dogmatisme, au fanatisme et à la violence. Pour le dénoncer, le révérend père **Jean MESLIER** a ces mots : « **Une ignorance profonde, une crédulité sans bornes, une tête très faible, une imagination emportée : voilà les matériaux avec lesquels se font les dévots, les zélés, les fanatiques et les saints.** »

C'est pour ces différentes raisons que **Karl MARX** reproche, à la religion, ses accointances avec le pouvoir politique, aux fins de servir les intérêts de celui-ci, contre le peuple. Pour lui, la société n'a jamais été un ensemble indifférencié. Bien au contraire, elle a toujours été divisée en classes. Et cette division fait naître des antagonismes, autours d'intérêts opposés. Or, les religieux ne sont pas neutres. Ils utilisent le pouvoir qu'ils ont sur les croyants, pour les assujettir et pour servir les intérêts d'une classe, au détriment d'une autre. Nous comprendrons le philosophe matérialiste allemand lorsqu'il dit de la religion, qu'elle est « **L'opium du peuple** » dans *Critique de la philosophie du droit* de **Hegel**, publié en 1844. . Par l'utilisation de la métaphore « **opium du peuple** », **MARX** identifie la religion à une drogue. Comme l'opium, la religion a, selon lui, un effet anesthésiant sur les masses, les maintenant dans un état de tranquillité ou d'acceptation passive de leur situation, plutôt que de les inciter à remettre en question l'ordre social existant. **MARX** soutient que la religion est un produit de l'aliénation sociale. Selon lui, dans une société divisée, la religion agit comme une forme d'échappatoire, un réconfort psychologique, ou une consolation, face aux difficultés de la vie.

Pour **MARX**, la religion sert également de mécanisme de contrôle social. Il pense que les idées religieuses sont souvent utilisées par les classes dirigeantes pour maintenir l'ordre établi, en encourageant la soumission des masses, et en justifiant les inégalités économiques et sociales. Elle contribue à perpétuer les structures sociales inégalitaires et à maintenir le statu quo.

Ainsi, la religion apparait comme une pure création humaine et Dieu, une simple invention que nombre de penseurs athées s'évertueront à déconstruire. Dieu serait une sublimation de l'essence de l'homme qui, malheureusement, le dépossède de lui-même. C'est dans ce sens que **Ludwig FEUERBACH** oriente la critique. En effet, Dieu est éternité, omniprésence et omnipotence, donc perfection absolue ; l'homme est mortel, situé et faible, donc imparfait. D'où cette affirmation : « **L'homme affirme en Dieu ce qu'il nie en lui-même.** » Au regard de ces différentes critiques, l'affirmation de l'homme ne saurait passer que par un déicide (meurtre de Dieu). « **Dieu est mort** », s'écrit **Friedrich NIETZSCHE**. De son côté, **Sigmund FREUD** affirme : « L'abolition de la religion en tant que bonheur illusoire du peuple est l'exigence que formule son bonheur réel ». Mais peut-on vraiment abonder dans le même sens, quand on sait l'ancrage profond de la religion, en l'homme ? Ne peut-elle pas être envisagée, comme un facteur de libération de l'homme ?

ACTIVITÉ D'APPLICATION 8

Écris, dans ton cahier, Vrai, en face de chacun des auteurs ci-dessous, s'il considère que la religion aliène l'homme, et Faux, dans le cas contraire.

1. MARX .....
2. NIETZSCHE .....
3. DESCARTES .....
4. PASCAL .....
5. FEUERBACH .....

ACTIVITÉ D'APPLICATION 9

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celles qui sont des reproches que les non-croyants font à la religion.

1. La religion est dogmatique.
2. La religion est révolutionnaire.
3. La religion limite les libertés.
4. La religion rend fanatique.
5. La religion rend sage et patient.

C. LA RELIGION COMME FACTEUR DE LIBÉRATION

Dieu représente la perfection, et au-delà, le sacré qu'il incarne, représente la pureté. Nous dirons tout simplement l'absolu. À l'opposé, l'homme est l'imperfection. L'une des raisons de la persistance de la religion, tout au long de l'histoire de l'humanité, c'est que Dieu est perçu comme le complément nécessaire à son achèvement. C'est ce que dit **Saint AUGUSTIN** dans *la Cité de Dieu* : « **En nous reliant à Dieu (et c'est de là que viendrait aussi le nom de religion), nous tendons vers lui par amour afin qu'une fois parvenus au terme nous y trouvions le repos, bienheureux parce qu'achevés par celui qui est notre fin** ». Il est clair que **Saint AUGUSTIN**, tout comme **CICERON**, avant lui, privilégient l'étymologie du mot religion qui rattache *religio* à *religere*. Ce verbe latin en s'opposant à *neglegere* (négliger) signifie recueillir, soigner, adorer. En l'occurrence, il s'agit de l'adoration du sacré. Et cette adoration procède du besoin d'achèvement et de satisfaction de l'homme. Saint AUGUSTIN poursuit : « **Car notre bien, ce bien dont les philosophes ont tant disputé pour savoir quelle en est la perfection, n'est autre que de nous attacher à lui, le seul dont les étreintes incorporelles, si l'on peut ainsi parler, emplissent et fécondent l'âme intellectuelle de vertus véritables.** » Il en conclut que la religion est le « **souverain bien** ».

La religion, qu'elle soit conçue comme reposant sur des vérités absolues ou sur des illusions, a une vertu consolatrice évidente et reconnue par tous. C'est pourquoi Sigmund FREUD, pourtant très critique à son égard, ne peut s'empêcher de l'encenser : « **La science en effet ne peut rivaliser avec elle [la religion], quand il s'agit d'apaiser la crainte de l'homme devant les dangers et les hasards de la vie ou de lui apporter quelque consolation dans les épreuves** ». La religion apaise l'esprit en lui apportant des réponses aux nombreuses questions qu'il se pose. Elle justifie et rend supportables les épreuves de cette existence, en leur donnant un sens plausible. Elle soutient l'action en faisant disparaitre les doutes. En somme, elle met du sens dans le chaos de l'expérience. **FREUD** insiste, en disant qu'elle : « **éclaire [les hommes] sur l'origine et la formation de l'univers** ».

ACTIVITÉ D'APPLICATION 10

Relève , dans ton cahier, parmi les citations ci-dessous, celles qui admettent le bien-fondé de la religion.

1. Emmanuel KANT : « il est moralement nécessaire d'admettre l'existence de Dieu. »
2. Sigmund FREUD : « l'abolition de la religion en tant que bonheur illusoire du peuple est l'exigence que formule son bonheur réel »
3. Ludwig FEUERBACH : « L'homme affirme en Dieu ce qu'il nie en lui-même. »
4. Sigmund FREUD : La religion « éclaire [les hommes] sur l'origine et la formation de l'univers. »

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 3

Le plus grand récent événement - à savoir que « dieu est mort », que la croyance au Dieu chrétien est tombée en discrédit - commence dès maintenant à étendre son ombre sur l'Europe. Aux quelques rares, tout au moins, doués d'une suspicion assez pénétrante, d'un regard assez subtil pour ce spectacle, il semble en effet que quelque soleil vienne de décliner, que quelque vieille, profonde confiance se soit retournée en doute : à ceux-là notre vieux monde doit paraître de jour en jour plus crépusculaire, plus méfiant, plus étranger, « plus vieux ». Mais sous le rapport essentiel on peut dire : l'événement en soi est beaucoup trop considérable, trop lointain, trop au-delà de la faculté conceptuelle du grand nombre pour que l'on puisse prétendre que la nouvelle en soit déjà parvenue, bien moins encore, que d'aucuns se rendent compte de ce qui s'est réellement passé, comme de tout ce qui doit désormais s'effondrer, une fois ruinée cette croyance, pour avoir été fondée sur elle, et pour ainsi dire enchevêtrée en elle : par exemple notre morale européenne dans sa totalité.

Cette longue et féconde succession de ruptures, de destructions, de déclins, de bouleversements, qu'il faut prévoir désormais : qui donc aujourd'hui la devinerait avec assez de certitude pour figurer comme le maître, l'annonciateur de cette formidable logique de terreurs, le prophète d'un obscurcissement, d'une éclipse de soleil comme jamais il ne s'en produisit en ce monde (...) ? D'où vient que même nous autres, nous envisagions la montée de cet obscurcissement sans en être vraiment affectés, et surtout sans souci ni crainte pour nous-mêmes ? Subirions-nous trop fortement peut-être l'effet des conséquences immédiates de l'événement - conséquences immédiates qui pour nous autres ne sont, contrairement à ce que l'on pourrait peut-être en attendre, nullement affligeantes ni assombrissantes, mais bien plutôt comme une lumière, une félicité, un soulagement, un égaiement, un réconfort, une aurore d'une nouvelle sorte qui ne se décrit que difficilement...

En effet, nous autres philosophes, nous autres « esprits libres », à la nouvelle que le « vieux dieu est mort », nous nous sentons comme touchés par les rayons d'une nouvelle aurore : notre cœur, à cette nouvelle, déborde de reconnaissance, d'étonnement, de pressentiment, d'attente - voici l'horizon à nouveau dégagé, encore qu'il ne soit point clair, voici nos vaisseaux libres de reprendre leur course, de reprendre leur course à tout risque.

NIETZSCHE, *Le gai Savoir*, V, Nous qui sommes sans crainte, § 343, Notre sérénité, Bouquins T. II, p. 205.

TEXTE 4

Pour quelle raison les hommes d'à présent sont-ils moins attachés à la liberté que ceux d'autrefois : pour la même raison, je pense, qui fait que ceux d'aujourd'hui sont moins forts ; et c'est, si je ne me trompe, la différence d'éducation fondée sur la différence de religion. Notre religion en effet, nous ayant montré la vérité et le droit chemin, fait que nous estimons moins la gloire de ce monde. Les païens, au contraire, qui l'estimaient beaucoup, qui plaçaient en elle le souverain bien, mettaient dans leurs actions infiniment plus de férocité : c'est ce qu'on peut inférer de la plupart de leurs institutions, à commencer par la magnificence de leurs sacrifices, comparée à l'humilité de nos cérémonies religieuses, dont la pompe, plus flatteuse que grandiose, n'a rien de féroce ni de gaillard. Leurs cérémonies étaient non seulement pompeuses, mais on y joignait des sacrifices ensanglantés par le massacre d'une infinité d'animaux ; ce qui rendait les hommes aussi féroces aussi terribles que le spectacle qu'on leur présentait. En outre, la religion païenne ne déifiait que des hommes d'une gloire terrestre, des capitaines d'armées, des chefs de républiques. Notre religion glorifie plutôt les humbles voués à la vie contemplative que les hommes d'action. Notre religion place le bonheur suprême dans l'humilité, l'abjection, le mépris des choses humaines ; et l'autre, au contraire, le faisait consister dans la grandeur d'âme, la force du corps et dans toutes les qualités qui rendent les hommes redoutables. Si la nôtre exige quelque force d'âme, c'est plutôt celle qui fait supporter les maux que celle qui porte aux fortes actions.

Il me paraît donc que ces principes, en rendant les peuples plus débiles, les ont disposés à être plus facilement la proie des méchants. Ceux-ci ont vu qu'ils pouvaient tyranniser sans crainte des hommes qui, pour aller en paradis, sont plus disposés à recevoir leurs coups qu'à les rendre. Mais si ce monde est efféminé, si le ciel parait désarmé, n'en accusons que la lâcheté de ceux qui ont interprété notre religion selon la paresse et non selon la virtù S'ils avaient considéré que cette religion nous permet d'exalter et de défendre la patrie, ils auraient vu qu'elle nous ordonne d'aimer cette patrie, de l'honorer, et de nous rendre capables de la défendre.

MACHIAVEL, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, II, Ch. II, Quels furent les peuples que les romains eurent à combattre, et combien ils furent opiniâtres à défendre leur liberté, Pléiade p. 519 - 520.

CONCLUSION

Retenons, d'abord, que la religion se définit comme la relation de toute une communauté, au sacré. Retenons, ensuite, qu'elle a une fonction sociale qu'elle assume, par sa dimension morale. Et enfin, elle conduit à la liberté, dans la servitude. C'est pourquoi, plutôt que de la considérer comme ce qui aliène l'homme, il faut la tenir pour un facteur de libération de l'homme.

SIGEM

Dissertation

Après la leçon sur Dieu et la religion, ton groupe d'étude, dans la perspective de la prochaine évaluation, te demande, en raison de tes bonnes dispositions en philosophie, de diriger la séance de révision. Fais-le, en t'aidant des sujets suivants :

1. Doit-on interdire toute pratique religieuse dans la société ?
2. La morale est-elle indissociable de la religion ?
3. La religion constitue-t-elle un danger pour le progrès scientifique ?
4. Nier l'existence de Dieu est-il raisonnable ?
5. La religion peut-elle être un obstacle à la cohésion sociale ?

Résous le problème que pose chacun de ces sujets dans une production argumentée.

SPECIMEN

Commentaire de textes

Après la leçon sur Dieu et la religion, un groupe d'élèves de ta classe, reconnaissant tes aptitudes dans la rédaction du commentaire de texte, sollicite ton expertise dans le but de le maîtriser. Aide-les, à partir des textes ci-dessous :

TEXTE 1

Tu m'écris qu'il faut saisir la Vérité par la foi plutôt que par la raison. D'après ce que tu dis, tu devrais préférer, et surtout à propos de la Trinité, question de foi par excellence, te contenter de suivre l'autorité des saints au lieu de m'en demander, à moi, de t'en donner, à force de raisons, l'intelligence. Quand je m'efforcerai de t'introduire dans l'intelligence de ce grand mystère, – ce que je ne pourrai réussir qu'avec l'aide de Dieu -, que ferai-je sinon t'en rendre raison, dans la mesure du possible ? Si donc tu te crois bien fondé de recourir à moi, ou à tout autre maître, pour comprendre ce que tu crois, corrige ta formule : il ne s'agit pas de rejeter la foi, mais de chercher à saisir par la lumière de la raison ce que tu possèdes déjà fermement par la foi. Que Dieu nous garde de penser qu'il haïsse en nous ce en quoi il nous a créés supérieurs aux autres animaux ! À Dieu ne plaise que la foi nous empêche de recevoir ou de demander la raison de ce que nous croyons ! Nous ne pourrions pas même croire si nous n'avions pas des âmes raisonnables. Dans les choses qui appartiennent à la doctrine du salut et que nous ne pouvons pas comprendre encore, mais que nous comprendrons un jour, il faut que la foi précède la raison : elle purifie ainsi le cœur et le rend capable de recevoir et de supporter la lumière de la grande raison. Aussi est-ce la raison même qui parle par la bouche du prophète quand il dit : Si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas (Isaïe, VII, 9) ! Par où il distingue les deux choses, nous conseillant de commencer par croire, afin de pouvoir comprendre ce que nous croirons. Ainsi c'est la raison qui veut que la foi la précède (si ce que dit le Prophète n'était pas selon la raison, il serait contre, ce que Dieu nous garde de penser !). Si donc il est raisonnable que la foi précède la raison pour accéder à certaines grandes vérités, il n'est pas douteux que la raison même qui nous le persuade précède elle-même la foi : ainsi il y a toujours quelque raison qui marche devant.

SAINT-AUGUSTIN, *Lettre 120*, trad. M. Poujoulat, Éditions du Seuil.

TEXTE 2

Voici le fondement de la critique de la religion : l'homme fait la religion, la religion ne fait pas l'homme. Et en effet, la religion est la conscience et le sentiment de l'homme qui ne s'est pas encore trouvé ou qui s'est déjà reperdu. Mais l'homme, ce n'est pas un être abstrait, extérieur au monde. L'homme, c'est le monde de l'homme, l'État, la Société. Cet État, cette société, produisent la religion, conscience pervertie du monde, parce qu'ils sont un monde perverti. La religion est la théorie générale de ce monde, son compendium encyclopédique, sa logique sous une forme populaire, son "point d'honneur" spiritualiste, son enthousiasme, sa sanction morale, son solennel complément, sa raison générale de consolation et de justification. Elle est la réalisation fantastique de l'essence humaine, parce que l'essence humaine n'a pas de véritable réalité. La lutte contre la religion est donc une lutte indirecte contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature accablée, le Cœur d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit d'un temps sans esprit. Elle est l'opium du peuple.

Karl MARX, *Critique de la philosophie du droit de Hegel*, in Morceaux choisis, Lefebvre et Guterman, Gallimard, 1939, p. 221.

TEXTE 3

Je médite sur l'ordre de l'univers, non pour l'expliquer par de vains systèmes, mais pour l'admirer sans cesse, pour adorer le sage auteur qui s'y fait sentir. Je converse avec lui, je pénètre toutes mes facultés de sa divine essence ; je m'attendris à ses bienfaits, je le bénis de ses dons ; mais je ne le prie pas ; que lui demanderais-je ? Qu'il change pour moi le cours des choses, qu'il fît des miracles en ma faveur ? Moi qui dois aimer par-dessus tout l'ordre établi par sa sagesse et maintenu par sa providence, voudrais-je que cet ordre fût troublé par moi ? Non, ce vœu téméraire mériterait d'être plutôt puni qu'exaucé. Je ne lui demande pas non plus le pouvoir de bien faire ; pourquoi lui demander ce qu'il m'a donné ? Ne m'a-t-il pas donné la conscience pour aimer le bien, la raison pour le connaître, la liberté pour le choisir ?

Si je fais le mal, je n'ai point d'excuse ; je le fais parce que je le veux ; lui demander de changer ma volonté, c'est lui demander ce qu'il me demande ; c'est vouloir qu'il fasse mon œuvre et que j'en recueille le salaire ; n'être pas content de mon état, c'est ne vouloir plus être homme, c'est vouloir autre chose que ce qui est, c'est vouloir le désordre et le mal. Source de justice et de vérité, Dieu clément et bon ! dans ma confiance en toi, le suprême vœu de mon cœur est que ta volonté soit faite. En y joignant la mienne, je fais ce que tu fais, j'acquiesce à ta bonté ; je crois partager d'avance la suprême félicité qui en est le prix.

ROUSSEAU, *Émile ou de l'éducation*, IV, (1762).

TEXTE 4

Ainsi je suis en contradiction avec vous lorsque, poursuivant vos déductions, vous dites que l'homme ne saurait absolument pas se passer de la consolation que lui apporte l'illusion religieuse, que, sans elle, il ne supporterait pas le poids de la vie, la réalité cruelle. Oui, cela est vrai de l'homme à qui vous avez instillé dès l'enfance le doux - ou doux et amer - poison. Mais de l'autre, qui a été élevé dans la sobriété ? Peut-être celui qui ne souffre d'aucune névrose n'a-t-il pas besoin d'ivresse pour étourdir celle-ci. Sans aucun doute l'homme alors se trouvera dans une situation difficile ; il sera contraint de s'avouer toute sa détresse, sa petitesse dans l'ensemble de l'univers ; il ne sera plus le centre de la création, l'objet des tendres soins d'une providence bénévole. Il se trouvera dans la même situation qu'un enfant qui a quitté la maison paternelle, où il se sentait si bien et où il avait chaud. Mais le stade de l'infantilisme n'est-il pas destiné à être dépassé ? L'homme ne peut pas éternellement demeurer un enfant, il lui faut enfin s'aventurer dans un univers hostile. On peut appeler cela « l'éducation en vue de la réalité » ; ai-je besoin de vous dire que mon unique dessein, en écrivant cette étude, est d'attirer l'attention sur la nécessité qui s'impose de réaliser ce progrès ?

FREUD, ***L'Avenir d'une illusion***, **Chapitre IX.**

SPECIMEN

TEXTE 5

Il faut distinguer entre les obligations sociales d'un caractère très général, sans lesquelles aucune vie en commun n'est possible, et le lien social particulier, concret, qui fait que les membres d'une certaine communauté sont attachés à sa conservation. Les premières se sont dégagées peu à peu du fond confus de coutumes que nous avons montré à l'origine ; elles s'en sont dégagées par voie de purification et de simplification, d'abstraction et de généralisation, pour donner une morale sociale. Mais ce qui lie les uns aux autres les membres d'une société déter¬minée, c'est la tradition, le besoin, la volonté de défendre ce groupe contre d'autres groupes, et de le mettre au-dessus de tout. À conserver, à resserrer ce lien vise incontestablement la religion que nous avons trouvée naturelle : elle est commune aux membres d'un groupe, elle les associe intimement dans des rites et des cérémonies, elle distingue le groupe des autres groupes, elle garantit le succès de l'entreprise commune et assure contre le danger commun. Que la religion, telle qu'elle sort des mains de la nature, ait accompli à la fois - pour employer notre langage actuel - les deux fonctions morale et nationale, cela ne nous paraît pas douteux : ces deux fonctions étaient nécessairement confondues, en effet, dans des sociétés rudimentaires où il n'y avait que des coutumes. Mais que les sociétés, en se développant, aient entraîné la religion dans la seconde direction, c'est ce que l'on comprendra sans peine".

Henri BERGSON, *Les Deux sources de la morale et de la religion*, 1932, Chapitre II, Alcan, p. 217-218.

Fais l'étude ordonnée de ces textes et dégage leur intérêt philosophique.

SPECIMEN

COMPÉTENCE 3

TRAITER UNE SITUATION RELATIVE AUX CONDITIONS D'ÉPANOUISSEMENT DE L'HOMME.



THÈME

LES CONDITIONS DU BONHEUR

SPECIMEN

LEÇON 1

L'HISTOIRE ET L'HUMANITÉ

Série A

SITUATION D'APPRENTISSAGE

Pendant ses heures de lecture à la bibliothèque de votre établissement, le Lycée moderne ..., ton voisin de classe, découvre ce livre de Jean Philippe OMOTUNDE, intitulé « *La traite négrière européenne, VERITE & MENSONGES* ». Stupéfait par ce titre évocateur d'une situation avilissante de certains humains par rapport à d'autres, il vient présenter cette œuvre à toute la classe. Choqués également par le titre de l'œuvre, les élèves de la terminale A2 décident de s'informer sur la notion d'humanité, de montrer que décoloniser et désaliéner sont des exigences humaines et d'apprécier les conditions de l'humanité.

TABLEAU DES HABILETÉS ET CONTENUS

HABILETÉS	CONTENUS
Définir	• La notion d'humanité • Les différents rôles de l'homme dans l'histoire
Expliquer	Les interactions entre l'humanité, l'histoire, la culture et la civilisation
Montrer	Décoloniser et désaliéner comme des exigences humaines
Apprécier	Les conditions de l'humanité

SPECIMEN

INTRODUCTION

Friedrich HEGEL parlant de l'africain, affirme : « Le nègre représente l'homme naturel dans toute sa barbarie et son absence de discipline. (…) On ne peut rien trouver dans son caractère qui s'accorde à l'humain. ». L'Europe intellectuelle était à cette époque dans la dynamique de l'accompagnement de l'Europe économique et politique, en quête d'expansion et de domination : il fallait à tout prix légitimer la colonisation naissante. Et c'est dans ce contexte là, qu'il faut situer cette affirmation. Toutefois, un siècle après, l'homme politique anglais, Winston CHURCHILL (1874-1965) eut ces mots qui nous invitent à remettre en question la réflexion du philosophe allemand : « Si la guerre est horrible, la servitude est pire ». Ces mots impliquent en effet que l'aliénation serait a priori une situation et une condition inacceptables pour l'homme. Dès lors, l'idée d'humanité peut-elle réellement s'accorder avec une quelconque domination ? Autrement dit, la nature humaine peut-elle s'accommoder d'une négation subie ou exercée de la liberté ? Enfin, que recouvre ce concept d'humanité ? Sa qualité est-elle innée ou acquise ? Et quels liens peut-on établir entre l'humanité et l'histoire ?

I DU CONCEPT D'HUMANITÉ

A. LE SENS DE L'HUMANITÉ

De prime abord, l'humanité désigne, de façon générale, l'espèce humaine ou le genre humain ; c'est-à-dire, l'ensemble de tous les hommes, de tous les êtres qui ont en commun d'être des hommes. C'est ce sens que nous retrouvons dans cette phrase d'**Auguste COMTE** : « **Vous devez définir d'abord l'humanité comme l'ensemble des êtres humains, passés, futurs et présents.** »

Ensuite, le concept d'humanité renvoie justement à cette qualité d'homme que partagent tous les êtres, qui appartiennent au genre humain, et dont nous verrons le contenu ou les caractéristiques.

Enfin, l'humanité suppose un sentiment de bienveillance, de compassion et de bonté. Ce sens est donc éthique et renferme la disposition à faire le bien. Son fondement religieux est le commandement résumant tous les commandements que le Christ laisse aux hommes et libellé comme suit : « Aime ton prochain comme toi-même ». Et son illustration philosophique est cette version de l'impératif catégorique kantien : « Agis de telle sorte que tu traites l'humanité dans ta personne propre comme dans celle d'autrui, jamais simplement comme un moyen mais toujours et en même temps comme une fin ». Elle est donc synonyme d'altruisme.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 1

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celles qui sont des définitions correctes de l'humanité.

1. Ensemble des êtres humains, passés, futurs et présents
2. Disposition à faire le bien, à être bienveillant
3. Qualités qui caractérisent les êtres qui appartiennent au genre humain
4. Ensemble des valeurs morales, des vertus

B. LA CULTURE, PROPRE DE L'HOMME

1. Culture et civilisation

a. La culture

La culture, dans son sens le plus large, est considérée comme l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances (définition donnée par l'UNESCO). Elle désigne « non seulement les traditions artistiques, scientifiques, religieuses et philosophiques d'une société, mais encore ses techniques propres, ses coutumes politiques et les mille usages qui caractérisent la vie quotidienne. » (**Louis-Marie MORFAUX**, *Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, Armand Colin, Paris, 1980, P.71).

La culture désigne, aussi, l'ensemble des savoirs, savoir-faire et savoir-être acquis, par opposition à ceux qui seraient innés, et donc constitutifs de la nature. Ce sens rapproche la culture de la civilisation. Pourtant il faut les distinguer.

b. La civilisation

D'abord, une civilisation est plus vaste qu'une culture. Elle couvre un espace et un temps plus étendus. Elle peut embrasser plusieurs cultures. On dira ainsi civilisation nègre, tandis qu'il serait plus judicieux de dire culture mandingue, zoulou, swahili, etc.

Ensuite, une culture concerne des traits intangibles perceptibles plus spécialement dans le comportement, comme les rites, les coutumes, les chants… d'une société, alors que la civilisation d'un peuple, se laissera appréhender dans des objets concrets, matériels. Par exemple des instruments, des ustensiles, des objets rituels, etc.

Enfin, le terme de « civilisation » désigne un certain degré de raffinement ; ce que n'exige pas le contenu de la culture. On parlera dans ce sens de bonnes manières.

En somme, l'idée de civilisation porte celle de progrès, d'évolution notable par rapport à un ensemble de phénomènes sociaux, moraux, religieux, esthétiques, etc., propres à un groupement humain.

2. Du rapport entre humanité, culture et civilisation

L'humanité est liée à la notion de culture et à celle de civilisation. La culture et la civilisation sont le propre de l'homme, en ce sens que, seul l'homme est un être inachevé à sa naissance. Il doit devenir ce qu'il peut être, progressivement, grâce à tout ce qu'il tire de l'expérience et de l'éducation.

L'humain s'affirme dans le refus de la nature, passe par une confrontation avec elle, et vise sa soumission. C'est pourquoi **René DESCARTES** (1596-1650), dans *Discours de la méthode*, pense que, grâce à la science et à la technique, nous apprenons à dominer la nature, pour nous en rendre : « **comme maîtres et possesseurs** ». Il y a ici une « **volonté de puissance** » pour parler comme **NIETZSCHE**, dont l'effet est *a minima*, une transformation du naturel : c'est l'apparition de la culture et de la civilisation. C'est ce que voulait souligner **Gaston BERGER** (1896-1960) dans cette phrase : « **La culture est le sens de l'humain** ». La culture et la civilisation diffèrent selon les sociétés et sont transmises par l'éducation. La nature, au contraire, est universelle. Or, culture et civilisation exigent la prise en compte de la dimension du temps. C'est ce qui nous renvoie à l'Histoire.

B. LA CULTURE COMME HISTOIRE

1. L'histoire

L'histoire, en tant que discipline, vise la connaissance scientifique du passé humain. Elle est cette science qui a pour objet, la reconstitution objective du passé et de l'évolution des sociétés humaines.

En un second sens, plutôt général, elle traduit tantôt l'ensemble des faits passés, tantôt le devenir des sociétés humaines, considérées dans le mouvement et l'unité des trois dimensions du temps, à savoir le passé, le présent et l'avenir. Ainsi le terme " histoire "désigne l'évolution et la succession des évènements dans le temps. À ce titre, l'histoire se présente comme une science ayant pour objet

le passé humain. C'est pourquoi, **Henri Irénée MARROU** (1904–1977), dans *De la connaissance historique*, écrit : « **L'histoire est la connaissance du passé humain** ».

ACTIVITÉ D'APPLICATION 2

Relève, dans ton cahier, parmi les définitions ci-dessous, le chiffre de celles qui conviennent à la notion d'histoire.

1. Ensemble des faits passés
2. Science qui a pour objet l'étude des faits passés ou la reconstitution objective du passé et de l'évolution des sociétés humaines
3. Évolution des sociétés humaines considérées dans le mouvement et l'unité des trois dimensions du temps, à savoir le passé, le présent et l'avenir

2. L'histoire comme projection et édification de l'humanité dans le temps

La culture qui caractérise, voire, définit l'homme, n'est pas une acquisition instantanée, elle est une conquête progressive dans le temps : elle a une histoire, mieux, elle est histoire. C'est pourquoi, si on peut caractériser l'homme par la culture et la civilisation, on doit aussi le caractériser par l'histoire. C'est comprendre avec **Blaise PASCAL** (1623-1662) que, du point de vue culturaliste, il est impossible de dissocier raisonnablement, humanité et histoire : « **Toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un seul et même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement** ».

En effet, d'abord, sur le plan individuel, l'homme est cet être qui s'approprie, au fil du temps, les valeurs socio-culturelles susceptibles de l'arracher à son état de nature, c'est-à-dire, à la sauvagerie et à la barbarie. Ce qui fait dire à **John LOCKE**, dans *Essai sur l'entendement humain* que : « **Au commencement, (…), l'âme est ce qu'on appelle une table rase, vide de tous caractères, sans aucune idée, quelle qu'elle soit.** » Il faut comprendre ici avec **LOCKE** que, l'enfant, à la naissance, est comme une page blanche sur laquelle s'inscrira toute son histoire d'homme. Et, ensuite, sur le plan collectif, l'humanité, saisie comme un seul corps, un ensemble homogène, se constitue et s'affirme véritablement au fil des années. Elle devient meilleure grâce à la culture qui se manifeste à travers la philosophie, la justice, la technoscience, etc.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 3

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celle qui montre que l'humanité s'acquiert.

1. « La culture est le sens de l'humain ». Gaston BERGER
2. « Toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considéré comme un seul et même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement ». Blaise PASCAL
3. « Pour le biologiste, l'homme est un animal, un animal comme les autres. » Jean ROSTAND
4. « Le nègre représente l'homme naturel dans toute sa barbarie et son absence de discipline. (…) On ne peut rien trouver dans son caractère qui s'accorde à l'humain. » HEGEL

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 1

J'ai vu autrefois des hommes amenés par mer de lointains pays, et parce que nous ne comprenions pas leur langage, et que leur comportement, leur attitude, leurs vêtements, étaient très éloignés des nôtres, qui d'entre nous ne les considérait comme des sauvages et des brutes ? Qui n'attribuait à la stupidité et à la bêtise le fait qu'ils soient muets, ignorants de la langue française, ignorant nos baisemains et nos révérences contorsionnées, notre port et notre maintien... Comme s'il s'agissait du modèle auquel doit forcément se conformer la nature humaine ! Nous condamnons tout ce qui nous semble étrange, et que nous ne comprenons pas.

Montaigne, *Essais*, livre II, chap. XII, « Apologie de Raymond Sebond ».

TEXTE 2

Ce qui caractérise en effet les nègres, c'est précisément que leur conscience n'est pas parvenue à la contemplation d'une quelconque objectivité solide, comme par exemple Dieu, la loi, à laquelle puisse adhérer la volonté de l'homme, et par laquelle il puisse parvenir à l'intuition de sa propre essence. Dans son unité indifférenciée et concentrée, l'Africain n'en est pas encore arrivé à la distinction entre lui, individu singulier, et son universalité essentielle ; d'où il suit que la connaissance d'un être absolu, qui serait autre que le moi et supérieur à lui, manque absolument. L'homme, en Afrique, c'est l'homme dans son immédiateté. L'homme en tant qu'homme s'oppose à la nature et c'est ainsi qu'il devient homme. Mais, en tant qu'il se distingue seulement de la nature, il n'en est qu'au premier stade, et est dominé par les passions. C'est un homme à l'état brut. Pour tout le temps pendant lequel il nous est donné d'observer l'homme africain, nous le voyons dans l'état de sauvagerie et de barbarie, et aujourd'hui encore il est resté tel. Le nègre représente l'homme naturel dans toute sa barbarie et son absence de discipline. Pour le comprendre, nous devons abandonner toutes nos façons de voir européennes. Nous ne devons penser ni à un Dieu spirituel ni à une loi morale ; nous devons faire abstraction de tout esprit de respect et de moralité, de tout ce qui s'appelle sentiment, si nous voulons saisir sa nature. Tout cela, en effet, manque à l'homme qui en est au stade de l'immédiateté : on ne peut rien trouver dans son caractère qui s'accorde à l'humain. C'est précisément pour cette raison que nous ne pouvons vraiment nous identifier, par le sentiment, à sa nature, de la même façon que nous ne pouvons-nous identifier à celle d'un chien, ou à celle d'un Grec qui s'agenouillait devant l'image de Zeus. Ce n'est que par la pensée que nous pouvons parvenir à cette compréhension de sa nature ; nous ne pouvons en effet sentir que ce qui est semblable à nos sentiments.

Friedrich HEGEL, *La Raison dans l'Histoire*, Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, Trad. K. Papaioannou, 1965.

SPECIMEN

II LES RÔLES DE L'HOMME DANS L'HISTOIRE

A. LA TRANSCENDANCE DU SENS DE L'HISTOIRE : L'HOMME COMME OBJET DE L'HISTOIRE

L'homme subit l'histoire et le sens de celle-ci lui est imposé. En d'autres termes, il n'aurait pas la maîtrise des événements et de leurs effets, sur lui-même. On pourrait ainsi dire qu'il n'est que le jouet et l'instrument de cette histoire et subit certainement des forces et événements qui échappent aux prises de sa raison et de sa volonté. C'est ce que pense **Hegel**. Pour lui, l'histoire est le mouvement d'automanifestation de la Raison. C'est la Raison ou l'Esprit qui gouverne le monde et se sert des choses et des hommes pour atteindre sa vérité : **« L'idée est en vérité ce qui mène les peuples et le monde et c'est l'Esprit qui guide et continue de guider le monde »**. Les hommes en pensant agir par eux-mêmes et pour leurs ambitions personnelles, œuvrent, en réalité, pour des buts universels qu'ils ne perçoivent pas et ne peuvent pas comprendre immédiatement. D'où l'idée de **« la ruse de la Raison dans l'histoire »**. La Raison ruse avec les hommes en se servant de leurs passions : **« si nous jetons un regard sur la destinée de ces individus historiques, nous voyons qu'ils ont eu le bonheur d'être des agents d'un but qui constitue une étape dans la marche progressive de l'esprit »**.

En effet, il faut relever que les personnages historiques, c'est-à-dire, les individus qui font avancer l'histoire, par leurs œuvres, agissent dans des conditions historiques qu'ils n'ont pas décidées et choisies, alors que ces conditions influencent fortement le sens et les conséquences de leurs actes et productions. On peut comprendre, de cette manière, comment leurs œuvres peuvent leur échapper. De la même manière, les savoirs, savoir-faire et savoir-être constitutifs de la culture et de la civilisation, qui sont les matériaux et instruments de leurs œuvres, en même temps qu'ils commandent le sens de ces œuvres, sont des héritages sur lesquels ils n'ont pas une maîtrise totale. Tout cela contribue à renforcer l'idée que les hommes sont l'objet d'une histoire sur laquelle ils n'ont pas d'emprise.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 4

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celle qui est en accord avec cette citation de HEGEL : « L'Idée est en vérité ce qui mène les peuples et le monde et c'est l'Esprit qui guide et continue de guider le monde ».

1. L'homme est objet de l'histoire.
2. L'homme est à la fois sujet et objet de l'histoire.
3. L'homme est acteur de l'histoire.

B. L'IMMANENCE DU SENS DE L'HISTOIRE : L'HOMME COMME SUJET DE L'HISTOIRE

Présenter l'homme, comme sujet de l'histoire, c'est affirmer l'idée que ce sont les hommes eux-mêmes qui font l'histoire. Ils ne seraient pas de simples acteurs d'une pièce dont le scénario leur est imposé. Au contraire, les hommes font de nombreuses choses avec la situation et les moyens que leur donne l'histoire. Ils sont donc responsables du cours des événements. Ce sont eux qui écriraient ce scénario. Ils sont agents de l'histoire. C'est le sens de la pensée de **Karl MARX**, pensée révolutionnaire, s'il en est. En effet, pour **MARX**, c'est le travail concret et productif qui est le moteur de l'histoire, c'est lui qui fait changer et évoluer les choses. Ainsi les hommes portent en eux, grâce à leurs productions, le sens de l'histoire. C'est cela qui l'amène à dire : **« l'histoire ne fait rien, c'est l'homme réel et vivant qui livre des combats »**. Seulement, l'homme fait cette histoire dans des conditions historiques déterminées qui, d'une manière ou d'une autre, doivent influencer

ses actions : « **les hommes font leur propre histoire, mais ne la font pas arbitrairement, dans des conditions choisies par eux, mais dans des conditions directement données et héritées du passé** ». **Jean-Paul SARTRE** peut légitimement en conclure : « **l'homme est à la fois le produit de son propre produit et un agent historique qui ne peut en aucun cas passer pour un simple produit** ».

C'est, à ce titre, qu'il faut faire remarquer que la culture et la civilisation dont nous avons déjà dit qu'elles pèsent de leur poids, sur les œuvres humaines, ne naissent pas ex nihilo. En tant qu'ensemble des savoirs, savoir-faire et savoir-être, elles sont les produits du génie de l'homme. Elles viennent de l'homme et ensuite le déterminent. Est dialectique la relation entre l'action humaine et les conditions sociales, culturelles et historiques de cette action.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 5

Relève, dans ton cahier, parmi les noms des auteurs ci-dessous, ceux qui soutiennent que la vie de l'homme dépend de ses propres efforts.

1. Karl Marx
2. Jean-Paul Sartre
3. Friedrich Hegel

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 3

(...) L'histoire universelle est la manifestation du processus divin, de la marche graduelle par laquelle l'Esprit connaît et réalise sa vérité. Tout ce qui est historique est une étape de cette connaissance de soi. Le devoir suprême, l'essence de l'Esprit est de se connaître soi-même et de se réaliser. C'est ce qu'il accomplit dans l'histoire : il se produit sous certaines formes déterminées, et ces formes sont les peuples historiques. Chacun de ces peuples exprime une étape, désigne une époque de l'histoire universelle. Plus profondément : ces peuples incarnent les principes que l'Esprit a trouvés en lui et qu'il a dû réaliser dans le monde. Il existe donc entre eux une connexion nécessaire qui n'exprime rien d'autre que la nature même de l'Esprit.

L'histoire universelle est la manifestation du processus divin absolu de l'Esprit dans ses plus hautes figures : la marche graduelle par laquelle il parvient à sa vérité et prend conscience de soi. Les peuples historiques, les caractères déterminés de leur éthique collective, de leur constitution, de leur art, de leur religion, de leur science, constituent les configurations de cette marche graduelle. Franchir ces degrés, c'est le désir infini et la poussée irrésistible de l'Esprit du Monde, car leur articulation aussi bien que leur réalisation est son concept même. Les principes des Esprits populaires, dans la série nécessaire de leur succession, ne sont eux-mêmes que les moments de l'unique Esprit universel : grâce à eux, il s'élève dans l'histoire à une totalité transparente à elle-même et apporte la conclusion.

Hegel, *La Raison dans l'histoire*, trad. K. Papaioannou, U.G.E. coll. 10 / 18, 1965, pp. 97-98.

TEXTE 4

Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas arbitrairement, dans les conditions choisies par eux, mais dans des conditions directement données et héritées du passé. La tradition de toutes les générations mortes pèse d'un poids très lourd sur le cerveau des vivants. Et même quand ils semblent occupés à se transformer, eux et les choses, à créer quelque chose de tout à fait nouveau, c'est précisément à ces époques de crise révolutionnaire qu'ils évoquent craintivement les esprits du passé, qu'ils leur empruntent leurs noms, leurs mots d'ordre, leurs costumes, pour apparaître sur la nouvelle scène de l'histoire sous ce déguisement respectable et avec ce langage emprunté.

Karl MARX, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, Éditions sociales 1968, p.15.

III DÉCOLONISER ET DÉSALIÉNER COMME EXIGENCES DE L'HUMANITÉ

A. COÏNCIDENCE DE LA DÉSHUMANISATION ET DE L'ALIÉNATION

1. La liberté comme sens de la civilisation

L'humanité a la liberté comme aspiration. Et le processus de civilisation s'inscrit dans cette quête de liberté et la manifeste. Les savoirs, savoir-faire ou savoir-être qu'acquiert et développe l'homme, répondent à ses besoins de libérer sa nature et de se libérer de la nature, afin de s'affirmer. Il y a, à proprement parler, une irréductibilité de la liberté humaine. Et, c'est ce qu'exprime la *Déclaration Universelle des Droits de l'homme et du Citoyen* de 1948, en ces termes : « **Tous les hommes naissent libres et égaux en dignité et en droit** ». De là, le caractère inaltérable de la liberté humaine. Par conséquent, l'homme ne saurait renoncer à sa liberté sans renoncer à son humanité. C'est pourquoi **Jean Jacques ROUSSEAU** (1712-1778) écrit, dans *Du contrat social* : « **Renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme, aux droits de l'humanité, même à ses devoirs (…) une telle renonciation est incompatible avec la nature de l'homme.** » Autrement dit, l'individu ou le peuple, a toujours tendance à reconquérir sa liberté confisquée. Dès lors, la colonisation et l'ethnocentrisme qui s'imposent à lui ne s'inscrivent ils pas dans des logiques de violence ?

2. La colonisation et l'ethnocentrisme : des logiques de la violence

La colonisation, parce qu'elle s'oppose à l'aspiration fondamentale de tout homme à la liberté, est un acte de violence. Elle implique diverses négations de l'être et de l'humanité du colonisé. Il est donc facile, à partir de là, de comprendre pourquoi elle essaie nécessairement de s'attaquer à la culture de ce dernier. Et, c'est dans cette logique, que se développe l'ethnocentrisme qu'il faut dénoncer et combattre. L'ethnocentrisme est l'attitude intellectuelle, qui consiste à prendre ses propres valeurs culturelles, comme normes universelles. Il conduit nécessairement à une dévalorisation des autres cultures. Il s'illustre dans ce propos attribué à **HEGEL**, dans *La raison dans l'histoire* : « **Le nègre représente l'homme naturel dans toute sa barbarie et son absence de discipline** ». Ces propos montrent que l'ethnocentrisme, comme le dit **Claude LÉVI-STRAUSS**, « **consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles : morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions** ». *Race et Histoire*. Tout comme la colonisation qu'elle justifie, elle est de la violence. Le rejet de la culture et de l'humanité de l'autre, en partie ou dans son entièreté, fait que l'ethnocentrisme est condamné par plusieurs penseurs. Au rang de ceux-ci, on peut citer **Michel de MONTAIGNE** (1533 – 1592) qui, dans *Essais*, dénonce l'usage injuste de la notion de barbarie, en ces termes : « **Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage.** » À ce titre, l'ethnocentrisme parait illégitime et même arbitraire. C'est dans cet esprit que **Claude LÉVI-STRAUSS** souligne, toujours, dans *Race et Histoire* : « **le barbare, c'est celui qui croit en la barbarie** ».

Tout ceci permet, en même temps, de comprendre pourquoi, des velléités et des rapports de

domination sont inacceptables et doivent donc être combattus : décoloniser et au-delà, désaliéner sont ainsi des exigences de l'humanité. Dès lors, que signifie décoloniser et désaliéner ? Autrement dit, quelles sont les conditions de l'humanité ?

ACTIVITÉ D'APPLICATION 6

Relève, dans ton cahier, parmi les citations ci-dessous, celle qui permet de montrer que « Nier l'humanité chez l'autre c'est la nier en soi-même. »

1. « Le barbare, c'est celui qui croit en la barbarie ». Claude LÉVI-STRAUSS
2. « L'usage de baliénation culturelle comme arme de domination est vieux comme le monde ; chaque fois qu›un peuple en a conquis un autre, il ba utilisée ». Cheick Anta DIOP
3. « Si tu diffères de moi, loin de me léser, tu m'enrichis ». Saint EXUPÉRY

B. LES CONDITIONS DE L'HUMANITÉ

1. La réappropriation de son histoire comme condition de la désaliénation du colonisé

L'une des principales armes dont use le colon, contre le colonisé, est l'aliénation culturelle. La tendance du colon à vouloir écrire l'histoire du colonisé, participe de la logique de cette aliénation. Car, elle lui donne l'occasion de mieux dénigrer ce dernier. En raison de cela, il importe que le colonisé, en quête de sa liberté, se réapproprie son histoire en commençant par la réécrire lui-même. C'est en ce sens que des entreprises telles que celle du professeur **Cheick Anta DIOP**, du Sénégal, sont à encourager. « **L'usage de l'aliénation culturelle comme arme de domination est vieux comme le monde ; chaque fois qu'un peuple en a conquis un autre, il l'a utilisée** » constate-t-il. La réflexion que lui inspire ce constat l'amène à conclure : « **Il devient donc indispensable que les Africains se penchent sur leur propre histoire et leur civilisation et étudient celles-ci pour mieux se connaitre : arriver ainsi, par la véritable connaissance de leur passé, à rendre périmées, grotesques et désormais inoffensives ces armes culturelles.** »

ACTIVITÉ D'APPLICATION 7

Écris, dans ton cahier, le chiffre qui correspond au terme qui convient aux pointillés, dans le texte ci-dessous, parmi les propositions suivantes : aliéner ; la décolonisation ; coloniser ; l'impérialisme ; décoloniser ; désaliéner.

En tant que domination d'un peuple sur un autre, (1) ..... rime avec (2) ..... En effet, c'est contre la volonté et les intérêts d'un peuple que de se laisser voler, violer, dépouiller et violenter. C'est malgré lui qu'il se laisse ainsi déposséder sans contrepartie. D'où la volonté d'y mettre fin. Paradoxalement, (3) ..... qui est censé (4) ..... les peuples n'a pas atteint les promesses après les indépendances des pays africains. En tous cas, si l'on se réfère à ce qu'on voit, (5) ..... n'a pas mis fin à (6) .....

2. Le dialogue des cultures

Il ne suffit pas que les cultures soient tenues pour égales. Cette égalité elle-même, est voulue comme condition d'un partage de valeurs, profitable à tous. C'est pourquoi, une autre condition du progrès de l'humanité, consiste, pour les peuples, à entrer dans un dialogue culturel enrichissant. Il s'agit de l'avènement de ce que **SENGHOR** (1906-2001) a nommé « la culture de l'universel »,

qu'il oppose au concept ethnocentrique de culture universelle. Au-delà de la souveraineté politique, ce qui est en jeu dans la décolonisation, c'est la valorisation de chaque identité culturelle, dans un constructif et enrichissant dialogue des civilisations. Il est alors nécessaire de créer les conditions de la libération de la conscience du colonisé, afin qu'ainsi libéré, il puisse, dans la confiance en soi retrouvée, faire valoir les richesses de son identité culturelle, vis-à-vis des autres : « **L'humanité attend autre chose de nous que cette imitation caricaturale** », souligne **Frantz FANON** (1925-1961) dans *Les damnés de la terre*. Comme l'explique aussi **Léopold Sédar SENGHOR** (1906-2001), tous les peuples, quelle que soit leur puissance politico-économique, ont des qualités culturelles à faire valoir dans l'histoire de l'humanité. On se souviendra ici de la phrase d'**Antoine de Saint EXUPÉRY** (1900-1944) : « **Si tu diffères de moi, loin de me léser, tu m'enrichis** ». **SENGHOR** semble s'approprier ce principe, quand il en appelle à un dialogue constructif des cultures, privilégiant la notion de " **culture de l'universel** ".

ACTIVITÉ D'APPLICATION 8

Écris, dans ton cahier, Vrai, en face du chiffre de chacune des propositions ci-dessous, si elle est une condition pour que l'humanité soit effective, et Faux, dans le cas contraire.

1.	Certains peuples doivent considérer leurs valeurs culturelles comme la norme universelle.
2.	Des nations ont le droit de dominer et exploiter économiquement d'autres plus faibles.
3.	Chaque être humain doit considérer et traiter son prochain comme lui-même.
4.	Tous les peuples, quelle que soit leur puissance politico-économique, ont des qualités culturelles à faire valoir.

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 5

Il semble que la diversité des cultures soit rarement apparue aux hommes pour ce qu'elle est : un phénomène naturel, résultant des rapports directs ou indirects entre les sociétés ; ils y ont plutôt vu une sorte de monstruosité ou de scandale ; dans ces matières, le progrès de la connaissance n'a pas tellement consisté à dissiper cette illusion au profit d'une vue plus exacte qu'à l'accepter ou à trouver le moyen de s'y résigner. L'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles : morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. « Habitudes de sauvages », « cela n'est pas de chez nous », « on ne devrait pas permettre cela », etc., autant de réactions grossières qui traduisent ce même frisson, cette même répulsion, en présence de manières de vivre ou de penser qui nous sont étrangères. Ainsi l'Antiquité confondait-elle tout ce qui ne participait pas de la culture grecque (puis gréco-romaine) sous le même nom de barbare ; la civilisation occidentale a ensuite utilisé

le terme de sauvage dans le même sens. Or derrière ces épithètes se dissimule un même jugement : il est probable que le mot barbare se réfère étymologiquement à la confusion et à l'inarticulation du chant des oiseaux, opposées à la valeur signifiante du langage humain ; et sauvage, qui veut dire « de la forêt », évoque aussi un genre de vie animale, par opposition à la culture humaine. Dans les deux cas on refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle ; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit. (…) Cette attitude de pensée, au nom de laquelle on rejette les « sauvages » (ou tous ceux qu'on choisit de considérer comme tels) hors de l'humanité, est justement l'attitude la plus marquante et la plus distinctive de ces sauvages mêmes. On sait en effet que la notion d'humanité, englobant, sans distinction de race ou de civilisation, toutes les formes de l'espèce humaine, est d'apparition fort tardive et d'expansion limitée. ... Mais pour de vastes fractions de l'espèce humaine et pendant des dizaines de millénaires, cette notion paraît être totalement absente. L'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village ; à tel point qu'un grand nombre de populations dites primitives se désignent d'un nom qui signifie les « hommes » (ou parfois – dirons-nous avec plus de discrétion – les « bons », les « excellents », les « complets »), impliquant ainsi que les autres tribus, groupes ou villages ne participent pas des vertus – ou même de la nature – humaines, mais sont tout au plus composés de « mauvais », de « méchants », de « singes de terre » ou d' « œufs de pou ». On va souvent jusqu'à priver l'étranger de ce dernier degré de réalité en en faisant un « fantôme » ou une « apparition ». Ainsi se réalisent de curieuses situations où deux interlocuteurs se donnent cruellement la réplique. Dans les Grandes Antilles, quelques années après la découverte de l'Amérique, pendant que les Espagnols envoyaient des commissions d'enquête pour rechercher si les indigènes possédaient ou non une âme, ces derniers s'employaient à immerger des blancs prisonniers afin de vérifier par une surveillance prolongée si leur cadavre était ou non sujet à la putréfaction. Cette anecdote à la fois baroque et tragique illustre bien le paradoxe du relativisme culturel (que nous retrouverons ailleurs sous d'autres formes) : c'est dans la mesure même où l'on prétend établir une discrimination entre les cultures et les coutumes que l'on s'identifie le plus complètement avec celles qu'on essaye de nier. En refusant l'humanité à ceux qui apparaissent comme les plus « sauvages » ou « barbares » de ses représentants, on ne fait que leur emprunter une de leurs attitudes typiques. Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie.

Claude Lévi-Strauss, *Race et Histoire*, 1952.

TEXTE 6

L'essor économique de l'Europe de la renaissance poussa donc à la conquête de l'Afrique qui se fit rapidement. C'est à cette époque que l'Europe découvre l'Amérique. La mise en valeur des terres vierges nécessitait une main d'œuvre à bon marché. L'Afrique sans défense apparut alors comme le réservoir humain tout indiqué où il fallait puiser cette main d'œuvre avec le minimum de frais et de risques. La traite des esclaves durera jusqu'au milieu de XIXe siècle. Un tel renversement des rôles, issu des nouveaux rapports techniques a entrainé sur le plan social, des relations de maitre à esclave entre le blanc et le nègre. Déjà au moyen-âge le souvenir d'une Égypte nègre ayant civilisé la terre, s'était estompé par suite de l'oubli de la tradition antique cachée dans les bibliothèques ou ensevelie sous les ruines. Elle s'estompera davantage encore au cours de ces quatre siècles d'esclavage. Imbus de leur récente supériorité technique, les européens avaient à priori un mépris pour tout le monde nègre. L'ignorance de l'histoire antique des nègres, les différences de mœurs et de coutume, les préjugés ethniques entre deux races qui croient s'approcher pour la première

fois, jointe aux nécessités économiques d'exploitation, tant de facteurs prédisposaient l'esprit de l'européen à fausser complétement la personnalité morale du nègre et ses aptitudes intellectuelles. Le Nègre devient désormais synonyme d'être « primitif », « inférieur », « doué d'une mentalité pré logique ». L'esprit de plusieurs générations européennes sera ainsi progressivement faussé. Comble de cynisme : On présentera la colonisation comme un devoir d'humanité, en invoquant la mission civilisatrice de l'occident auquel incombe la charge d'élever l'africain au niveau des autres hommes. Désormais le capitalisme est à l'aise. Il pourra exercer les plus féroces exploitations à l'abri de prétextes moraux. Ce climat d'aliénation a fini par agir profondément sur la personnalité du nègre, en particulier du nègre instruit qui a eu l'occasion de prendre connaissance de l'idée que le reste du monde se fait de lui et de son peuple. C'est ainsi que Léopold Sédar Senghor affirme que « l'émotion est nègre et la raison hellène ». Aimé Césaire, l'un des plus grands intellectuels nègres écrit : « Ceux qui n'ont inventé ni la poudre, ni la boussole, Ceux qui n'ont jamais su dompter ni la vapeur ni l'électricité. Ceux qui n'ont exploré ni la mer ni le ciel… »

Peu à peu, une littérature nègre de complémentarité, se voulant enfantine, puérile, bon enfant, passive, résignée, pleurnicharde a émergé avec une grande joie des européens qui attribuent des titres et voyages aux tenants de cette littérature. Par contre, une œuvre nègre parfaitement réussie, mais sortant de ce cadre de soumission apparait prétentieuse, exaspérante et intolérable pour l'occident. Il devenait difficile, et même inadmissible, pour ceux qui ignoraient sa grandeur passée et pour les nègres eux-mêmes que ceux-ci aient pu être à l'origine de la première civilisation qui se soit épanoui sur la terre et à laquelle l'humanité doit l'essentiel de son progrès. Désormais quand bien même les preuves s'amoncelleront aux yeux des spécialistes, ils ne les verront plus qu'à travers des œillères et les interprèteront toujours faussement.

Résumé de l'ouvrage Nations Nègres et Culture de Cheick Anta DIOP par La Ligue Associative Africaine et Action Sociale Africaine sous la coordination de Yémélé FOMETIO.

CONCLUSION

En définitive, la notion d'humanité, renferme celles de culture, de civilisation et d'histoire. La réalité complexe qu'elle désigne ainsi, loin d'être simplement donnée, est plutôt une conquête des hommes et se caractérise par le refus de toute domination.

CITATIONS À RETENIR



Presque tout ce qui caractérise l'humanité se résume par le mot culture.

François Jacob (1920-2013)

Le jeu des possibles, 1981

Dissertation

Dans la perspective du prochain devoir portant sur l'histoire et l'humanité, certains camarades de classe, soucieux d'avoir de bonnes notes comme toi, te demandent de les aider à s'améliorer. Fais-le à l'aide des sujets suivants :

1. Existe-t-il des cultures supérieures ?
2. Faut-il considérer le destin comme une réalité ?
3. L'humanité a-t-elle un rapport avec le temps ?
4. La colonisation s'oppose-t-elle à l'effectivité de l'humanité ?
5. L'humanité est-elle une affaire de culture ?
6. « Le barbare, c'est celui qui croit en la barbarie ».

Résous le problème que pose chacun de ces sujets dans une production argumentée.

SPECIMEN

Commentaire de textes

Après la leçon sur l'histoire et l'humanité, ton groupe d'étude souhaite renforcer ses acquis. À cet effet, il te sollicite, à cause de tes bonnes dispositions en philosophie, pour conduire les exercices. Apporte- leur ton appui, à partir des textes ci-dessous :

TEXTE 1

Nous avons dit que l'objet de l'Esprit n'est autre que lui-même. Il n'y a rien de plus haut que l'Esprit, rien ne saurait être plus digne que lui de devenir son objet. L'Esprit ne peut trouver la paix, il ne peut s'occuper de rien avant de connaître ce qu'il est (...). L'Esprit doit donc parvenir au savoir de ce qu'il est vraiment et objectiver ce savoir, le transformer en un monde réel et se produire lui-même objectivement. C'est là le but de l'histoire universelle. L'essentiel est ici que ce but soit un résultat.

(...) Pour exister vraiment il faut qu'il ait été produit par lui-même : son être est le processus absolu. Ce processus, médiation de lui-même avec lui-même et par lui-même (et non par un autre), implique que l'Esprit se différencie en Moments (*Momente*) distincts, se livre au mouvement et au changement et se laisse déterminer de diverses façons. Ce processus est aussi, essentiellement, un processus graduel, et l'histoire universelle est la manifestation du processus divin, de la marche graduelle par laquelle l'Esprit connaît et réalise sa vérité. Tout ce qui est historique est une étape de cette connaissance de soi. Le devoir suprême, l'essence de l'Esprit, est de se connaître soi-même et de se réaliser. C'est ce qu'il accomplit dans l'histoire.

Hegel, *La Raison dans l'Histoire*, Deuxième ébauche, chapitre 1.

TEXTE 2

La culture humaine – j'entends par là tout ce en quoi la vie humaine s'est élevée au-dessus de ses conditions animales et ce en quoi elle se différencie de la vie des bêtes, et je dédaigne de séparer culture et civilisation – présente, comme on sait, deux faces à l'observateur. Elle englobe, d'une part, tout le savoir et tout le savoir-faire que les hommes ont acquis afin de dominer les forces de la nature et de gagner sur elle des biens pour la satisfaction des besoins humains et, d'autre part, tous les dispositifs qui sont nécessaires pour régler les relations des hommes entre eux et, en particulier, la répartition des biens accessibles. Ces deux orientations de la culture ne sont pas indépendantes l'une de l'autre, premièrement, parce que les relations mutuelles des hommes sont profondément influencées par la mesure de satisfaction pulsionnelle[1] que permettent les biens disponibles ; deuxièmement, parce que l'homme lui-même, pris isolément, est susceptible d'entrer avec un autre dans une relation qui fait de lui un bien, pour autant que cet autre utilise sa force de travail ou le prend pour objet sexuel ; mais

aussi, troisièmement, parce que chaque individu est virtuellement un ennemi de la culture, laquelle est pourtant censée être d'un intérêt humain universel. Il est remarquable que les hommes, si tant est qu'ils puissent exister dans l'isolement, ressentent néanmoins comme une pression pénible les sacrifices que la culture attend d'eux pour permettre une vie en commun. La culture doit donc être défendue contre l'individu, et ses dispositifs, institutions et commandements se mettent au service de cette tâche.

FREUD, *L'Avenir d'une illusion*, 1927.

1. Quantité de plaisir éprouvé inconsciemment.

TEXTE 3

Ni la nature ni l'histoire ne peuvent nous dire ce que nous devons faire. Les faits, qu'ils soient naturels ou historiques, ne peuvent pas prendre de décisions à notre place, ils ne peuvent pas déterminer les buts que nous allons choisir. C'est à nous qu'il revient d'introduire buts et sens dans la nature et dans l'histoire. Les hommes ne sont pas égaux entre eux ; mais nous pouvons décider de lutter pour l'égalité des droits. Les institutions humaines, comme par exemple l'État, ne sont pas rationnelles ; mais nous pouvons décider de lutter pour les rendre plus rationnelles. Nous-mêmes, avec notre langage, sommes grosso modo plus émotionnels que rationnels, et nous pouvons essayer de nous montrer un peu plus rationnels, et nous pouvons nous exercer à employer notre langage non comme un moyen d'expression, [...] mais comme moyen de communication rationnelle. L'histoire elle-même, j'entends bien sûr ici histoire de l'hégémonie[1] et non celle, inexistante, du développement de l'humanité, n'a ni but ni sens ; mais nous pouvons décider de les lui conférer tous les deux. Nous pouvons en faire une lutte pour la société ouverte[2] et contre ses ennemis, et nous pouvons l'interpréter en conséquence. En fin de compte, on peut en dire de même du « sens de la vie ». C'est à nous qu'il incombe de décider du but de notre vie et de déterminer nos objectifs. Je considère ce dualisme des faits et des décisions comme fondamental. Les faits n'ont pas de sens en soi ; seules nos décisions peuvent leur en conférer un.

POPPER, *Le Sens de l'écriture de l'histoire*, 1962.

1. hégémonie : domination.
2. société ouverte : société respectueuse des libertés individuelles et collectives.

TEXTE 4

La discipline transforme l'animalité en humanité. Par son instinct un animal est déjà tout ce qu'il peut être, une raison étrangère a déjà pris soin de tout pour lui. Mais l'homme doit user de sa propre raison. Il n'a point d'instinct et doit fixer lui-même le plan de sa

conduite. Or, puisqu'il n'est pas immédiatement capable de le faire, mais au contraire vient au monde pour ainsi dire à l'état brut, il faut que d'autres le fassent pour lui. (...) La discipline empêche que l'homme soit détourné de sa destination, celle de l'humanité, par ses penchants animaux. Elle doit par exemple lui imposer des bornes, de telle sorte qu'il ne se précipite pas dans les dangers sauvagement et sans réflexion. La discipline est ainsi simplement négative ; c'est l'acte par lequel on dépouille l'homme de son animalité ; en revanche l'instruction est la partie positive de l'éducation. L'état sauvage est l'indépendance envers les lois. La discipline soumet l'homme aux lois de l'humanité et commence à lui faire sentir la contrainte des lois. Mais cela doit avoir lieu de bonne heure. C'est ainsi par exemple que l'on envoie tout d'abord les enfants à l'école non dans l'intention qu'ils y apprennent quelque chose, mais afin qu'ils s'habituent à demeurer tranquillement assis et à observer ponctuellement ce qu'on leur ordonne, en sorte que par la suite ils puissent ne pas mettre réellement et sur-le-champ leurs idées à exécution

Kant, *Réflexions sur l'éducation*.

TEXTE 5

C'est précisément à cause de ces dangers dont la nature nous menace que nous nous sommes rapprochés et avons créé la civilisation qui, entre autres raisons d'être, doit nous permettre de vivre en commun. À la vérité, la tâche principale de la civilisation, sa raison d'être essentielle est de nous protéger contre la nature. On le sait, elle s'acquitte, sur bien des chapitres, déjà fort bien de cette tâche et plus tard elle s'en acquittera évidemment un jour encore bien mieux. Mais personne ne nourrit l'illusion que la nature soit déjà domptée, et bien peu osent espérer qu'elle soit un jour tout entière soumise à l'homme. Voici les éléments, qui semblent se moquer de tout joug que chercherait à leur imposer l'homme : la terre, qui tremble, qui se fend, qui engloutit l'homme et son œuvre, l'eau, qui se soulève, et inonde et noie toute chose, la tempête, qui emporte tout devant soi ; voilà les maladies, que nous savons depuis peu seulement être dues aux attaques d'autres êtres vivants, et enfin l'énigme douloureuse de la mort, de la mort à laquelle aucun remède n'a jusqu'ici été trouvé et ne le sera sans doute jamais. Avec ces forces la nature se dresse contre nous, sublime, cruelle, inexorable ; ainsi elle nous rappelle notre faiblesse, notre détresse, auxquelles nous espérions nous soustraire grâce au labeur de notre civilisation. C'est un des rares spectacles nobles et exaltants que les hommes puissent offrir que de les voir, en présence d'une catastrophe due aux éléments, oublier leurs dissensions, les querelles et animosités qui les divisent pour se souvenir de leur grande tâche commune : le maintien de l'humanité face aux forces supérieurs de la nature.

Freud, *L'avenir d'une illusion*, 1927.

Fais l'étude ordonnée de ces textes et dégage leur intérêt philosophique.

LEÇON 1

LA VALEUR DE LA PHILOSOPHIE

Série C, D, E

SITUATION D'APPRENTISSAGE

Un élève de la terminale D1 du lycée municipal de...affiche son désir d'être orienté au département de philosophie, après son baccalauréat. Il est objet de raillerie de la part de certains élèves de la classe pour lesquels la philosophie est inutile de nos jours. Alors, survient une discussion sur la valeur de la philosophie. Voulant s'accorder sur la valeur de cette discipline, les élèves de la classe décident, d'un commun accord, d'en savoir davantage sur la notion de philosophie et d'analyser son rôle dans l'histoire.

TABLEAU DES HABILETÉS ET CONTENUS

HABILETÉS	CONTENUS
Définir	• La notion de philosophie • La notion d'histoire
Montrer	Le rôle de l'homme dans l'histoire
Apprécier	La valeur de la philosophie

INTRODUCTION

« Qu'est-ce que la philosophie ? » se demandait Jules LACHELIER, au cours de sa leçon inaugurale, lors de sa toute première année d'enseignement, à Toulouse. Il répondait, à la stupéfaction de ses jeunes élèves : « je ne sais pas » », lit-on, dans ***Court traité de philosophie*** de **HUISMAN (Denis)** et **VERGEZ (André)**. Cette attitude du professeur qui parait confirmer l'impopularité et la désuétude de la philosophie, aux yeux du commun des mortels, est pourtant pleine de sens. En effet, elle n'est pas une discipline de connaissance au même titre que les sciences formelles et expérimentales qui possèdent un objet précis d'étude. A ce titre, la philosophie ne semble pas répondre aux besoins matériels et existentiels de l'homme qui, lui-même, reste encore dubitatif sur son rôle dans le devenir historique. Ce constat, relatif au rôle de l'homme et à la valeur de la philosophie dans l'histoire de l'humanité, nous conduit aux interrogations suivantes : Quel rôle l'homme joue-t-il dans ce devenir historique ? La philosophie a-t-elle de l'importance dans un monde impacté aujourd'hui, par la recherche effrénée des biens matériels ?

I LE RÔLE DE L'HOMME DANS L'HISTOIRE

A. L'HOMME COMME PRODUIT DE L'HISTOIRE

Concevoir l'homme, comme produit de l'histoire, c'est l'appréhender tel qu'un simple exécutant qui subit les événements historiques, un objet qui n'a rien à dire ni à faire dans le déroulement de l'histoire. Cette vision philosophique du rôle de l'homme dans l'histoire apparait dans la conception idéaliste de l'histoire ou l'idéalisme historique. En effet, pour cette doctrine, l'histoire est un destin, un réseau de forces impersonnelles qui déterminent d'avance, le cours général des évènements, et contre lequel toute intervention humaine reste impuissante. C'est dans cet ordre d'idée qui se fonde sur des croyances religieuses que **HEGEL (Georg Wilhelm Friedrich)** (1770-1831), dans *La raison dans l'histoire*, écrit : « **la raison est présente dans l'histoire universelle, non la raison subjective et particulière, mais la raison divine absolue** ». Il faut comprendre ici, avec **HEGEL**, qu'il existe un principe transcendant appelé la Raison, l'Esprit ou encore l'Idée qui conduit l'histoire des hommes vers un but, c'est-à-dire, le continuel perfectionnement dans lequel la Raison divine se sert des passions des hommes et les utilise comme un simple moyen pour réaliser l'histoire. De ce point de vue, les hommes semblent faire l'histoire mais ils ne la font pas volontairement. Et c'est surtout en obéissant à leur passion qu'ils font l'histoire sans le savoir, « **rien de grand ne s'est accompli dans le monde sans passion** ». En effet, la passion est une énergie du vouloir, une concentration suprême vers un objectif. La Raison divine agit donc sous le masque de la passion ; la liberté qu'elle accorde aux hommes n'est qu'une ruse. Ce point de vue hégélien du rôle de l'homme dans l'histoire, se rapproche du panthéisme de **SPINOZA (Baruch de)** (1632-1677) dans lequel l'homme apparait comme un jouet involontaire de son histoire qui le dépasse et le contient. Le panthéisme, en effet, est une conception de Dieu immanent à l'univers, intégralité même du monde.

C'est, en outre, dans cette perspective idéaliste que s'inscrit l'essentialisme, courant philosophique qui accorde à l'essence le primat sur l'existence. En effet, pour l'essentialisme, l'essence qui est la nature intime de l'homme est donnée au départ. Et l'existence qui est le fait d'être en vie n'est que l'espace de réalisation de cette essence. Le dualisme platonien en est une parfaite illustration. En effet, **PLATON** (427-348 av. JC), dans *La République*, distingue deux mondes : le « **monde des idées** » où nait le sens parfait des êtres, c'est-à-dire leurs essences et le « **monde sensible** » qui n'est, par rapport à ce monde des idées, qu'une sorte de reflet, c'est-à-dire, un défilé d'apparences, d'ombres. Ce point de vue de **PLATON** est essentialiste en ce sens que pour lui, l'essence de l'homme précède son existence.

Vu sous cet angle, l'essentialisme conduit au fatalisme, doctrine selon laquelle tous les événements de l'univers et la vie humaine sont soumis au destin. Ils adviennent par une nécessité absolue.

Cependant, cette façon d'appréhender mystérieusement l'histoire, parce que sans preuves palpables, saisissables et tangibles, n'est-elle pas à nuancer ? En d'autres termes, l'histoire de l'humanité n'est-elle pas l'espace des possibles volontaires ? L'homme n'est-il pas, en réalité, l'artisan même de son histoire ?

ACTIVITÉ D'APPLICATION 1

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celle qui est en accord avec cette citation de HEGEL : « L'Idée est en vérité ce qui mène les peuples et le monde et c'est l'Esprit qui guide et continue de guider le monde ».

1. L'homme est prisonnier de son destin ; il ne peut donc s'y soustraire
2. L'homme naît dans l'histoire et construit son histoire
3. L'homme est maître de son histoire

B. L'HOMME, ARTISAN DE L'HISTOIRE

Dire de l'homme, qu'il est artisan de l'histoire, signifie qu'il est sujet à part entière de l'histoire, et que celle-ci relève de sa volonté. Cette volonté est l'incarnation de ses actions et de ses choix. Cet aspect du rôle de l'homme dans l'histoire s'inscrit dans la conception matérialiste de l'histoire, encore appelé le matérialisme historique. Pour cette conception, en effet, l'histoire est l'œuvre consciente des hommes qui produisent les conditions de leur vie matérielle. C'est pourquoi **MARX (Karl)** (1818-1883), dans *Contribution à la critique de l'économie politique*, écrit : « **l'histoire ne se sert pas de l'homme comme un moyen pour réaliser ses propres buts, elle n'est que l'activité de l'homme qui poursuit ses objectifs** ». Par conséquent, les contradictions qui expliquent la dialectique de l'histoire ne proviennent pas de l'esprit absolu mais plutôt de la lutte de classes à chaque étape du mouvement des forces productives. Ainsi, « **l'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes** » dit **MARX** dans le *Manifeste du parti communiste*. C'est donc de façon volontaire et libre que les hommes font leur histoire. Il n'y a ni Dieu ni destin, l'homme est abandonné à lui-même et condamné à se prendre en charge.

Cette perspective matérialiste, conduit à l'existentialisme, courant philosophique qui soutient que l'homme existe d'abord et se réalise ensuite. C'est ce qu'exprime **SARTRE (Jean-Paul)** (1905-1980) lorsqu'il écrit, dans *L'Existentialisme est un humanisme* : « **l'existence précède l'essence** ». En ces termes, **SARTRE** veut dire que l'homme est un « **faire libre** » et non le fruit de circonstances qui auraient freiné ou activé ses virtualités. Il se ramène entièrement à ses actes, et il en est responsable. A ce titre, il se veut « un être de projet », lequel projet est précisément, le fait pour la conscience, de se jeter en avant d'elle-même vers l'avenir, de se transcender vers un futur. Pour **SARTRE**, donc, l'homme est exclusivement l'unique artisan de son histoire. Le devenir historique et l'existence humaine ne sont nullement liés au destin, à quelque divinité ou à la chance. L'homme sartrien vit son histoire et la construit.

En somme, au regard des conceptions idéaliste et matérialiste de l'histoire, l'homme semble avoir une position centrale dans le devenir historique. A ce titre, l'homme est appelé à prendre des initiatives susceptibles de le libérer, des éventuelles limitations, et de s'imposer à la nature et à l'histoire. Parmi ces initiatives qui paraissent donner une marge importante à la technoscience, peut-on compter la philosophie ? Autrement dit, la philosophie a-t-elle de la valeur dans le devenir historique d'un monde impacté matériellement ?

ACTIVITÉ D'APPLICATION 2

Associe, dans ton cahier, la lettre de chacune des citations ci-dessous, au chiffre de l'opinion sur l'histoire, à laquelle elle correspond. (Exemple E-5)

Citations	Opinions sur l'histoire
A. « Ce qui doit être sera ». ESCHYLE	1. L'histoire est une fatalité
B. « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes ». MARX	
C. « Il y a une vérité dans l'évènement futur qui est prédéterminée par les causes et Dieu l'a préétabli en établissant ces causes. » LEIBNIZ	2. L'histoire dépend de l'homme
D. « L'existence précède l'essence. » SARTRE	

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 1

[Une] masse immense de désirs, d'intérêts et d'activités constitue les instruments et les moyens dont se sert l'Esprit du Monde pour parvenir à sa fin, l'élever à la conscience et la réaliser. Car son seul but est de se trouver, de venir à soi, de se contempler dans la réalité. C'est leur bien propre que peuples et individus cherchent et obtiennent dans leur agissante vitalité, mais en même temps ils sont les moyens et les instruments d'une chose plus élevée, plus vaste qu'ils ignorent et accomplissent inconsciemment. [...] Dans l'histoire universelle, il résulte des actions des hommes quelque chose d'autre que ce qu'ils ont projeté et atteint, que ce qu'ils savent et veulent immédiatement. Ils réalisent leurs intérêts, mais il se produit en même temps quelque autre chose qui y est cachée, dont leur conscience ne se rendait pas compte et qui n'entrait pas dans leurs vues.

Comme exemple analogue, nous pouvons citer un homme qui, par vengeance peut-être juste, c'est-à-dire due à une offense injuste, met le feu à la maison d'un autre. Cet acte immédiat entraînera d'autres faits qui lui sont extérieurs et ne se rapportent pas à l'acte tel qu'il se présente en soi dans l'immédiat. En tant que tel, celui-ci se réduit, si l'on veut, au simple fait d'allumer une petite flamme à un certain endroit d'une poutre. Mais voilà comment ce qui n'a pas encore été fait se produira de lui-même par la suite : la partie enflammée de la poutre se rattache au reste ; la poutre, à la charpente de toute la maison ; celle-ci, à d'autres maisons, et un immense incendie se produit qui détruit la propriété, coûte même la vie à beaucoup de gens qui ne sont pas visés par la vengeance...

Il faut retenir de cet exemple seulement ceci : l'action immédiate peut également contenir quelque chose de plus vaste que ce qui apparaît dans la volonté et la conscience de l'auteur.

Georg Wilhelm Friedrich HEGEL, *La raison dans l'histoire*, coll. 10/18. UCE, p. 110.

TEXTE 2

Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas arbitrairement, dans les conditions choisies par eux, mais dans des conditions directement données et héritées du passé. La tradition de toutes les générations mortes pèse d'un poids très lourd sur le cerveau des vivants. Et même quand ils semblent occupés à se transformer, eux et les choses, à créer quelque chose de tout à fait nouveau, c'est précisément à ces époques de crise révolutionnaire qu'ils évoquent craintivement les esprits du passé, qu'ils leur empruntent leurs noms, leurs mots d'ordre, leurs costumes, pour apparaître sur la nouvelle scène de l'histoire sous ce déguisement respectable et avec ce langage emprunté.

Karl MARX, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, éditions sociales 1968, p.15.

II LA VALEUR DE LA PHILOSOPHIE DANS L'HISTOIRE

Si la question de la valeur de la philosophie se pose aujourd'hui, c'est sans doute parce que l'intérêt pour une connaissance donnée, est lié à son impact matériel. Or, à ce niveau, la philosophie parait moins convaincante. Et, pourtant, elle continue de préoccuper l'humanité, tout au long de son histoire. Dès lors, qu'est-ce qui pourrait expliquer l'intérêt à philosopher aujourd'hui ?

A. LA PHILOSOPHIE COMME UNE ACTIVITÉ INACTUELLE

Devant le développement prodigieux des sciences et techniques, la philosophie paraît dépassée et non adaptée à notre époque. En effet, contrairement à la science et la technique qui sont pratiques, la philosophie est spéculative. Les progrès des sciences et techniques sont indéniables et leurs résultats visibles dans la vie de l'homme. Ce faisant, leurs prouesses incontestables dans tous les domaines de notre vie quotidienne rendent la philosophie surannée et superflue. Certes, la philosophie à émerveillé l'humanité, à une époque où elle recherchait la vérité des faits, mais aujourd'hui, elle semble tombée en désuétude et est devenu un épiphénomène. La philosophie n'est plus pour l'homme une nécessité, c'est-à-dire, une activité indispensable à la vie. C'est pourquoi **la sagesse populaire** recommande à l'homme de « **vivre d'abord et philosopher ensuite** ». Pour dire que la réflexion philosophique demeure aujourd'hui une préoccupation secondaire, voire inutile. Cette disqualification de la philosophie peut aussi se justifier par un caractère abstrait qui suppose qu'elle n'a pas d'objet défini. Et, le philosophe, soucieux de connaître l'essence des choses, s'interroge perpétuellement. C'est ce qu'exprime **JASPERS (Karl)** (1883-1969) quand il écrit dans *Introduction à la philosophie* : « **En philosophie, les questions sont plus essentielles que les réponses. Et chaque réponse devient une nouvelle question** ».

En tant que tel, le philosophe est oublieux de lui-même et des réalités sensibles. De là, cette image burlesque que **PLATON** (428-348 av. JC), dans *le Théétète*, présente du philosophe et que symbolise **THALES (de Milet)** (624-547 av. JC) qui serait tombé dans un puits alors qu'il contemplait les astres dans le ciel. Une telle image qui montre la vision pessimiste de la philosophie conduit irrémédiablement à penser que la philosophie est inadaptée à notre époque.

Par conséquent, l'héritage philosophique constitue un précieux trésor archéologique pour les exégètes et les nostalgiques d'une forme de pensée dépassée. La philosophie n'est d'aucune utilité à l'homme. Elle semble vraiment dépassée aujourd'hui. Toutefois, on peut se demander si cette manière négative d'appréhender la philosophie n'est pas radicale. En d'autres termes, la philosophie n'est-elle pas utile en tant que méditation de la vie, quête perpétuelle de la vérité et du savoir, dans l'histoire de l'humanité ?

ACTIVITÉ D'APPLICATION 3

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, le chiffre de celles qui sont des reproches légitimes que l'on fait à la philosophie.

1. La philosophie est spéculative.
2. La philosophie est purement verbale.
3. La philosophie n'a aucun rapport avec la vie sociale.
4. La philosophie critique toujours et toujours.

B. L'OMNIPRÉSENCE DE LA PHILOSOPHIE DANS L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

Philosopher, c'est méditer ou mener une réflexion qui débouche sur un art de vivre. Cet art de vivre n'est rien d'autre que la culture de l'humilité et l'enseignement de la vertu, qui procure à l'homme, sur les plans intellectuel et moral, la paix intérieure, indispensable à une vie heureuse.

En effet, saisie comme réflexion critique sur les fondements des savoirs scientifiques, véritables idoles des temps modernes, la philosophie justifie pleinement son actualité. Et c'est cette actualité, cette présence, en tant que morale du progrès de la technoscience, qui fait remarquer que le succès de la science et de la technique, voile mal les malaises qu'elles suscitent. Si la science et la technique nous donnent des moyens d'action, elles restent discrètes, sinon muettes sur les fins de la conduite humaine. Les bombardements d'**Hiroshima** et de **Nagasaki (Japon)** en 1945, plus récemment, l'explosion de la centrale nucléaire de **Tchernobyl (Ukraine)**, en 1986, et aujourd'hui, la prolifération des armes nucléaires, sont des catastrophes qui restent encore vivaces dans la

mémoire collective. C'est sans doute face à ces malaises que s'inscrit l'humanisme ancien de **RABELAIS (François)** (1491-1553), lorsqu'il écrit dans *Pantagruel*, « **Science sans conscience n'est que ruine de l'âme** ». Au regard de leur inaptitude à résoudre certains problèmes qui se posent avec acuité aux hommes, la science et la technique ne sauraient rendre désuète la philosophie.

En outre, au-delà de cette nécessité de la philosophie en tant que conscience de la science, elle se veut un phare, une lumière qui illumine l'existence humaine. C'est dans cette perspective que **RUSSELL (Bertrand Arthur William)** (1872-1970), dans *Problèmes de philosophie*, écrit : « **celui qui n'a aucune teinture de philosophie traverse l'existence, emprisonné dans les préjugés qui lui viennent du sens commun, des croyances habituelles à son temps et à son pays, et des convictions qui se sont développées en lui sans la coopération ni le consentement de sa raison** ». C'est comprendre avec **RUSSELL** qu'en philosophant, nous développons notre sens critique afin d'acquérir la capacité d'examiner librement ce qui nous est proposé. En ce sens, la philosophie nous assure une indépendance par rapport aux pratiques sociales et nous libère de l'obscurantisme. C'est pourquoi **DESCARTES (René)** (1596-1650), dans *La préface aux principes de la philosophie*, souligne que : « **c'est proprement avoir les yeux fermés sans tâcher jamais de les ouvrir que de vivre sans philosopher** ».

On retiendra donc que, l'ignorance de la philosophie a pour conséquence de nous rendre prisonniers de la tyrannie des pratiques sociales de laquelle il est très difficile de se défaire. Par contre, la pratique philosophique nous procure le libre exercice de la pensée par laquelle l'on est maître de soi. Par cette réflexion, la philosophie reste toujours d'actualité tout en jouant un rôle important dans l'histoire.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 4

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celle qui traduit correctement la citation suivante de DESCARTES : « C'est proprement avoir les yeux fermés sans tâcher jamais de les ouvrir que de vivre sans philosopher ».

1. Philosopher, c'est éviter de critiquer tout ce qu'on nous propose.
2. L'absence de philosophie pousse l'esprit à l'obscurantisme et au dogmatisme.
3. La philosophie guérit les aveugles.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 5

Écris, dans ton cahier, Vrai, en face du chiffre de chacune des propositions ci-dessous, si elle constitue une qualité que confère la philosophie, et Faux, si non.

1. Le sens critique	1. .....
2. Le fanatisme	2. .....
3. Le pouvoir technique	3. .....
4. La prudence	4. .....
5. La sagesse	5. .....
6. La tolérance	6. .....

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 3

Assurément, la philosophie est, à notre époque, attaquée de toutes parts. Elle l'est sur le plan de la connaissance, par les savants, ou plutôt par les pseudo-philosophes qui, éblouis par les succès de la physique, voudraient réduire toute activité intellectuelle à une activité de type scientifique. Elle l'est, selon le souci de l'efficacité, par les techniciens constatant qu'elle n'augmente en rien notre pouvoir sur le monde. Elle l'est, politiquement, par certains esprits réactionnaires qui lui reprochent de nous détourner des tâches sociales, ou d'être une idéologie, au service d'un régime ou d'une classe. Elle l'est, d'après la mode, par les maniaques de la nouveauté, tenant pour périmée toute pensée antérieure à l'année dernière. Elle l'est esthétiquement, par les gens de lettres qui se plaignent de son obscurité, et jugent ses œuvres mal écrites. Elle l'est, surtout, par ceux qui s'y sont égarés, et voudraient en recevoir sans attendre, et de façon sensible, un genre de satisfaction qu'elle n'a jamais prétendu donner. Et, à défaut d'arguments, le ton des uns et des autres tend à provoquer l'intimidation.

Ferdinand ALQUIÉ, *Signification de la philosophie.*

TEXTE 4

J'aurais ensuite fait considérer l'utilité de cette philosophie, et montré que, puisqu'elle s'étend à tout ce que l'esprit humain peut savoir, on doit croire que c'est elle seule qui nous distingue des plus sauvages et barbares, et que chaque nation est d'autant plus civilisée et polie que les hommes y philosophent mieux ; et ainsi que c'est le plus grand bien qui puisse être dans un État que d'avoir de vrais philosophes. Et outre cela que, pour chaque homme en particulier, il n'est pas seulement utile de vivre avec ceux qui s'appliquent à cette étude, mais qu'il est incomparablement meilleur de s'y appliquer soi-même ; comme sans doute il vaut beaucoup mieux se servir de ses propres yeux pour se conduire, et jouir par même moyen de la beauté des couleurs et de la lumière, que non pas de les avoir fermés et suivre la conduite d'un autre ; mais ce dernier est encore meilleur que les tenir fermés et n'avoir que soi pour se conduire. Or, c'est proprement avoir les yeux fermés sans tâcher jamais de les ouvrir, que de vivre sans philosopher ; et le plaisir de voir toutes les choses que notre vue découvre n'est point comparable à la satisfaction que donne la connaissance celles qu'on trouve par la philosophie ; et, enfin, cette étude est plus nécessaire pour régler nos mœurs et nous conduire en cette vie, que n'est l'usage de nos yeux pour guider nos pas. Les bêtes brutes, qui n'ont que leur corps à conserver, s'occupent continuellement à chercher de quoi le nourrir ; mais les hommes, dont la principale partie est l'esprit, devraient employer leurs principaux soins à la recherche de la sagesse, qui en est la vraie nourriture.

René DESCARTES, *Principes de la philosophie.*

SPECIMEN

CONCLUSION

Concevoir l'histoire comme l'œuvre de l'homme seulement, apparait convaincant. C'est ce qui ressort du vécu quotidien, à travers les rapports humains. Mais dépend-il de l'homme qu'il naisse, qu'il meurt ? La réponse à cette question laisse croire qu'une dimension de l'histoire de l'homme lui échappe. Il en résulte donc que, pendant que l'homme pose des actes réalisant son histoire, il s'inscrit en même temps dans un ordre divin, aussi appelé providence. En tant que tel, l'homme est à la fois sujet et objet de l'histoire. Et, dans sa volonté de se libérer de toutes les limitations et s'imposer à la nature et à l'histoire, l'homme moderne disqualifie la philosophie au profit des sciences et des techniques. Toutefois, la philosophie demeure actuelle et vitale à l'humanité car elle cherche à résoudre des problèmes cruciaux, dont semblent se désintéresser la technoscience.

CITATIONS À RETENIR



La Raison gouverne le monde et, par conséquent, l'histoire universelle s'est elle aussi déroulée rationnellement.

G. W. Friedrich Hegel

La Raison dans l'histoire (1837), trad. K. Papaïoannou, Plon, UGE, 1965.



Nier, croire et douter sont à l'homme ce que le courir est au cheval

Blaise Pascal

Pensées (1670), « Mélanges », 457, Gallimard, 2004..



On peut considérer l'histoire de l'espèce humaine, dans l'ensemble, comme l'exécution d'un plan caché de la nature.

Emmanuel Kant

Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique (1784), Introduction, 8ème proposition, trad. Luc Ferry, Folio, 2009.



Toute la philosophie est comme un arbre dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique, et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences qui se réduisent à trois principales, à savoir la médecine, la mécanique et la morale

René Descartes

Principes de la philosophie (1644)

Dissertation

Dans la perspective du prochain devoir de niveau, des camarades de classe te proposent, en ta qualité de major, en philosophie, de les aider à s'exercer, à partir des sujets suivants :

1. A-t-on encore besoin de philosophes dans une société qui aspire au développement ?
2. Le bonheur de l'homme dépend-il de la volonté de Dieu ?
3. Le philosophe et le religieux peuvent-ils s'entendre ?
4. La réussite de l'homme peut-elle être une question de chance ?
5. « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. » Qu'en pense-tu ?
6. Philosopher, est-ce perdre son temps ?

Résous le problème que pose chacun de ces sujets dans une production argumentée.

SPECIMEN

Commentaire de textes

À la fin de la leçon sur la valeur de la philosophie, ta voisine, désireuse de renforcer ses acquis en commentaire de texte philosophique, te sollicite, au vu de tes bonnes notes. Aide-la, à partir des textes ci-dessous :

TEXTE 1

Nous avons dit que l'objet de l'Esprit n'est autre que lui-même. Il n'y a rien de plus haut que l'Esprit, rien ne saurait être plus digne que lui de devenir son objet. L'Esprit ne peut trouver la paix, il ne peut s'occuper de rien avant de connaître ce qu'il est (...). L'Esprit doit donc parvenir au savoir de ce qu'il est vraiment et objectiver ce savoir, le transformer en un monde réel et se produire lui-même objectivement. C'est là le but de l'histoire universelle. L'essentiel est ici que ce but soit un résultat.

(...) Pour exister vraiment il faut qu'il ait été produit par lui-même : son être est le processus absolu. Ce processus, médiation de lui-même avec lui-même et par lui-même (et non par un autre), implique que l'Esprit se différencie en Moments (*Momente*) distincts, se livre au mouvement et au changement et se laisse déterminer de diverses façons. Ce processus est aussi, essentiellement, un processus graduel, et l'histoire universelle est la manifestation du processus divin, de la marche graduelle par laquelle l'Esprit connaît et réalise sa vérité. Tout ce qui est historique est une étape de cette connaissance de soi. Le devoir suprême, l'essence de l'Esprit, est de se connaître soi-même et de se réaliser. C'est ce qu'il accomplit dans l'histoire.

Hegel, *La Raison dans l'Histoire*, Deuxième ébauche, chapitre 1.

TEXTE 2

C'est, en effet, l'étonnement qui poussa, comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques. Au début, leur étonnement porta sur les difficultés qui se présentaient les premières à l'esprit ; puis, s'avançant ainsi peu à peu, ils étendirent leur exploration à des problèmes plus importants, tels que les phénomènes de la Lune, ceux du Soleil et des Étoiles, enfin la genèse de l'Univers. Or apercevoir une difficulté et s'étonner, c'est reconnaître sa propre ignorance (c'est pourquoi même l'amour des mythes est, en quelque manière amour de la Sagesse, car le mythe est un assemblage de merveilleux). Ainsi donc, si ce fut bien pour échapper à l'ignorance que les premiers philosophes se livrèrent à la philosophie, c'est qu'évidemment ils poursuivaient le savoir en vue de la seule connaissance et non pour une fin utilitaire. Et ce qui s'est passé en réalité en fournit la preuve : presque toutes les nécessités de la vie, et les choses qui intéressent son bien-être et son agrément avaient reçu satisfaction, quand on commença à rechercher une discipline de ce genre. Je conclus que, manifestement, nous n'avons en vue, dans notre recherche, aucun intérêt étranger. Mais, de même que nous appelons libre celui qui est à lui-même sa fin et n'existe pas pour un autre, ainsi cette science est

aussi la seule de toutes les sciences qui soit une discipline libérale, puisque seule elle est à elle-même sa propre fin.

ARISTOTE (384-322 av. J.-C.), *Métaphysique* A, 2, 982 b 10, trad. J. Tricot, Vrin.

TEXTE 3

Penser, c'est dire non. Remarquez que le signe du oui est d'un homme qui s'endort ; au contraire le réveil secoue la tête et dit non. Non à quoi ? Au monde, au tyran, au prêcheur ? Ce n'est que l'apparence. En tous ces cas-là, c'est à elle-même que la pensée dit non. Elle rompt l'heureux acquiescement. Elle se sépare d'elle-même. Elle combat contre elle-même. Il n'y a pas au monde d'autre combat. Ce qui fait que le monde me trompe par ses perspectives, ses brouillards, ses chocs détournés, c'est que je consens, c'est que je ne cherche pas autre chose. Et ce qui fait que le tyran est maître de moi, c'est que je respecte au lieu d'examiner. Même une doctrine vraie, elle tombe au faux par cette somnolence. C'est par croire que les hommes sont esclaves. Réfléchir, c'est nier ce que l'on croit. Qui croit ne sait même plus ce qu'il croit. Qui se contente de sa pensée ne pense plus rien.

ALAIN, *Propos sur les pouvoirs*, « L'homme devant l'apparence » , 192.

TEXTE 4

Mais, je ne sais comment cela se fit, voici que des gens puissants traînent devant les tribunaux ce même Socrate, notre ami, et portent contre lui une accusation des plus graves qu'il ne méritait certes point : c'est pour impiété que les uns l'assignèrent devant le tribunal et que les autres le condamnèrent, et ils firent mourir l'homme qui n'avait pas voulu participer à la criminelle arrestation d'un de leurs amis alors banni, lorsque, bannis eux-mêmes, ils étaient dans le malheur. Voyant cela et voyant les hommes qui menaient la politique, plus je considérais les lois et les mœurs, plus aussi j'avançais en âge, plus il me parut difficile de bien administrer les affaires de l'Etat. (…) De plus, la législation et la moralité étaient corrompues à un tel point que moi, d'abord plein d'ardeur pour travailler au bien public, considérant cette situation et voyant comment tout marchait à la dérive, je finis par en être étourdi. (…) Finalement, je compris que tous les États actuels sont mal gouvernés, car leur législation est à peu près incurable sans d'énergiques préparatifs joints à d'heureuses circonstances. Je fus alors irrésistiblement amené à louer la vraie philosophie et à proclamer que, à sa lumière seule, on peut reconnaître où est la justice dans la vie publique et dans la vie privée. Donc, les maux ne cesseront pas pour les humains avant que la race des purs et authentiques philosophes n'arrive au pouvoir ou que les chefs des cités, par une grâce divine, ne se mettent à philosopher véritablement.

PLATON, *Lettre VII*, 325, 326, trad. J. Souilhé, éd. Les Belles Lettres.

TEXTE 5

Nous savons que nous ne rêvons point, quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison ; cette impuissance ne conclut autre chose que la faiblesse de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connaissances, comme ils le prétendent. Car la connaissance des premiers principes, comme qu'il y a espace, temps, mouvement, nombres, est aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnements nous donnent et c'est sur ces connaissances du cœur et de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuie et qu'elle y fonde tout son discours - Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace et que les nombres sont infinis et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent, les propositions se concluent et le tout avec certitude quoique par différentes voies - et il est aussi inutile et aussi ridicule que la raison demande au cœur des preuves de ses premiers principes pour vouloir y consentir, qu'il serait ridicule que le cœur demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre pour vouloir les recevoir. Cette impuissance ne doit donc servir qu'à humilier la raison, qui voudrait juger de tout, mais non pas à combattre notre certitude, comme s'il n'y avait que la raison capable de nous instruire ; plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin et que nous connaissions toutes choses par instinct et par sentiment, mais la nature nous a refusé ce bien ; elle ne nous a au contraire donné que très peu de connaissances de cette sorte, toutes les autres ne peuvent être acquises que par raisonnement.

Blaise Pascal, *Pensées* (1670), 101 (Le Guern), in Œuvres philosophiques, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", 2000, t. II, p. 573-574.

Fais l'étude ordonnée de ces textes et dégage leur intérêt philosophique.

SPECIMEN

LEÇON 2

LA VALEUR DE LA PHILOSOPHIE

Série A

SITUATION D'APPRENTISSAGE

Pendant l'étude de l'œuvre *La République*, les élèves de la TA2 du Lycée Moderne de … découvrent le mythe de la caverne, en appui des thèses de Platon. Ce qui ne manque pas de les laisser perplexes, vu que la philosophie se donne fondamentalement à voir comme le lieu de la célébration de la raison. En vue de tirer au clair ce fait qui semble intriguant, ils décident de s'informer sur les caractéristiques du mythe, d'établir les relations entre philosophie, mythe et raison, et d'apprécier la valeur de la philosophie dans l'histoire de l'humanité.

TABLEAU DES HABILETÉS ET CONTENUS

HABILETÉS	CONTENUS
Décrire	• Les caractéristiques du mythe • Les caractéristiques de la raison • Les caractéristiques de la philosophie
Établir	Les relations entre philosophie, mythe et raison
Montrer	Le rôle du mythe dans l'histoire de l'humanité
Apprécier	La valeur de la philosophie

INTRODUCTION

De tous les êtres vivants, seul l'homme est animé par le désir de remonter aux origines, aux causes et principes premiers qui président à la venue au jour, de toute chose. En un mot, « **Tous les hommes désirent naturellement savoir** »[1] et rompre, pour ainsi dire, avec l'ignorance, qui caractérise l'animalité. Pour assouvir une telle aspiration, les hommes recourent au mythe dont le socle est la foi et la croyance. Mais progressivement la Raison acquiert davantage de notoriété au point de supplanter le mythe. Si la science opte pour la rationalité à outrance dont la finalité est l'accès à une connaissance effective, utilitaire et dominatrice du cosmos, il est manifeste que la philosophie au contraire, dans sa tentative de compréhension du monde, recourt à ces deux dispositions cognitives tout en faisant la part belle au mythe. Dans ces circonstances, quelle est, alors, la valeur de l'approche philosophique du monde, dans l'histoire de l'humanité ?

[1] Aristote, Métaphysique, Paris, Éd. Les Échos du Maquis, Traduction de J. Tricot, 2014, p. 43.

I LES CARACTÉRISTIQUES DU MYTHE, DE LA PHILOSOPHIE ET DE LA RAISON

A. LE MYTHE

En général, le mythe est défini comme un récit d'événements fabuleux, de caractère religieux, ayant trait à des êtres personnifiant des agents surnaturels. Mais au sens philosophique, le mythe est un récit exprimant, sous une forme imagée, une idée ou une conception abstraite de la réalité. Quoi qu'on dise, le mythe dépasse la réalité en ce sens que les êtres mythiques n'ont aucun référent empirique. Par la même occasion, le récit d'ordre mythique est caractérisé par le fait qu'il est impossible à restituer dans le cours du temps et de l'espace. Il est irréfutable (dogmatique) et éternel, puisqu'il est fondé sur la croyance, la foi. Le mythe ne fournit aucune preuve factuelle sur son objet. Aussi est-il indémontrable. Mais le récit mythique porte à la fois sur les mondes physique et métaphysique. Le mythe, d'une manière générale, se définit comme un récit religieux, primitivement oral, faisant intervenir des dieux, des demi-dieux et des héros ou ancêtres surnaturels qui expliquent et justifient tout.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 1

Relève, dans ton cahier , parmi les propositions ci-dessous, le chiffre de celles qui sont des caractéristiques du mythe.

1. Le champ d'investigation du mythe est seulement le monde surnaturel.
2. Les vérités du mythe sont considérées comme éternelles et irréfutables.
3. Le mythe précise la date et les lieux des faits qu'il raconte.
4. La vérité mythique repose sur la foi aux dieux ou aux ancêtres.

B. LA RAISON

La raison est, d'abord, et avant tout une faculté de connaissance. **René DESCARTES** (1596-1650) la définit dans *Méditations métaphysiques* comme « **La puissance de bien juger et de distinguer le vrai d'avec le faux** ». À ce titre, la raison prétend saisir le réel pour satisfaire la recherche de la vérité. Il est notable que le discours rationnel est essentiellement porté sur le monde phénoménal et repose sur la nécessité de la preuve, par la démonstration et/ou l'expérience. La vérité de la raison est de l'ordre du savoir, c'est-à-dire, une connaissance vérifiée. Ce discours se veut donc précis et exact et s'accomode des lois qui régissent le monde naturel. c'est à juste titre que **DESCARTES** la qualifie de « **bon sens** ». le discours rationnel est donc logique et surtout réaliste.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 2

Écris, dans ton cahier, Vrai, en face du chiffre de chacune des propositions ci-dessous, si elle constitue une définition correcte de la raison, et Faux, si non.

1. Faculté permettant à l'homme de séparer le vrai du faux	.....
2. Récit expliquant de manière logique le comment des choses	.....
3. Cause, justification, motif d'un acte, d'un comportement, d'une opinion …	.....
4. Capacité de combiner les jugements de manière cohérente	.....

ACTIVITÉ D'APPLICATION 3

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celles qui sont des caractéristiques de la raison.

1. Le champ d'investigation de la raison est le monde naturel.
2. Les vérités de la raison sont réfutables.
3. La raison produit des croyances.
4. La vérité rationnelle repose sur les démonstrations et les expériences.

C. LA PHILOSOPHIE

Le mot philosophie vient du mot grec philosophia, qui s'articule lui-même autour deux autres mots grecs, en l'occurrence, philos signifiant « amour » et sophia, « sagesse ». La philosophie renvoie donc à l'amour de la sagesse. Laquelle sagesse signifie, le statut d'un être accompli sur une triple dimension : au plan intellectuel (le savoir), au plan moral (le savoir-vivre) et au plan pratique (le savoir-faire). Ce triple savoir (science) sous-jacent à la sagesse, achève de faire comprendre que « **science et sagesse sont la même chose** »[1]. Mais telle que définie, la sagesse n'est rien d'autre que la perfection, parce qu'elle implique l'omnipotence et l'omniscience. La perfection n'étant pas de ce monde, alors l'homme ne peut qu'aimer, désirer, aspirer ou tendre vers la sagesse dont il est dépourvu. Dans cette perspective, à l'opposé du sophos (le sage), le philosophos (le philosophe) désigne l'amant de la sagesse ; celui qui aime ou désire posséder le savoir. Par-là, le philosophe n'est pas celui qui est sage ou imbu de savoir, mais plutôt celui qui a pris conscience qu'il ne sait pas et qui se met à la quête de la connaissance : s« **Faire de la philosophie, c'est être en route**»[2], selon les mots de K. Jaspers (1883-1969). L'on comprend alors mieux pourquoi, à tous ceux qui attendent de lui des connaissances et des réponses précises à leurs préoccupations, le philosophe Socrate (470-399 av J-C) répond sans cesse : tout ce que je sais, c'est que « **je ne sais rien** »[3].

ACTIVITÉ D'APPLICATION 4

Relève, dans ton cahier, parmi les définitions ci-dessous, relatives à la philosophie, celle qui correspond à son sens étymologique.

1. **Méditation profonde et sérieuse**
2. **Art de penser ou de vivre caractérisé par l'originalité**
3. **Amour de la sagesse**

Au regard des différentes caractéristiques du mythe, de la raison et de la philosophie, quels rapports peut-on établir entre eux ?

II LES DES RELATIONS ENTRE MYTHE, RAISON ET PHILOSOPHIE

A. LE TRIOMPHE DE LA RAISON SUR LE MYTHE

L'explication mythique de l'univers a précédé sa compréhension rationnelle. Les œuvres des poètes de l'antiquité, *l'Illiade* et *l'Odyssée* d'**Homère**, et *la Théogonie* d'**Hésiode** en sont la parfaite illustration. Toutefois, avec l'émergence de l'école scientifique de Milet dont les célèbres représentants sont **Thalès de Milet** (vers -625 vers -547), **Anaximène de Milet** (vers -550 vers -480), etc., la rupture de la raison avec le mythe est désormais consommée. Par leur explication fondamentalement

rationnelle du cosmos, ces derniers sonnent le glas du mythe. Du coup, les milésiens élèvent sur cette ruine, une science des lois générales par lesquelles l'univers est gouverné : la cosmologie. En définitive, « **L'avènement du logos, selon J.-P. Vernant (1914-2007), introduirait donc dans l'histoire une discontinuité radicale**»[4]. Ainsi, s'installe le fossé entre le mythe et la raison.

On comprend pourquoi, dans son *Cours de philosophie positive*, **A. COMTE** (1798-1857) discrédite autant le mythe. Dans sa fameuse « **loi des trois états de l'esprit** », le philosophe français précise : « **Chaque branche de nos connaissances, passe successivement par trois états théoriques différents : l'état théologique ou fictif ; l'état métaphysique, ou abstrait ; l'état scientifique, ou positif** »[5]. Il en revient que la caractéristique fondamentale de l'état théologique, c'est que l'esprit conçoit l'action d'agents surnaturels (les dieux) comme fondement des phénomènes naturels. Le récit mythique tendant de cette façon à accéder à la nature intime des êtres et à remonter aux origines, est ici à l'œuvre et à son apogée. En ce qui concerne l'état métaphysique, il constitue une sorte d'état transitoire entre le premier état et le troisième. Toutefois, l'esprit humain confronté à l'impossibilité de parvenir à des notions absolues, il « **renonce à chercher l'origine et la destination de l'univers pour s'attacher uniquement à découvrir, par l'usage bien combiné du raisonnement et de l'observation, leurs lois effectives** »[6]. Ce faisant, l'esprit bascule à son point d'achèvement ultime: l'état scientifique, le royaume de la rationalité. À ce stade, ce sont les sciences positives alliant le raisonnement (théorie) et l'observation (expérience) qui sont à l'œuvre. D'où, il suit que ce qui ne peut être expliqué avec exactitude, est considéré comme inintelligible, inconnaissable.

D'ailleurs, le récit mythique est fondé sur la croyance, entendue comme l'assentiment de l'esprit à une vérité sans justification rationnelle. Par-là, en se fondant sur la croyance, le récit mythique s'accorde moins avec la vérité et la réalité. De là, l'abandon du mythe au profit de la rationalité scientifique. Il faut donc se rendre à l'évidence que, selon A. COMTE (1798-1857), « **La pure imagination perd alors irrévocablement son antique suprématie mentale, et se subordonne nécessairement à l'observation** »[7].

B. LA NÉCESSAIRE COMPLÉMENTARITÉ ENTRE MYTHE ET RAISON

En affirmant que « La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent »[8], **B. PASCAL** (1623-1662) laisse entendre qu'il n'est pas dans le pouvoir de la raison d'aller au-delà des limites du monde phénoménal. Car, elle est incapable d'appréhender l'essence, les causes premières des êtres et des choses. Quand elle s'y hasarde, la raison s'empêtre dans des antinomies et dans des contradictions insolubles. C'est ce que relève Emmanuel KANT, ce qu'on appelle les «quatre questions cosmologiques» dans le cadre de sa philosophie critique, en particulier dans son ouvrage majeur, *la Critique de la raison pure* (1781). Ces questions sont des interrogations métaphysiques sur la nature du monde et de l'expérience humaine : Qu'est-ce que je peux connaître ? (Quid facti) ; Que dois-je faire ? (Quid juris); Que puis-je espérer ? (Quid sperandum) ; Qu'est-ce que l'homme ? (Quid sum).
Ces questions illustrent la préoccupation de KANT quant à la manière dont la raison humaine peut appréhender le monde et déterminer le sens de l'existence. Sa philosophie critique visant à établir les limites et les possibilités de la connaissance humaine, tout en cherchant à résoudre les problèmes métaphysiques traditionnels. Et qui plus est, elle saisit partiellement la matière, par bonds successifs, là où le récit mythique se veut exhaustif et achevé. Il s'ensuit que le discours rationnel est provisoire : il n'est admis comme vrai que pour un laps de temps, tout en sachant qu'il va être remplacé par d'autres explications qui tendent vers la vérité. Ces différentes lacunes de la raison sont autant de motifs substantiels pouvant imposer sa substitution par l'approche mythique :

---

[4] Jean-Pierre Vernant, *Du mythe à la raison*. La formation de la pensée positive dans la Grèce archaïque, Annales. Économies, sociétés, civilisations. 12e année, N. 2, 1957, p. 183.

[5] Auguste Comte, *Cours de philosophie positive, édition numérique*, Chicoutimi-Québec, «Les classiques des sciences sociales», 2002, p. 22.

6 Auguste Comte, *Cours de philosophie positive, édition numérique*, Chicoutimi-Québec, «Les classiques des sciences sociales», 2002, p. 23.

7 Auguste Comte, *Discours sur l'esprit positif*, Paris, Vrin, 1844, p. 65.

[8] Blaise Pascal, *Pensées*, Paris, Hachette, Œuvres complètes tome I, 1871, p. 317.

« Je dus donc abolir le savoir afin d'obtenir une place pour la croyance. »[9] Tel est le choix opéré par E. **KANT** (1724-1804) en faveur de la foi sous-jacente au mythe, car tout bien considéré, « en matière d'unité et de cohérence, l'explication mythique l'emporte de loin »[10].

À l'évidence, au delà des divergences et oppositions séparant mythe et raison, bien de faits militent en faveur de leur rapprochement. Les approches mythiques et rationnelles du cosmos diffèrent, certes, les unes des autres, mais cette dissemblance n'est absolument pas une différence de nature, mais simplement une différence de degré. En réalité, pour combler les insuffisances de la raison, le recours au mythe s'impose à certaines explications rationnelles. Ainsi, bon nombre de sciences modernes s'inspirent, dans leur édification, des données mythiques. La psychanalyse, par exemple, s'appuie sur les mythes (Œdipe, Narcisse, Éros, Thanatos, etc.) pour expliquer certains traits comportementaux de l'être humain, notamment le complexe d'œdipe (attachement érotique de l'enfant au parent de sexe opposé, haine envers celui de même sexe tenu pour un rival et dont l'issue ultérieure normale est l'identification avec le parent de même sexe), le narcissisme, l'amour du prochain, l'agressivité... Ceci étant, quelles relations la philosophie entretient-elle avec le mythe et la raison ?

C. LA PHILOSOPHIE COMME CONCILIATION DU MYTHE ET DE LA RAISON

Les relations entre philosophie, mythe et raison sont complexes et ont été abordées de différentes manières par les penseurs au fil de l'histoire.

Sous l'influence de SOCRATE, la philosophie est d'abord apparue comme la voix de la raison. Ainsi, dans les écrits de son disciple PLATON, la philosophie se présente comme le lieu de promotion du discours rationnel et , à ce titre, soumet au crible de la raison, toute affirmation. En quête de vérités certaines, SOCRATE cherchait à établir des connaissances solides et universelles par le biais de la dialectique et de la raison. C'est pour cette raison qu'il est présenté comme le père de la philosophie. Après lui, le discours philosophique prend la raison comme étalon de sa vérité. Ainsi, au cours du siècle des Lumières[11], la raison a été élevée au rang de critère suprême de la connaissance. Les penseurs des Lumières ont souvent critiqué, au nom de la rationalité et de l'émancipation intellectuelle, les croyances religieuses et les mythes, toujours valorisées au Moyen-âge et la Renaissance.

Mais les mythes ne disparaitront pas vraiment du discours philosophique. En effet, **PLATON** qui est considéré comme le penseur qui a imposé la raison à la philosophie, utilisait également des mythes dans ses dialogues. Platon considérait que les mythes pouvaient être des outils éducatifs puissants pour enseigner des leçons morales et philosophiques. Dans *Gorgias*, il explique comment les récits mythiques peuvent influencer la moralité et le comportement des individus.

L'allégorie de la caverne dans *La République* est l'un des exemples les plus célèbres de son utilisation de la narration mythique. Il s'agit ici d'un récit métaphorique visant à expliquer le passage de l'ignorance à la connaissance, illustrant le cheminement de l'âme vers la vérité. le mythe sert donc à illustrer des idées abstraites.

C'est donc à juste titre qu'**ARISTOTE**, bien qu'attaché à la raison et à l'observation, reconnaissait l'importance des récits mythiques dans la compréhension de la nature humaine. Il considérait la poésie, y compris les mythes, comme une forme d'imitation artistique qui pourrait révéler des vérités profondes sur la réalité.

Au XIXe siècle, le mouvement romantique a vu un renouveau de l'intérêt pour les mythes. Certains penseurs romantiques, comme Friedrich SCHELLING et Johann Gottlieb FICHTE, ont cherché à intégrer la dimension mythique dans leur compréhension du monde. Quant à Friedrich NIETZSCHE, il critique la raison traditionnelle et met en avant des éléments irrationnels et instinctifs de la vie.

[9] Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, Paris, Quadrige/PUF, 1944, p. 24.

[10] François Jacob, *Le jeu des possibles*, Paris, Fayard, 1981, p. 25

[11] Le siècle des Lumières correspond à un mouvement littéraire et philosophique qui se développe entre 1715 et 1789 dans toute l'Europe. Les philosophes des Lumières comme Montesquieu, Voltaire ou Diderot remettent en cause les fondements de la religion, contestent la monarchie absolue, et dénoncent les inégalités sociales. Ils combattent également l'esclavage au nom du principe d'égalité. Il est caractérisé par la mise en avant de la raison et le déclin des idées religieuses notamment de l'Église catholique.

Il voyait dans le mythe une expression plus authentique de la vitalité de l'existence, remettant en question la prétention de la raison à tout expliquer de manière exhaustive. Il écrit : « **L'intellectualité supérieure et indépendante, la volonté de solitude, la grande raison apparaissent comme des dangers** ». *Par-delà bien et mal*, 1886. NIETZSCHE a abordé le mythe de manière singulière, en l'intégrant à sa critique de la métaphysique traditionnelle et en le considérant comme un moyen d'exprimer les forces créatrices de la vie. profondément critique envers la métaphysique traditionnelle et la conception du monde centrée sur la raison. Il considérait que la pensée métaphysique imposait des catégories abstraites et statiques qui éloignaient l'homme de la réalité dynamique de la vie.

Certains mouvements philosophiques du XXe siècle, tels que la phénoménologie de Edmund HUSSERL (1859-1938) et l'existentialisme de Sören KIERKEGAARD (1813-1855), ont exploré des dimensions de l'expérience humaine qui ne sont pas toujours capturées par la raison pure, s'ouvrant parfois à des récits mythiques ou à des expressions artistiques.

L'histoire de la philosophie montre finalement que, malgré leurs spécificités, le mythe et la raison poursuivent le même objectif, spécialement l'explication du monde et la compréhension de l'homme. Le mythe s'attache à rendre compte de l'aspect transcendant des choses et des êtres, tandis que la raison rend compte de leur aspect immanent. Il est alors clair que leur synergie procure une connaissance exhaustive de l'homme et du monde. À cet égard, F. JACOB (1920-2013) conclut, à propos du mythe et de la raison philosophico-scientifique, qu'ils « **remplissent une même fonction. Ils fournissent tous les deux à l'esprit humain une représentation du monde** »[12]. En alliant donc le mythe et la raison, la philosophie veut répondre aux aspirations de l'homme dans la société.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 5

Écris, dans ton cahier, Vrai, en face du chiffre de chacune des propositions ci-dessous, relatives au mythe, à la raison et à la philosophie, si elle est correcte, et Faux, si non.

1. Mythe et raison s'opposent au niveau de la démarche pour aboutir à la vérité.	.....
2. Le mythe est le mode de connaissance utilisé dans les sociétés primitives.	.....
3. La raison arrive à tout expliquer et disqualifie ainsi tout recours au mythe.	.....
4. Le mythe est un mode de connaissance dépassé qui ne donne que des fausses vérités.	.....
5. Le mythe comporte une certaine rationalité.	.....
6. La philosophie est un discours exclusivement rationnel qui n'accorde aucune importance au mythe.	.....

[12] François Jacob, *Le jeu des possibles*, Paris, Fayard, 1981, p. 25.

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 1

La Mythologie est évidemment une série de mensonges. Mais ces mensonges ont été, durant de longs siècles, des sujets de croyance. Ils ont eu, dans l'esprit des Grecs et des Latins, la valeur de dogmes et de réalités. À ce titre, ils ont inspiré les hommes, soutenu des institutions parfois très respectables, suggéré aux artistes, aux poètes, aux littérateurs l'idée de créations et même d'admirables chefs-d'œuvre. C'est donc, croyons-nous, un devoir de les respecter ici, et de les reproduire dans leur entière simplicité, sans pédantisme et sans commentaire, avec leurs étranges, leurs merveilleux détails, sans nous préoccuper de leur invraisemblance ou de leurs contradictions.

En fait de croyances, l'humanité se laisse guider non par sa raison, mais par le désir, le besoin de connaître la raison des êtres et des choses. Les doctrines philosophiques ne sauraient la satisfaire : il y a trop de merveilles sous ses yeux pour qu'elle n'en recherche pas la cause. Elle s'adresse d'abord à la science ; mais, si la science est incapable de l'instruire, comme il lui faut une explication suffisante ou satisfaisante, elle s'adresse à son propre cœur et à son imagination.

Dans l'enfance des peuples, dit-on, tout n'est que croyances, articles de foi. C'est entendu. Mais dans l'âge mûr des peuples, lors même que la science a dévoilé, lui semble-t-il, un grand nombre des mystères de la nature, l'Humanité peut-elle se flatter d'évoluer en pleine lumière ? Dans le monde ne reste-t-il pas encore une infinité de coins ténébreux ? En admettant même que tous les secrets de la nature visible et palpable fussent révélés, ne restera-t-il pas toujours ce monde métaphysique, invisible et insaisissable, sur lequel la science a si peu de prise, et que la philosophie, malgré ses efforts, n'a pu jusqu'ici ni éclaircir ni pénétrer ?

Pierre Commelin, *Mythologie grecque et romaine*.

TEXTE 2

L'esprit humain, par sa nature, emploie successivement dans chacune de ses recherches trois méthodes de philosopher, dont le caractère est essentiellement différent et même radicalement opposé : d'abord la méthode théologique, ensuite la méthode métaphysique et enfin la méthode positive. De là, trois sortes de philosophie, ou de systèmes généraux de conceptions sur l'ensemble des phénomènes, qui s'excluent mutuellement : la première est le point de départ nécessaire de l'intelligence humaine ; la troisième son état fixe et définitif ; la seconde est uniquement destinée à servir de transition.

Dans l'état théologique, l'esprit humain, dirigeant essentiellement ses recherches vers la nature intime des êtres, les causes premières et finales de tous les effets qui le frappent, en un mot, vers les connaissances absolues, se représente les phénomènes comme produits par l'action directe et continue d'agents surnaturels plus ou moins nombreux, dont l'intervention arbitraire explique toutes les anomalies apparentes de l'univers.

Dans l'état métaphysique, qui n'est au fond qu'une simple modification générale du premier, les agents surnaturels sont remplacés par des forces abstraites, véritables entités (abstractions personnifiées) inhérentes aux divers êtres du monde, et conçues comme capables d'engendrer par elles-mêmes tous les phénomènes observés, dont l'explication consiste alors à assigner pour chacun l'entité correspondante.

EXTRAIT

Enfin, dans l'état positif, l'esprit humain, reconnaissant l'impossibilité d'obtenir des notions absolues, renonce à chercher l'origine et la destination de l'univers, et à connaître les causes intimes des phénomènes, pour s'attacher uniquement à découvrir, par l'usage bien combiné du raisonnement et de l'observation, leurs lois effectives, c'est-à-dire leurs relations invariables de succession et de similitude. L'explication des faits, réduite alors à ses termes réels, n'est plus désormais que la liaison établie entre les divers phénomènes particuliers et quelques faits généraux dont les progrès de la science tendent de plus en plus à diminuer le nombre.

Auguste Comte, *Cours de philosophie positive* (1830-1842), Première leçon, t. 1, Hermann, 1975, pp 21-22

II L'IMPACT DE LA PHILOSOPHIE SUR L'HISTOIRE

A. LES DIFFÉRENTS RAPPORTS DE LA PHILOSOPHIE AVEC LE MONDE

1. Du rapport de la philosophie avec le monde contemporain

a. La philosophie, une discipline inutile et dépassée

Les réalités sensibles étant soumises à la corruption, au changement, du fait de l'écoulement du temps, leur connaissance ne peut pas déboucher sur la vérité. Alors, le philosophe, amant de la sagesse et de la connaissance véritable, ne peut que les abandonner. Dans cette perspective, par la dialectique ascendante, il prend congé de ce monde d'apparence pour se hisser aux essences et, en dernière instance, à l'idée du Bien. « **La dialectique est donc un mouvement de conversion par lequel s'opère le détournement de l'âme du monde sensible et son orientation vers la partie brillante de l'Être : l'idée du Bien** »[1]. La conséquence de ce *modus operandi* (mode opératoire), c'est que le philosophe devient étranger à sa société et au monde, dont il ignore, désormais, les réalités. D'où sa maladresse et son ignorance des choses les plus élémentaires. Telle est la situation du philosophe Thalès (vers -625 vers -547) qui, selon PLATON (vers -428 vers -348), « **observait les astres et, comme il avait les yeux au ciel, il tomba dans un puits** »[2]. C'est dire que, pratiquer la philosophie, c'est ignorer tout ce que le citoyen ordinaire doit savoir afin de mieux s'intégrer dans le tissu social. Mieux, c'est vivre en marge des préoccupations matérielles, sociales, techniques, voire scientifiques, qui meublent le quotidien des citoyens ordinaires. Ce faisant, la philosophie, si loin des aspirations du peuple, ne semble d'aucune utilité. La pratiquer, c'est courir le risque de perdre son temps, de compromettre son présent, et surtout son avenir. C'est ce qui semble ressortir de ce propos de Calliclès dans *le Gorgias* de PLATON : « **Il n'y a pas de honte pour un jeune garçon à philosopher; mais, lorsqu'on continue à philosopher dans un âge avancé, la chose devient ridicule.** »

Il est indéniable qu'elle a perdu de sa superbe. Aujourd'hui ce qui importe, ce n'est pas juste connaitre pour connaitre. Avec l'invention du machinisme et l'orientation technologique de l'histoire humaine, une discipline qui ne produit pas de savoir Apodictique, n'est plus digne d'être pratiquée. Mieux, si ses résultats ne peuvent pas être réinvestis dans le quotidien, elle devient caduque. C'est ce que semblait exprimer Karl MARX à travers cette formule : « **Jusque-là, les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde. ce qui importe, c'est de le transformer.** » Cette appréciation marxienne, restituée dans la logique de la loi des trois états de COMTE, montre que l'esprit humain désormais parvenu à sa maturité que représente l'état scientifique, n'a pas à s'intéresser aux spéculations philosophiques. Le savoir doit pouvoir répondre aux besoins de l'homme, transformer son quotidien, soumettre la nature à ses désirs et autres aspirations. Ainsi, on peut dire que la philosophie et la science diffèrent à plus d'un titre. En effet, contrairement à la philosophie qui se donne à voir comme une pure logomachie (usage de mots creux, pure abstraction) et qui est

[1] Niamkey Koffi (1948), *Les images éclatées de la dialectique*, Abidjan, Annales de l'Université d'Abidjan, 1991, p. 18.
[2] Platon, *Théétète*, Paris, Éd. Garnier, 1956, p. 378.

incapable de démêler exactement le vrai du faux, faute de méthode rigoureuse d'investigation, la science est pourvoyeuse de la certitude apodictique utilitaire. La philosophie apparaît alors, aux yeux du scientisme (tendance à considérer que les sciences, et en particulier les sciences physico-chimiques, fournissent le seul modèle de vérité et de connaissance valable) comme très éloignée de ce qu'on appelle la connaissance vraie (connaissances déductive et expérimentale). Étant étrangère à ces modes opératoires, il est hors de tout doute, que la philosophie n'atteint aucun savoir. De ces défaillances rédhibitoires de la philosophie, **J. PIAGET** (1896-1980) en déduit qu'**« Elle n'atteint pas un savoir proprement dit, pourvu des garanties et des modes de contrôle caractérisant ce qu'on appelle la « connaissance »**[3].

Mais la philosophie n'a-t-elle vraiment plus droit de cité ? Le triomphe de la science sonne-t-elle le glas de la pratique de la philosophie ?

b. La philosophie, une discipline indissociable de l'histoire de l'humanité

Le philosophe est, d'après le platonisme[4], semblable au prisonnier de la caverne qui s'est évadé de ce monde d'apparence pour accéder à l'Idée du Bien. Cette élévation du monde sensible vers le monde intelligible est qualifiée de **« dialectique ascendante »**. Mais le philosophe se donne aussi la peine de redescendre dans la caverne afin d'y apporter le fruit de sa contemplation. Ainsi, par la **« dialectique descendante »**, il retourne dans le monde sensible pour l'informer. Par conséquent, pour PLATON, le philosophe est incontestablement l'unique citoyen à même de gouverner la cité. Le gouvernement idéal ne doit avoir à sa tête qu'un philosophe, car ce dernier seul a la capacité de comprendre les principes éthiques et moraux sous-jacents à une société harmonieuse. D'où cette mise en garde : **« On ne peut espérer de voir la fin des misères humaines avant que les vrais philosophes n'arrivent à la tête des gouvernements ou que, par une providence toute divine, ceux qui ont le pouvoir dans les États ne deviennent eux-mêmes philosophes »**[5].

L'être humain, créateur des ponts, des chaussées, des industries, par l'intermédiaire des sciences et des techniques, est le même qui manipule les concepts philosophiques. C'est dire que le philosophe n'est pas hors du monde. Car, il propose une résolution particulière des problèmes auxquels les hommes sont confrontés dans la société. La philosophie est donc inséparable de l'histoire de l'humanité dont elle est une approche qui diffère, certes, de celle de la science et de la religion, mais qui est indispensable à plus d'un titre. À cet égard, **K. MARX** (1818-1888) ne faisait-il pas observer que **« Les philosophes ne sortent pas de terre comme des champignons ; ils sont les fruits de leur temps, de leur peuple, dont la sève la plus subtile, la plus précieuse et la plus secrète circule dans les idées philosophiques. »**[6]

Contrairement à la science qui ne se limite qu'à la saisie d'un objet particulier, dans tout le vaste champ de la connaissance, la philosophie **« s'étend à tout ce que l'esprit humain peut savoir »**[7]. Aussi, apparaît-elle dans tous les domaines de l'existence humaine, à savoir la politique, la religion, les arts, la santé, etc. Pour ce motif, le philosophe seul, a compétence pour spéculer sur tous les objets possibles du savoir. En outre, en tant que fille de l'étonnement, il est notable que la philosophie, répondant à tous les objets d'étonnement quels qu'ils soient, possède les connaissances dans leur diversité et dans leur entièreté. Pour cette raison, **« Nous concevons d'abord le sage comme possédant la connaissance de toutes les choses, dans la mesure où cela est possible. »**[8] dit **Aristote**.

Malgré la discrimination dont elle est l'objet, des motifs substantiels à plus de réflexion philosophique existent, même dans un monde dominé par le matériel. Il est vrai que l'objectif affiché par le couple science et technique n'est plus un mystère aujourd'hui : décupler les performances, dynamiser l'agir de l'homme. Mais en se servant de cette puissance pour exploiter abusivement et soumettre la nature, l'homme se fragilise lui-même ; tant les effets collatéraux de l'exercice de cette puissance,

[3] Jean Piaget, *Sagesse et illusions de la philosophie*, Paris, PUF, 1965, p. 11.
[4] *La philosophie* de Platon
[5] Platon, *Lettres*, Lettre VII, in Œuvres de Platon, p. 57.
[6] Karl Marx, *« La philosophie et l'esprit du temps »*, in Œuvres choisies, Tome 1, choix de Norbert Guterman et Henri Lefebvre, Paris, Gallimard, 1993, p.17.
[7] René Descartes, *Principes de la philosophie*, Paris, Éd. Gallimard, 1970, p. 558.
[8] Aristote, *Métaphysique*, Paris, Éd. Les Échos du Maquis, traduction de J. Tricot, 2014, p. 45.

sont nombreux et apocalyptiques. Le réchauffement climatique, les pollutions (de la terre, de l'air et de l'eau), la menace permanente des armes de destruction massive, en sont le corollaire.
On en est arrivé là parce que dans leurs œuvres, les sciences ne s'embarrassent pas de questions éthiques. Elles visent seulement la démystification, la domination du cosmos. En un mot, la dynamisation du corps humain par la mise à disposition, d'immenses puissances matérielles. Toutefois, elle ne s'interroge pas sur la moralité des usagers de cette puissance quasi-divine. La suite de cette attitude de la science, c'est de conduire l'humanité vers l'autodestruction. Pour infléchir l'allure cataclysmique imprimée à l'existence humaine par la science, un regain de philosophie, en tant que morale et art de vivre raisonnablement, est nécessaire. C'est à cette condition que l'humanité peut véritablement, si elle le veut bien, jouir des retombées positives des sciences. D'où la prépondérance, aujourd'hui, des disciplines d'inspiration philosophique comme la bioéthique, l'éthique de la responsabilité, l'éthique environnementale, etc., afin de repenser et de réorienter l'activité des savants. Dans le sillage de cette approche, **H. BERGSON** (1859-1941) note dans *Les deux sources de la morale et de la religion* : « **Le corps agrandi attend un supplément d'âme.** »[9]
Il faut, aussi préciser que, l'une des caractéristiques essentielles de la science, c'est le progrès (mouvement ininterrompu vers l'avant) de ses connaissances. Mais pour que ce progrès ne connaisse pas d'obstacles épistémologiques, des moments d'inertie, la science doit pouvoir éviter les connaissances qui se veulent absolues, définitives. Mais comment réussir ce pari ? Pour prévenir ces obstacles, le savant doit adopter une attitude typiquement philosophique, notamment le doute philosophique. En effet, c'est en remettant en cause ses propres théories et vérités que le savant peut arriver à les parfaire, puis faire avancer, par ricochet, la science. C'est l'avis du biologiste Claude BERNARD (1813-1878) qui observe que « **La première condition que doit remplir un savant qui se livre à l'investigation [...], c'est de conserver une entière liberté d'esprit assise sur le doute philosophique** »[10].
Il convient donc, de dire que la philosophie et la science, présentent, certes, une infinité de dissimilitudes ; mais, au lieu de les opposer, il faut privilégier leurs interactions.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 5

Associe, dans ton cahier, Vrai, au chiffre de chacun des termes ou expressions ci-dessous, s'il constitue une qualité pour la philosophie, et Faux, si non.

1. Le sens critique
2. Le fanatisme
3. Le pouvoir technique
4. La prudence
5. La sagesse
6. La tolérance

[9] Henri Bergson, *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, Paris, PUF/ coll. « Quadrige », 1984, p. 331.
[10] Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, Librairie de l'Académie Impériale de médecine, 1865, p. 53.

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 3

Il est assez difficile de comprendre, comment il se peut faire que des gens qui ont de l'esprit, aiment mieux se servir de l'esprit des autres dans la recherche de la vérité, que de celui que Dieu leur a donné. Il y a sans doute infiniment plus de plaisir et plus d'honneur à se conduire par ses propres yeux, que par ceux des autres ; et un homme qui a de bons yeux ne s'avisa jamais de les fermer, ou de se les arracher, dans l'espérance d'avoir un conducteur. Sapientis oculi in capite ejus, stultus in tenebris ambulat. (« Les yeux du sage sont dans sa tête, l'insensé marche dans les ténèbres ») Pourquoi le fou marche-t-il dans les ténèbres ? C›est qu'il ne voit que par les yeux d›autrui, et que ne voir que de cette manière, à proprement parler, c›est ne rien voir. L'usage de l›esprit est à l'usage des yeux, ce que l'esprit est aux yeux ; et de même que l'esprit est infiniment au-dessus des yeux, l'usage de l'esprit est accompagné de satisfactions bien plus solides, et qui le contentent bien autrement, que la lumière et la couleur ne contentent la vue. Les hommes toutefois se servent toujours de leurs yeux pour se conduire, et ils ne se servent presque jamais de leur esprit pour découvrir la vérité.

MALEBRANCHE. *De la recherche de la vérité*. 1674.1675.

TEXTE 4

J'aurais ensuite fait considérer l'utilité de cette philosophie, et montré que, puisqu'elle s'étend à tout ce que l'esprit humain peut savoir, on doit croire que c'est elle seule qui nous distingue des plus sauvages et barbares, et que chaque nation est d'autant plus civilisée et polie que les hommes y philosophent mieux ; et ainsi que c'est le plus grand bien qui puisse être en un État que d'avoir de vrais philosophes. Et outre cela que, pour chaque homme en particulier, il n'est pas seulement utile de vivre avec ceux qui s'appliquent à cette étude, mais qu'il est incomparablement meilleur de s'y appliquer soi-même ; comme sans doute il vaut beaucoup mieux se servir de ses propres yeux pour se conduire, et jouir par même moyen de la beauté des couleurs et de la lumière, que non pas de les avoir fermés et suivre la conduite d'un autre ; mais ce dernier est encore meilleur que de les tenir fermés et n'avoir que soi pour se conduire. C'est proprement avoir les yeux fermés, sans tâcher jamais de les ouvrir, que de vivre sans philosopher ; et le plaisir de voir toutes les choses que notre vue découvre n'est point comparable à la satisfaction que donne la connaissance de celles qu'on trouve par la philosophie ; et, enfin, cette étude est plus nécessaire pour régler nos mœurs et nous conduire en cette vie, que n'est l'usage de nos yeux pour guider nos pas.

DESCARTES, *Les Principes de la philosophie*.

SPECIMEN

CONCLUSION

Pour parvenir à sa fin, précisément, l'étude des principes et des causes présidant à la naissance de toute chose, la philosophie, recourt au mythe. La pertinence de ce choix réside dans le fait que le mythe s'étend aussi bien au monde sensible qu'au monde intelligible. En outre, le récit mythique se veut exhaustif et définitif là où l'explication rationnelle se montre partielle et provisoire. Mais loin de les opposer radicalement, la philosophie montre qu'on peut recourir au mythe sans renier la raison et être ainsi plus performant dans notre volonté de connaitre, Cette façon de faire des philosophes, est souvent présentée comme une faiblesse. Et en cette ère de triomphe de la rationalité scientifique, elle semble justifier le discrédit sur la philosophie. Mais pour qui sait les conséquences d'une « **science sans conscience** » pour parler comme **RABELAIS**, l'humanité a intérêt à avoir autant de considération pour la philosophie, car, le rôle de cette dernière, est essentielle pour son bonheur. Mais le bonheur est-il réalisable ?

CITATIONS À RETENIR



Devoir ! nom sublime et grand, toi qui ne renfermes rien en toi d'agréable, rien qui implique insinuation, mais qui réclame la soumission, [...] la condition indispensable de la seule valeur que les hommes peuvent se donner à eux-mêmes.

Emmanuel Kant

Critique de la raison pratique" (1788), première partie, I, III, trad. F. Picavet, Félix Alcan, 1888.



Que deviendra l'homme, sans Dieu et sans immortalité ? Tout est permis.

Fiodor Dostoïevski

Les Frères Karamazov" (1880), trad. H. Mongault, Gallimard, 1935



Il n'y a peut être pas aujourd'hui de préjugé mieux enraciné que celui-ci : s'imaginer que l'on sait en quoi consiste exactement ce qui est moral.

Friedrich Nietzsche

Aurore. *Réflexions sur les préjugés moraux* (1881), 132, trad. J. Hervier, Gallimard, 1970



Bien loin que l'absence de Dieu autorise toute licence, c'est bien parce que l'homme est délaissé sur la terre que ses actes sont des engagements définitifs, absolus.

Simone de Beauvoir

Pour une Morale de l'ambiguïté, Gallimard, 1947

CITATIONS À RETENIR



Je devais donc supprimer le savoir, pour trouver une place pour la croyance

Emmanuel Kant

Critique de la raison pure (1781), Préface de la seconde édition (1787), trad. J. Barni, Éditions Germer-Baillière, 1869.



[Qu'est-ce que la philosophie ?] Se connaître soi-même – apprendre à penser – faire comme si rien n'allait de soi – s'étonner, s'étonner que l'étant est.

Gilles Deleuze

Qu'est-ce que la philosophie ?, avec F. Guattari, Minuit, 1991, ré-édition de 2005.



De même que les prières des hommes sont une maladie de la volonté, leurs croyances sont une maladie de l'intelligence.

Ralph Waldo Emerson

Compter sur soi, trad. Stéphane Thomas, Allia, 2018



La philosophie est le microscope de la pensée.

Victor Hugo

Les Misérables, éd. J. Hetzel et A. Quantin, 1882, partie V, chap. 2, p. 162.



Le mythe, ici, n'est pas là pour entrer en concurrence avec le vrai, mais pour le rattacher à ce à quoi les hommes tiennent et qui les font rêver.

Denis Guedj

Le théorème du perroquet, p.617



D'où venons-nous ? Que faisons-nous ici-bas ? Où allons-nous ? Si vraiment la philosophie n'avait rien à répondre à ces questions d'un intérêt vital, ou si elle était incapable de les élucider progressivement (...), ce serait presque le cas de dire, en détournant de sons sens le mot de Pascal que toute la philosophie ne vaut pas une heure de peine.

Henri Bergson

L'âme et le corps, , éd. PUF, coll. « Quadrige », 2017, p. 30

SPECIMEN

Dissertation

Dans la perspective du prochain devoir de niveau portant sur la valeur de la philosophie, des camarades de classe te proposent, en tant que major de la discipline, de les aider à s'exercer. Fais-le, à partir des sujets suivants :

1. A-t-on encore besoin de philosophes dans une société qui aspire au développement ?
2. Le philosophe et le religieux peuvent-ils s'entendre ?
3. « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. »
4. La raison a-t-elle définitivement vaincu le mythe ?
5. Le philosophe peut-il avoir recours au mythe ?
6. Philosopher, est-ce perdre son temps ?

Résous le problème que pose chacun de ces sujets dans une production argumentée.

SPECIMEN

Commentaire de textes

À la fin de la leçon sur la valeur de la philosophie, ta voisine, désireuse de renforcer ses acquis, en commentaire de texte philosophique, te propose de l'aider. Fais-le à partir des textes ci-dessous

TEXTE 1

Tant que l'on n'a pas bien compris la liaison de toutes choses et l'enchaînement des causes et des effets, on est accablé par l'avenir. Un rêve ou la parole d'un sorcier tuent nos espérances le présage est dans toutes les avenues. Idée théologique. Chacun connaît la fable de ce poète à qui il avait été prédit qu'il mourrait de la chute d'une maison ; il se mit à la belle étoile ; mais les dieux n'en voulurent point démordre, et un aigle laissa tomber une tortue sur sa tête chauve, la prenant pour une pierre. On conte aussi l'histoire d'un fils de roi qui, selon l'oracle, devait périr par un lion ; on le garda au logis avec les femmes ; mais il se fâcha contre une tapisserie qui représentait un lion, s'écorcha le poing sur un mauvais clou, et mourut de gangrène. L'idée qui sort de ces contes, c'est la prédestination, que des théologiens mirent plus tard en doctrine ; et cela s'exprime ainsi : la destinée de chacun est fixée quoi qu'il fasse. Ce qui n'est point scientifique du tout ; car ce fatalisme revient à dire : « Quelles que soient les causes, le même effet en résultera. » Or, nous savons que si la cause est autre, l'effet sera autre. Et nous détruisons ce fantôme d'un avenir inévitable par le raisonnement suivant ; supposons que je connaisse que je serai écrasé par tel mur tel jour à telle heure ; cette connaissance fera justement manquer la prédiction. C'est ainsi que nous vivons ; à chaque instant nous échappons à un malheur parce que nous le prévoyons ; ainsi ce que nous prévoyons, et très raisonnablement, n'arrive pas. Cette automobile m'écrasera si je reste au milieu de la route ; mais je n'y reste pas.

ALAIN, ***Propos du 28 août 1911.***

TEXTE 2

Il n'y a presque rien qui n'ait été dit par l'un, et dont le contraire n'ait été affirmé par quelque autre. Et il ne serait d'aucun profit de compter les voix, pour suivre l'opinion qui a le plus de répondants (1) : car, lorsqu'il s'agit d'une question difficile, il est plus vraisemblable qu'il s'en soit trouvé peu, et non beaucoup, pour découvrir la vérité à son sujet. Mais quand bien même ils seraient tous d'accord, leur enseignement ne serait pas encore suffisant : car jamais, par exemple, nous ne deviendrons mathématiciens, même en connaissant par cœur toutes les démonstrations des autres, si notre esprit n'est pas en même temps capable de résoudre n'importe quel problème ; et nous ne deviendrons jamais philosophes, si nous avons lu tous les raisonnements de Platon et d'Aristote, et que nous sommes incapables de porter un jugement assuré sur les sujets qu'on nous

propose ; dans ce cas, en effet, ce ne sont point des sciences que nous aurions apprises, semble-t-il, mais de l'histoire.

DESCARTES, *Règles pour la direction de l'esprit*, posthume (1628).

1. répondants : défenseurs.

TEXTE 3

Notre raison, incurablement présomptueuse, s'imagine posséder par droit de naissance ou par droit de conquête, innés ou appris, tous les éléments essentiels de la connaissance de la vérité. Là même où elle avoue ne pas connaître l'objet qu'on lui présente, elle croit que son ignorance porte seulement sur la question de savoir quelle est celle de ses catégories anciennes qui convient à l'objet nouveau. Dans quel tiroir prêt à s'ouvrir le ferons-nous entrer ? De quel vêtement déjà coupé allons-nous l'habiller ? Est-il ceci, ou cela, ou autre chose ? et « ceci » et « cela » et « autre chose » sont toujours pour nous du déjà conçu, du déjà connu. L'idée que nous pourrions avoir à créer de toutes pièces pour un objet nouveau, un nouveau concept, peut-être une nouvelle méthode de penser, nous répugne profondément. L'histoire de la philosophie est là cependant, qui nous montre l'éternel conflit des systèmes, l'impossibilité de faire entrer définitivement le réel dans ces vêtements de confection que sont nos concepts tout faits, la nécessité de travailler sur mesure. Plutôt que d'en venir à cette extrémité, notre raison aime mieux annoncer une fois pour toutes, avec une orgueilleuse modestie, qu'elle ne connaîtra que du relatif et que l'absolu n'est pas de son ressort : cette déclaration préliminaire lui permet d'appliquer sans scrupule sa méthode habituelle de penser, et, sous prétexte qu'elle ne touche pas à l'absolu, de trancher absolument sur toutes choses.

BERGSON, *L'Évolution créatrice*.

TEXTE 4

C'est, en effet, l'étonnement qui poussa, comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques. Au début, leur étonnement porta sur les difficultés qui se présentaient les premières à l'esprit ; puis, s'avançant ainsi peu à peu, ils étendirent leur exploration à des problèmes plus importants, tels que les phénomènes de la Lune, ceux du Soleil et des Étoiles, enfin la genèse de l'Univers. Or apercevoir une difficulté et s'étonner, c'est reconnaître sa propre ignorance (c'est pourquoi même l'amour des mythes est, en quelque manière amour de la Sagesse, car le mythe est un assemblage de merveilleux). Ainsi donc, si ce fut bien pour échapper à l'ignorance que les premiers

philosophes se livrèrent à la philosophie, c'est qu'évidemment ils poursuivaient le savoir en vue de la seule connaissance et non pour une fin utilitaire. Et ce qui s'est passé en réalité en fournit la preuve : presque toutes les nécessités de la vie, et les choses qui intéressent son bien-être et son agrément avaient reçu satisfaction, quand on commença à rechercher une discipline de ce genre. Je conclus que, manifestement, nous n'avons en vue, dans notre recherche, aucun intérêt étranger. Mais, de même que nous appelons libre celui qui est à lui-même sa fin et n'existe pas pour un autre, ainsi cette science est aussi la seule de toutes les sciences qui soit une discipline libérale, puisque seule elle est à elle-même sa propre fin.

ARISTOTE, *Métaphysique* A, 2, 982 b 10, trad. J. Tricot, Vrin.

TEXTE 5

Mais, je ne sais comment cela se fit, voici que des gens puissants traînent devant les tribunaux ce même Socrate, notre ami, et portent contre lui une accusation des plus graves qu'il ne méritait certes point : c'est pour impiété que les uns l'assignèrent devant le tribunal et que les autres le condamnèrent, et ils firent mourir l'homme qui n'avait pas voulu participer à la criminelle arrestation d'un de leurs amis alors banni, lorsque, bannis eux-mêmes, ils étaient dans le malheur. Voyant cela et voyant les hommes qui menaient la politique, plus je considérais les lois et les mœurs, plus aussi j'avançais en âge, plus il me parut difficile de bien administrer les affaires de l'État. (…) De plus, la législation et la moralité étaient corrompues à un tel point que moi, d'abord plein d'ardeur pour travailler au bien public, considérant cette situation et voyant comment tout marchait à la dérive, je finis par en être étourdi. (…) Finalement, je compris que tous les États actuels sont mal gouvernés, car leur législation est à peu près incurable sans d'énergiques préparatifs joints à d'heureuses circonstances. Je fus alors irrésistiblement amené à louer la vraie philosophie et à proclamer que, à sa lumière seule, on peut reconnaître où est la justice dans la vie publique et dans la vie privée. Donc, les maux ne cesseront pas pour les humains avant que la race des purs et authentiques philosophes n'arrive au pouvoir ou que les chefs des cités, par une grâce divine, ne se mettent à philosopher véritablement.

PLATON, *Lettre VII*, 325, 326, trad. J. Souilhé, éd. Les Belles Lettres.

TEXTE 6

Notre raison, incurablement présomptueuse, s'imagine posséder par droit de naissance ou par droit de conquête, innés ou appris, tous les éléments essentiels de la connaissance de la vérité. Là même où elle avoue ne pas connaître l'objet qu'on lui présente, elle croit que son ignorance porte seulement sur la question de savoir quelle est celle de ses catégories anciennes qui convient à l'objet nouveau. (…) L'idée que nous pourrions avoir à créer de toutes pièces pour un objet nouveau, un nouveau concept, peut-être une nouvelle méthode de penser, nous répugne profondément. L'histoire de la philosophie est là cependant, qui nous montre l'éternel conflit des systèmes, l'impossibilité de faire entrer définitivement le réel dans ces vêtements de confection que sont nos concepts tout faits, la nécessité de travailler sur mesure. Plutôt que d'en venir à cette extrémité, notre raison aime mieux annoncer une fois pour toutes, avec une orgueilleuse modestie, qu'elle ne connaîtra que du relatif et que l'absolu n'est pas de son ressort : cette déclaration préliminaire lui permet d'appliquer sans scrupule sa méthode habituelle de penser, et, sous prétexte qu'elle ne touche pas à l'absolu, de trancher absolument sur toutes choses.

BERGSON, *L'Évolution créatrice*.

Fais l'étude ordonnée de ces textes et dégage leur intérêt philosophique.

SPECIMEN

LEÇON 3

LE PROGRÈS ET LE BONHEUR

SITUATION D'APPRENTISSAGE

Le chef de classe de la terminale A 1 du lycée Moderne de... avant l'arrivée du professeur de philosophie, présente un ancien tee-shirt de campagne à une élection présidentielle, sur lequel on peut lire « **Le progrès pour tous, le bonheur pour chacun** ». Ce slogan suscite beaucoup de commentaires dans la classe ; Pour les uns, le progrès entraine le bonheur ; pour les autres, le bonheur est à dissocier du progrès. Pour en savoir davantage, la classe décide de s'informer sur les caractéristiques du désir, des passions, de la technique, de l'art, de l'imagination, de distinguer les types de progrès, d'établir les rapports entre le progrès et le développement et d'examiner les conditions du bonheur.

TABLEAU DES HABILETÉS ET CONTENUS

HABILETÉS	CONTENUS
Définir	• Le travail • Le désir, les passions • La technique • L'imagination • L'art • Les différents types de progrès • Les caractéristiques du bonheur
Établir	• Les rapports entre le travail, la technique, l'art et le développement • Le rôle du désir et des passions dans la création • Les rapports entre le progrès et le développement
Montrer	Le rapport entre le progrès matériel et le progrès spirituel dans la quête du bonheur
Apprécier	Les conditions du bonheur

INTRODUCTION

Tout être humain aspire au bonheur. Mais ce bonheur recherché n'est pas le simple plaisir, c'est-à-dire, un état affectif incomplet et éphémère. Il est plutôt, selon **KANT (Emmanuel)** (1724-1804), dans *Critique de la raison pratique*, « **la satisfaction de toutes nos inclinations** ». Et, parler de bonheur peut conduire, à rechercher son lieu d'émergence qui se retrouverait dans l'espace du progrès, lequel progrès semble aujourd'hui être intimement lié au succès de la technoscience. Car, les prouesses de la technoscience ont considérablement amélioré les conditions matérielles d'existence humaine. Cependant, l'espoir humain fondé sur ce progrès parait assombri, eu égard à ses retombées néfastes sur la nature et sur l'homme. Dans ces conditions, peut-on affirmer que l'homme, être de désirs et enclin aux passions peut réellement être heureux ? En d'autres termes, le progrès entraine-t-il le bonheur ?

I LES RAPPORTS ENTRE LE TRAVAIL, LA TECHNIQUE, L'ART, LE DESIR, LES PASSIONS ET L'IMAGINATION DANS LA QUETE DU BONHEUR.

A. LE RÔLE DU DÉSIR, DES PASSIONS ET DE L'IMAGINATION DANS LA CRÉATION.

1. Le désir et les passions, une source d'énergie pour l'imagination dans son élan de création

À la question de savoir ce qu'est **le désir**, l'on pourrait répondre immédiatement que c'est l'expression du manque. De son étymologie latine « desiderare » qui signifie regretter l'absence de quelque chose, le désir est donc la tendance consciente de l'homme vers un objet qui lui manque et dont la possession ne l'épuise pas. Et dire de l'homme, qu'il est un être de désir, signifie que ses aspirations ne se limitent pas à ce qui lui est instantanément donné. Autrement dit, l'homme cherche toujours mieux que ce qu'il possède déjà. C'est ce que relève **LEIBNIZ** (1646-1716) dans *Nouveaux essais sur l'entendement humain* : « **L'inquiétude (...) qu'un homme ressent en lui-même par l'absence d'une chose qui lui donnerait du plaisir si elle était présente, c'est ce qu'on nomme désir** ».

En tant que tel, le désir parait plus psychologique que biologique, et n'est pas un simple besoin. Par cet aspect psychologique, le désir se présente comme une caractéristique spécifiquement humaine, insatiable, c'est-à-dire, éternellement insatisfaite. À ce titre, le désir est étroitement lié à **la passion** qui est une énergie du vouloir, un amour profond qu'on éprouve pour quelqu'un ou pour quelque chose.

Et, ce faisant, même si les moralistes condamnent les passions, parce qu'elles provoquent un déséquilibre dans l'âme, il faut cependant reconnaitre qu'il existe de bonnes passions, c'est-à-dire, celles qui déclenchent en l'homme, une énergie au service de l'action. C'est ce qu'exprime **ROUSSEAU (Jean-Jacques)** (1712-1778), dans *La Nouvelle Héloïse*, en ces termes « **Il n'y a que des âmes de feu qui savent convaincre et vaincre ; tous les grands efforts, toutes les actions sublimes sont leur ouvrage ...** ».

Au total, le désir et les passions constituent des sources de créativité humaine. Ils manifestent le sentiment qui pousse l'homme à agir et à transformer son milieu, en vue de son épanouissement. Par conséquent, désir et passions stimulent et renforcent l'imagination qui, de ce fait, permet à l'homme de créer, d'inventer et de découvrir. Mais au fait, qu'est-ce que l'imagination ?

ACTIVITÉ D'APPLICATION 1

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, relatives aux désirs et aux passions, le chiffre de celles qui sont correctes.

1. Le désir est une tendance consciente de l'homme vers un objet qui lui manque et dont la possession le rendrait heureux.

2. Le désir est une émotion que l'on ressent face à quelque chose ou quelqu'un.
3. Le désir désigne n'importe quel besoin affectif.
4. Tout désir est, avant tout, une passion.
5. La passion est un désir très fort qui modifie l'ordre des priorités de l'individu.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 2

Écris, dans ton cahier, Vrai, à la place des pointillés, si l'assertion ci-dessous explique correctement la célèbre formule de HEGEL : « Rien de grand ne s'est accompli sans passion. » et Faux, si non.

« L'homme est naturellement paresseux et manque de motivation pour aller jusqu'au bout de ses projets. C'est la passion qui déclenche en lui, la soif et l'énergie nécessaires, qui le pousse au sacrifice afin de réaliser son but. Elle est donc le moteur indispensable de toute action ».

.....

2. L'imagination comme la manifestation du désir et des passions de l'homme.

L'imagination est la capacité par laquelle l'homme produit des images mentales. Nous distinguons ordinairement deux types d'imagination : l'imagination reproductrice et l'imagination productrice ou créatrice.

L'imagination reproductrice est la faculté de se représenter mentalement une image en l'absence de toute donnée de la perception, c'est-à-dire, lorsque cette image est la représentation d'un objet ou d'un être absent. Cette fonction de reproduction relève d'une sorte de mémoire imprécise et confuse. C'est, cette approche de l'imagination dont parle **DESCARTES (René)** (1596-1650) dans *Méditations métaphysiques*, lorsqu'il dit que l'imagination est « **une faculté empirique** ». Elle part de l'expérience acquise pour aboutir à la volonté de reproduction, en passant par la mémoire qui lui fournit un matériau initial. De par ce caractère empirique, l'imagination ne peut rien créer. C'est pourquoi **PASCAL (Blaise)** (1623-1662), dans *Pensées*, estime qu'elle est une « **maitresse d'erreurs et de faussetés...** ». C'est comprendre ici avec **PASCAL** que l'imagination se révèle toujours négative et nous entraine inévitablement vers l'illusion.

Cependant, cette critique classique de l'imagination qui l'oppose à la raison, ne repose-t-elle pas sur une conception limitative de l'imagination ? Autrement dit, stimulée et renforcée par le désir et les passions, l'imagination n'est-t-elle pas créatrice ?

L'imagination productrice ou créatrice admet que l'imagination ne dépend pas de l'expérience mais, au contraire, permet de la constituer. En effet, elle est une fonction fondamentale de la pensée qui permet de précéder l'expérience et d'appréhender une possibilité quand elle se manifeste dans la perception de la réalité. En d'autres termes, l'imagination se présente comme une combinaison d'idées ou d'événements, une représentation de ce qui n'existe pas ou n'existe pas encore, une fiction. C'est pourquoi, l'imagination est, selon **KANT (Emmanuel)** (1724-1804) dans *Critique de la raison pure*, un « **art caché dans les profondeurs de la nature humaine** » qui vient se manifester à travers de nombreuses productions. En outre, en visant le possible au-delà du réel, l'imagination permet une ouverture, en fonction du domaine où elle se manifeste. C'est dans cet ordre d'idées que **BACHELARD (Gaston)** (1884-1962), dans *l'Art et les songes*, écrit : « **L'imagination est essentiellement ouverte, évasive...** ». C'est dire, qu'elle est dans le psychisme humain, l'expression même de la nouveauté.

De là, cette nature désirante et passionnée de l'homme, entendue comme tension permanente ou curiosité, qui le conduit à rechercher absolument son bien-être. Et, pour aboutir à ce bien-être, le travail, la technique et l'art semblent des activités indiquées.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 3

Remplace, dans ton cahier, les pointillés ci-dessous, par Vrai, si l'affirmation suivante définit correctement l'imagination, et Faux, si non :

« L'imagination : produit de l'intelligence humaine se rapportant à des choses passées ou futures, réelles ou inédites. »

.....

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 1

La raison nous assure que puisqu'il n'est pas en notre pouvoir de borner nos désirs, et que nous sommes portés par une inclination naturelle à aimer tous les biens, nous ne pouvons devenir heureux qu'en possédant celui qui les renferme tous. Notre propre expérience nous fait sentir que nous ne sommes pas heureux dans la possession des biens dont nous jouissons, puisque nous en souhaitons encore d'autres. Enfin nous voyons tous les jours que les grands biens dont les princes et les rois même les plus puissants jouissent sur la terre, ne sont pas encore capables de contenter leurs désirs : qu'ils ont même plus d'inquiétudes et de déplaisirs que les autres ; et qu'étant, pour ainsi dire, au haut de la roue de la fortune, ils doivent être infiniment plus agités et plus secoués par son mouvement que ceux qui sont au-dessous et plus proche du centre. Car enfin ils ne tombent jamais que du haut ; ils ne reçoivent jamais que de grandes blessures ; et toute cette grandeur qui les accompagne et qu'ils attachent à leur être propre ne fait que les (1) grossir et les étendre, afin qu'ils soient capables d'un plus grand nombre de blessures et plus exposés aux coups de la fortune.

MALEBRANCHE, *De la Recherche de la vérité*, 1675.

TEXTE 2

Un des traits marquants de l'action humaine est qu'elle entreprend toujours du nouveau, ce qui ne signifie pas qu'elle puisse alors partir de rien, créer à partir du néant. On ne peut faire place à une action nouvelle qu'à partir du déplacement ou de la destruction de ce qui préexistait et de la modification de l'état de choses existant. Ces transformations ne sont possibles que du fait que nous possédons la faculté de nous écarter par la pensée de notre environnement et d'imaginer que les choses pourraient être différentes de ce qu'elles sont en réalité. Autrement dit, la négation délibérée de la réalité – la capacité de mentir –, et la possibilité de modifier les faits – celle d'agir – sont intimement liées ; elles procèdent l'une et l'autre de la même source : l'imagination. Car il ne va pas de soi que nous soyons capables de dire : « le soleil brille », à l'instant même où il pleut (certaines lésions cérébrales entraînent la perte de cette faculté) ; ce fait indique plutôt que, tout en étant parfaitement aptes à appréhender le monde par les sens et le raisonnement, nous ne sommes pas insérés, rattachés à lui, de la façon dont une partie est inséparable du tout. Nous sommes libres de changer le monde et d'y introduire de la nouveauté. Sans cette liberté mentale de reconnaître ou de nier l'existence, de dire « oui » ou « non » – en exprimant notre approbation

ou notre désaccord non seulement en face d'une proposition ou d'une déclaration, mais face aux réalités telles qu'elles nous sont données, sans contestation possible, par nos organes de perception et de connaissance – il n'y aurait aucune possibilité d'action.

Hannah ARENDT, *Du mensonge en politique*, 1972.

B. LE TRAVAIL, LA TECHNIQUE ET L'ART DANS LA QUÊTE DU BONHEUR.

1. De l'aliénation du travail à son caractère social et libérateur.

De prime abord, le travail se présente comme une activité contraignante et aliénante. Et son étymologie grecque « *Tripalium* », qui désigne un instrument de torture, exprime bien cela. A partir de ce sens, la tradition Judéo-chrétienne accable le travail, l'identifie à la souffrance, voire à une malédiction. C'est alors qu'il est écrit dans la **SAINTE BIBLE**, *Genèse 3,19* : « **C'est à la sueur de ton front que tu gagneras ton pain** ». Selon cette conception Judéo-chrétienne, en effet, le travail est une punition, un châtiment infligé à l'homme par Dieu, suite à la désobéissance d'Adam et Eve, dans le jardin d'Eden. Il en résulte une condamnation divine à laquelle nous ne pouvons échapper.

En outre, dans la pratique, le travail est considéré comme un devoir, une tâche que l'homme doit accomplir par nécessité et par contrainte pour subsister. C'est pourquoi, **MARX (Karl)** (1818-1883), dans *Manuscrits de 1844*, écrit : « **Travailler, c'est se dépouiller de sa propre existence pour pouvoir vivre** ». Cela est perceptible aujourd'hui à travers l'aliénation du travail mécanisé qui est la manifestation de la misère de l'homme, victime de l'aveuglement et de l'excès de ses propres désirs. Ce faisant, le travail déshumanise l'homme, c'est-à-dire, qu'il est infantilisation et dépossession de soi. C'est ce qui pourrait expliquer la limitation ou la négation du travail et, par conséquent, son caractère aliénant. Et pourtant, la quête du travail, est une préoccupation majeure du commun des mortels. L'homme aspire au travail. Cette réalité ne bat- elle pas en brèche toute vision péjorative du travail ? Autrement dit, le travail n'est-il pas un facteur d'intégration et de liberté sociale ?

Le travail est une activité physique, consciente, intelligente et morale qui vise la production de biens nécessaires à l'existence humaine.

En tant que signe de l'intelligence humaine, le travail incarne l'imagination et la raison. Dans sa pratique, il est le lieu de l'usage des outils qui se substituent au corps de l'homme, contrairement à l'activité animale instinctive, figée, programmée une fois pour toute et qui ne saurait donc tenir lieu de travail. C'est ce qui fait dire à **MARX (Karl)** (1818-1883) dans *Le Capital* que : « **Ce qui distingue le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire da la ruche** ». Ce caractère intellectuel du travail montre bien qu'il est une activité spécifiquement humaine, qui fait nécessairement appel à la morale et à la conscience.

En tant qu'activité morale et consciente, le travail se veut une obligation, voire une nécessité libératrice, qui incarne le goût de l'effort, le sens du service, de la responsabilité et de l'indépendance. « **Le travail affranchit l'homme de l'animalité et de la nature** » dit **HEGEL** (1770-1831) dans *Phénoménologie de l'esprit*. Parce que par le travail, l'homme jouit de qualités certaines, nous ne pouvons que convenir avec **VOLTAIRE** (1694-17178) dans *Candide* : « **Le travail éloigne de nous trois grands maux : l'ennui, le vice et le besoin** ».

En somme, le travail est le moyen par lequel l'homme construit l'histoire et accède à sa plus haute liberté et dignité. Et, dans le souci d'améliorer les conditions du travail pour le rendre plus efficace en vue du bonheur de l'humanité, l'homme à recours à la technique et à la création artistique. Dès lors, en quoi consiste la nécessité de l'art et de la technique dans la quête du bonheur ?

ACTIVITÉ D'APPLICATION 4

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celle qui définit correctement le travail.

1. Toute activité physique contraignante et aliénante
2. Châtiment infligé à l'homme par Dieu suite à la désobéissance d'Adam et Ève dans le jardin d'Eden.
3. Activité physique ou intellectuelle qui vise, de manière consciente, la production de biens nécessaires à l'existence humaine.

2. La nécessite de la technique et de l'art dans la quête du bonheur

La technique, de son étymologie grecque « *technè* » qui signifie « habileté », « savoir-faire », « ensemble des pratiques utilitaires », désigne l'ensemble des procédés par lesquels l'homme fabrique, construit et transforme la nature à son gré. À ce titre, la technique s'impose d'abord et avant tout comme un facteur d'amélioration des conditions du travail. En tant que produit de l'intelligence et de l'imagination de l'homme, elle fait référence, pour la pensée moderne, à des procédés élaborés à partir des connaissances scientifiques.

Et, le rapport de l'homme à la technique montre qu'elle est omniprésente, c'est-à-dire, qu'elle organise toutes les fonctions de la vie sociale. C'est pourquoi, **MARCUSE (Herbert)** (1898-1979), dans *L'homme unidimensionnel*, pense que : « **la société technologique** » tend à devenir totalitaire dans la mesure où l'appareil de production détermine non seulement les activités techniques, mais toute la vie sociale, toutes les aspirations et tous les besoins des individus. Aujourd'hui, les bienfaits de l'avancée technologique sont perceptibles dans tous les domaines d'activités sociales. En effet, du transport à l'informatique, en passant par la communication et la médecine, la technique reste convaincante. De là, nous pouvons légitimement dire avec **ELLUL (Jacques)** (1912-1994), dans *La technique ou l'enjeu du siècle* que : « **La technique est le dieu qui sauve** ». Cette société, à part entière, technophile peut-elle mettre en marge la création artistique ? Autrement dit, qu'est-ce que l'art ? Que représente-t-il à côté de la technique, dans la quête du bonheur de l'humanité ?

L'art, tout comme l'imagination et la technique, est un produit de l'intelligence humaine. Le terme art dérive du latin « ars » et désigne exclusivement ce qui relève de l'esthétique, c'est-à-dire ce qui plait du point de vue sensible. En ce sens, l'art vise le beau. Et c'est pourquoi le mot art a longtemps désigné les savoir-faire artisanaux et les modes de production. Or, la notion de beau se distingue de l'utile en ce sens que le beau n'est pas directement lié à une utilité pratique. Par conséquent, l'œuvre d'art, en général, semble ne servir à rien. C'est pourquoi **PLATON** (428-347 av. JC), dans *La République*, considère l'art comme une illusion, un simulacre qui n'a rien à voir avec la société, « **(...) une perversion de la réalité** ». De ce fait, l'art reste en marge des intérêts et de l'action efficace, voire concrète, et ne saurait rendre l'homme heureux.

Mais aujourd'hui, l'art désigne une forme culturelle qui s'émancipe aussi bien des techniques de production, que de la religion. Ce faisant, aucune réalité sociale ne pouvant combler l'infinité du désir, la psychanalyse de **Freud (Sigmund)** (1856-1939) lie l'art au désir. C'est pourquoi dans son œuvre *Ma vie et la psychanalyse*, il présente l'art comme « **le langage du désir** ». À ce titre, il est la sublimation (un déplacement vers une valeur sociale positive ou un intérêt moral) d'un désir inconscient, c'est-à-dire, la satisfaction imaginaire de ce désir. Mais, bien avant **FREUD**, l'art avait été également célébré par **NIETZSCHE** (1844-1900), dans *Volonté de puissance*, comme l'affirmation de l'existence : « **l'art est essentiellement l'affirmation, la bénédiction, la divinisation de l'existence** », c'est-à-dire, que l'art est essentiel, il nous permet de vivre.

En outre, l'art n'est pas écarté de la vie économique. En effet, il existe des expositions ou marchés d'œuvres d'art : la peinture, la sculpture, les disques, les livres ; le Marché des Arts et du Spectacle Africain (MASA) ; le Festival Panafricain des Arts et Cultures de Ouagadougou (FESPACO). Par cet

aspect économique, l'art se veut une production utile qui fait vivre l'artiste.

En somme, les activités et efforts fournis par l'homme dans sa quête du bonheur restent limités. Ce faisant, même si l'homme parait matériellement aguerri, force est de constater qu'il est loin d'être véritablement heureux. Dès lors, il importe de nous poser la question du rapport entre progrès et bonheur. Autrement dit, le progrès entraine-t-il le bonheur ?

ACTIVITÉ D'APPLICATION 5

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celle qui définit correctement le concept de technique.

1. Ensemble de procédés élaborés à partir des connaissances scientifiques par lesquels l'homme fabrique, construit et transforme la nature à son gré
2. Habileté à réussir quelque chose de physique, de matériel ou d'intellectuel
3. Procédés habiles destinés à tromper la vigilance d'autrui

ACTIVITÉ D'APPLICATION 6

Écris, Vrai, dans ton cahier, en face de chacune des propositions ci-dessous, si elle est une définition correcte de l'art, et Faux, si non.

1. Ce qui relève de l'esthétique.
2. La reproduction des belles choses
3. Ce qui plait du point de vue sensible.

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 3

Il reste à dire maintenant en quoi l'artiste diffère de l'artisan. Toutes les fois que l'idée précède et règle l'exécution, c'est industrie (1). Et encore est-il vrai que l'œuvre souvent, même dans l'industrie, redresse l'idée en ce sens que l'artisan trouve mieux qu'il n'avait pensé dès qu'il essaye ; en cela il est artiste, mais par éclairs. Toujours est-il que la représentation d'une idée dans une chose, je dis même d'une idée bien définie comme le dessin d'une maison, est une œuvre mécanique seulement, en ce sens qu'une machine bien réglée d'abord ferait l'œuvre à mille exemplaires. Pensons maintenant au travail du peintre de portrait ; il est clair qu'il ne peut avoir le projet de toutes les couleurs qu'il emploiera à l'œuvre qu'il commence ; l'idée lui vient à mesure qu'il fait ; il serait même plus rigoureux de dire que l'idée lui vient ensuite, comme au spectateur, et qu'il est spectateur aussi de son œuvre en train de naître. Et c'est là le propre de l'artiste. Il faut que le génie ait la grâce de nature, et s'étonne lui-même. Un beau vers n'est pas d'abord en projet, et ensuite fait ; mais il se montre beau au poète ; et la belle statue se montre belle au sculpteur, à mesure qu'il la fait ; et le portrait naît sous le pinceau.

ALAIN, *Système des Beaux-Arts* (1920).

TEXTE 4

On accuse le machinisme d'abord de réduire l'ouvrier à l'état de machine, ensuite d'aboutir à une uniformité de production qui choque le sens artistique. Mais si la machine procure à l'ouvrier un plus grand nombre d'heures de repos, et si l'ouvrier emploie ce supplément de loisir à autre chose qu'aux prétendus amusements, qu'un industrialisme mal dirigé a mis à la portée de tous, il donnera à son intelligence le développement qu'il aura choisi, au lieu de s'en tenir à celui que lui imposerait, dans des limites toujours restreintes, le retour (d'ailleurs impossible) à l'outil, après suppression de la machine. Pour ce qui est de l'uniformité du produit, l'inconvénient en serait négligeable si l'économie de temps et de travail, réalisée ainsi par l'ensemble de la nation, permettait de pousser plus loin la culture intellectuelle et de développer les vraies originalités.

BERGSON, *Les Deux sources de la morale et de la religion*, 1932.

II LE RAPPORT ENTRE LE PROGRÈS, LE DÉVELOPPEMENT ET LE BONHEUR.

À la question de savoir ce qu'est le progrès, on peut répondre, immédiatement, qu'il se conçoit comme un changement graduel orienté vers un devenir meilleur, c'est-à-dire, un idéal. Et cet idéal n'est rien d'autre que l'état de prospérité, d'enrichissement. Ce faisant, doit on confondre progrès et développement ? En tant que passage graduel du bien au mieux, le progrès, non seulement prend en compte le développement, mais il le transcende. En effet, pendant que le développement concerne l'amélioration des conditions d'existence matérielles et psychologiques de l'homme, le progrès cherche plutôt à promouvoir l'ensemble de ses dimensions qui devraient logiquement l'orienter vers un mieux-être. C'est dans cet ordre d'idées qu'**HEGEL** (1770-1831), dans *La raison dans l'histoire*, définit le progrès comme une nécessité historique, une sorte de déterminisme inscrit dans l'évolution des sociétés. C'est donc un processus qui se manifeste à travers la transformation de ces sociétés, sous la conduite de l'Esprit. Par contre, **MARX (Karl)** (1818-1883), dans *La sainte famille*, définit le progrès comme l'œuvre de l'homme lui-même. En effet, pour lui, c'est par son action, son travail que l'homme réalise le progrès. Le progrès se conçoit sous deux formes : un progrès dit matériel et un autre à caractère moral et spirituel. Dès lors comment se présentent ses deux formes de progrès ? Autrement dit, que faut-il entendre par progrès matériel et progrès spirituel ?

A. LE SENS DU PROGRÈS MATÉRIEL ET SES LIMITES DANS LA QUÊTE DU BONHEUR.

On appelle progrès matériel, les exploits et les avancées réalisés par la science et la technique, pour mettre un terme à la misère humaine. À ce titre, le progrès matériel améliore les conditions matérielles d'existence de l'homme. C'est la conséquence directe de ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui la technoscience et dont le monde vit la réalité. La prophétie cartésienne trouve ainsi son accomplissement. En effet, pour **DESCARTES (René)** (1596-1650), dans *Discours de la méthode*, grâce à la science et à la technique, l'homme devrait devenir « **comme maitre et possesseur de la nature** ». Le progrès issu de la technoscience permet, aujourd'hui, à l'homme de s'affranchir des tâches pénibles et contraignantes, de même que du joug de la nature comme le fait remarquer ici **Louis de BROGLIE** (1892-1987) dans *Physique et microphysique* : « **Devenu de plus en plus conscient des lois qui régissent les phénomènes, ayant appris à en découvrir chaque jour de nouveaux grâce aux fonctionnements de la technologie, l'homme s'est trouvé de plus en plus maitre d'agir sur la nature** ». Ainsi, le progrès matériel est une transformation positive de la nature, au gré de l'humanité.

Cependant, ce progrès matériel suffit-il à garantir infailliblement le bonheur de l'humanité ? Autrement dit la technoscience ne connait-elle pas de limites dans la quête du bonheur de l'humanité ?

Le progrès, engendré par la science et la technique avilit l'homme et le déséquilibre. En effet, avec ses effets pervers, la technique constitue aujourd'hui une véritable menace pour l'humanité. Cette

menace est perceptible au regard de ces valeurs morales devenues tributaires des intérêts et de l'idéologie technicienne de sorte que « **une proposition morale ne sera considérée comme valide pour un temps que si elle peut entrer dans le système technique, si elle s'accorde avec lui** », dit **ELLUL (Jacques)** (1912-1994) dans *Le système technicien*. Pour lui, en effet, il y a une inversion des rapports hiérarchiques entre la morale et la technique désavouant ainsi les valeurs morales au profit de l'idéologie technicienne grâce à la puissance de la technique. Aussi, faut-il ajouter que le spectacle hideux des industries guerrières, la déshumanisation de l'homme par le travail, la machine et les puissances impérialistes confirment bien cette dépravation des mœurs consécutive au progrès matériel. C'est dans cette perspective que **ROUSSEAU (Jean-Jacques)** (1712-1778), ayant perçu plus tôt la contradiction dans la démarche de la technoscience, a fait remarquer dans son *Discours sur les sciences et les arts* que : « **La dépravation est réelle et nos âmes se sont corrompues à mesure que nos sciences et nos arts se sont avancés à la perfection** ». Cette pensée de **ROUSSEAU** influence d'abord **ROSTAND (Jean)** (1894-1977) qui affirme au passage que « **la science a fait de nous des dieux avant même que nous méritions d'être des hommes** » et ensuite **HENRY (Michel)** (1922-2002) qui s'indigne dans *La barbarie*, en ces termes « **L'explosion scientifique et la ruine de l'homme. Voici la nouvelle barbarie dont il n'est pas sûr cette fois qu'elle puisse être surmontée.** ». La corruption de l'âme s'explique par le fait que le progrès matériel augmente démesurément la puissance humaine dont la sagesse demeure chétive.

Et c'est ce que l'Ecole de Francfort, dont les pionniers sont **HORKHEIMER (Max)** (1895-1973), **ADORNO (Théodore)** (1903-1969) et **HABERMAS (Jürgen)** (né en 1929), appelle « **La chute de la raison** » dans *La dialectique de la raison*.

En effet, elle n'est plus une réflexion et une critique qui fondent les valeurs mais plutôt une raison objective au service de la technoscience. Dès lors, peut-on le confondre au progrès spirituel ou moral ? Autrement dit, que veut dire progrès spirituel ou moral ?

ACTIVITÉ D'APPLICATION 7

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celles qui renvoient aux retombées néfastes du progrès technique.

1. La déshumanisation de l'homme
2. Le déséquilibre écologique
3. L'apparition de nouvelles maladies
4. La négligence de soi
5. L'indifférence à l'égard des choses spirituelles

B. LE SENS DU PROGRÈS SPIRITUEL ET SA NÉCESSAIRE COMPLÉMENTARITÉ AVEC LE PROGRÈS MATÉRIEL DANS LA QUÊTE DU BONHEUR

On entend par progrès spirituel, la dose de conscience ou de moral, dont a besoin le progrès matériel, pour rendre l'homme heureux. En d'autres termes, le progrès spirituel est le développement de la conscience morale de l'humanité. Cela veut dire qu'il s'apparente à un changement positif, voire qualitatif, dans la pensée et dans la conduite humaine, contrairement au progrès matériel qui évolue quantitativement en réduisant l'homme à ce qui est matériel. C'est en somme un développement du sens moral de l'homme, une élévation intellectuelle, psychologique, spirituelle. Ainsi, le progrès spirituel, appréhendé comme une promotion du bien agir, l'éthique même de la technoscience, a pour but d'orienter celle-ci en particulier, et en général, les actions et les activités des hommes, vers des fins morales et spirituelles meilleures.

Ce faisant, cette promotion du bien agir, entendue comme éthique de la technoscience, peut-elle

accompagner le progrès matériel, dans la quête du bonheur de l'homme ? En d'autres termes, à quelles conditions l'homme peut-il espérer atteindre le vrai bonheur ?
L'interrogation relative aux conditions du bonheur, nous fait penser, immédiatement, à des failles ou limites du progrès matériel et à son éventuel accompagnement impératif par le progrès spirituel dans la quête du bonheur de l'humanité. Par conséquent, la réponse à cette question est la suivante : si l'humanité s'est retrouvée dans cette situation, c'est sans doute, parce que le progrès matériel n'a pas tenu compte de la dimension spirituelle et morale de l'homme. Alors, il est nécessaire maintenant, de faire accompagner le progrès matériel du progrès spirituel en vue d'œuvrer à la promotion des valeurs utiles, aussi bien au développement de l'âme, qu'à l'ère de la rationalité technoscientifique. C'est dans cet ordre d'idées que **BERGSON (Henri)** (1859-1941), dans *Les deux sources de la morale et de la religion*, pense que le progrès scientifique et technique a atteint une expansion antihumanisme telle que « **le corps agrandi attend un supplément d'âme** ». Il faut comprendre ici avec **BERGSON** que le « **supplément d'âme** » relève du progrès spirituel qui est la manifestation de la morale et de l'humanisme, c'est-à-dire, une réflexion critique sur les procédés scientifiques et techniques. C'est pourquoi, le progrès et le développement doivent essentiellement promouvoir et épanouir l'homme, et surtout évoluer en tenant compte du respect de l'humanité tout entière. Dans cette perspective, il importe d'adapter la science et la technique, qui sont les produits de l'intelligence humaine, au bien-être et à la dignité humaine. Ce bien-être et cette dignité humaine, qui n'est rien d'autre que l'incarnation des besoins fondamentaux, voire essentiels que sont, entre autres, la santé et l'éduction des sociétés. Ainsi, pourra-t-on mettre fin à l'armement nucléaire et à la conception des armes de destruction massive, en vue d'arrêter la misère humaine. C'est ce qui suscite l'interpellation de **Louis de BROGLIE** (1892-1987), dans *Physique et microphysique*, lorsqu'il nous demande d'être : « **assez raisonnables pour employer l'accroissement de notre puissance à des fins bienfaisantes** ». Cette conception morale qui se veut une option humaniste de la pensée, sur le progrès matériel rejoint l'humanisme ancien de **RABELAIS (François)** (1491-1553) selon lequel : « **science sans conscience n'est que ruine de l'âme** ».
Il en résulte, une nécessaire complémentarité entre le progrès spirituel et le progrès matériel en vue d'une parfaite connaissance des vrais besoins et aspirations de l'humanité pour mieux la servir. C'est seulement à ces conditions que le bonheur peut être accessible à l'homme.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 8

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, relatives aux types de progrès, celle qui est définie dans l'affirmation suivante : « Exploits et avancées réalisés par la science et la technique pour mettre un terme à la misère humaine. »

1. Le progrès matériel
2. Le progrès social
3. Le progrès intellectuel

ACTIVITÉ D'APPLICATION 9

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celle qui donne la solution pour éviter les effets nuisibles du progrès.

1. Abandonner le projet technique en retournant à l'état de nature.
2. Développer des solutions techniques nouvelles pour contourner les dérives du progrès.
3. Encourager un progrès moral et spirituel à la hauteur du progrès matériel.

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 5

Les dernières générations ont fait des progrès extraordinaires dans les sciences de la nature et leur application technique, et ont affermi leur domination de la nature d'une façon jusque-là inimaginable. Le détail de ces progrès est connu, il est superflu de les énumérer. Les hommes sont fiers de ces conquêtes, et à bon droit. Mais ils croient avoir remarqué que ce pouvoir nouvellement acquis de disposer de l'espace et du temps, cet asservissement des forces de la nature, l'accomplissement de ce désir millénaire, n'ont pas augmenté la satisfaction du plaisir qu'ils attendent de la vie, ils ont le sentiment que tout cela ne les a pas rendus plus heureux. Cette constatation devrait suffire à en tirer la conclusion que le pouvoir exercé sur la nature n'est pas l'unique condition du bonheur des hommes, de même qu'il n'est pas le seul but des aspirations de la culture, et non pas à en déduire que les progrès techniques n'ont aucune valeur pour notre économie du bonheur.

FREUD, *Malaise dans la civilisation*, 1929.

TEXTE 6

L'idée selon laquelle ce qui n'a pas réussi jusqu'à maintenant ne réussira jamais pour cette même raison, cette idée ne justifie en aucun cas de renoncer à un dessein pragmatique (1) ou technique (comme par exemple, le dessein de naviguer en ballon), encore moins de renoncer à un dessein moral qui est un devoir, dès lors qu'on n'a pas démontré que sa réalisation était impossible. Du reste, on peut prouver de mainte manière que le genre humain dans son ensemble a effectivement progressé d'une manière considérable au point de vue moral à notre époque, si on compare celle-ci à toutes les époques antérieures (des arrêts temporaires ne sauraient rien prouver là contre). On peut également prouver que tout le bruit qu'on fait à propos de la décadence irrésistiblement croissante du genre humain vient précisément du fait que, lorsque sa moralité franchit un degré supérieur, il voit encore plus loin devant lui. Dès lors, tout jugement sur ce qu'on est qui s'appuie sur une comparaison avec ce qu'on devrait être et, par conséquent, notre capacité à nous blâmer nous-même, deviennent d'autant plus sévères que nous avons déjà franchi davantage de marches dans la moralité de l'ensemble du cours du monde qui nous est connu.

KANT, *Théorie et pratique*.

CONCLUSION

L'analyse du rapport entre le progrès et le bonheur, a révélé que le progrès considéré comme l'émergence de la technoscience n'a pas conduit infailliblement l'humanité au bonheur. En d'autres termes, si les prouesses du progrès matériel ont très tôt convaincu qu'il est un réel atout dans le processus du bien-être des sociétés, force est de reconnaitre que ce progrès a échoué au plan moral et spirituel, dans la quête du bonheur de l'humanité. C'est pourquoi, plutôt que de condamner la technoscience, véritable instrument d'amélioration des conditions d'existence matérielles, il importe de lui apporter, par la raison philosophique, cette dose de conscience morale, ce « supplément d'âme » qui lui manque, pour permettre à l'humanité d'atteindre le vrai bonheur.

CITATIONS À RETENIR



L'humanité gémit, à demi écrasée sous le poids des progrès qu'elle a faits.

Henri Bergson

Les Deux Sources de la morale et de la religion" (1932), PUF, 2013.



Je ne puis être heureux qu'au passé [...] le passé n'est justement que cette structure ontologique qui m'oblige à être ce que je suis par-derrière. C'est là ce que signifie "était".

Jean-Paul Sartre

L'Être et le Néant (1943)



L'art ne pense pas moins que la philosophie, mais il pense par affects et percepts.

Gilles Deleuze

Qu'est-ce que la philosophie ?, avec F. Guattari, Minuit, 1991, ré-édition de 2005.



La philosophie est le microscope de la pensée. Le bonheur est un idéal, non de la raison, mais de l'imagination.

Emmanuel Kant

Fondements de la métaphysique des moeurs (1785), trad. V. Delbos, 1905.



Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! Il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux.

Jean-Jacques Rousseau

Julie ou la Nouvelle Héloïse" (1761), 6e partie, lettre VIII.



Des sciences de la nature est sortie la technique. Elle a tout d'abord été conforme à sa destination : elle a libéré l'homme de ses difficultés, et elle a suscité de nouveaux modes d'existence. Plus tard, elle est devenue ambiguë, dès l'instant où elle a développé parallèlement les chances de progrès et les risques de destruction. Pour finir, elle s'est pervertie, le jour où elle a fait de la production d'objets une fin en soi

Karl Jaspers

"Essais philosophiques. Philosophie et problèmes de notre temps", trad. L. Jospin, Payot

SPECIMEN

Dissertation

Désireux d'améliorer leur performance en philosophie, lors de l'examen blanc régional, les membres de ton groupe d'étude te demandent , parce que tu es le major de la classe, de leur apporter ton expertise. Fais-le à partir des sujets suivants :

1. Doit-on considérer l'art comme une œuvre utile ?
2. Travailler, est-ce s'aliéner ?
3. L'homme peut-il s'épanouir sans la technique ?
4. Faut-il toujours combattre ses désirs ?
5. L'imagination peut-elle être utile ?
6. Le bonheur de l'humanité passe-t-elle nécessairement par le progrès technique ?

Résous le problème que pose chacun de ces sujets dans une production argumentée.

SPECIMEN

Commentaire de textes

Dans le cadre de la préparation de l'examen blanc, ton groupe d'étude t'invite, en raison de tes qualités en commentaire, à conduire les révisions. Sers toi, pour le faire, des textes ci-dessous.

TEXTE 1

Le génie et le talent sont, du moins sous un certain aspect, des dons naturels. Mais ce qu'on ne doit pas perdre de vue, c'est que le génie, pour être fécond, doit posséder une pensée disciplinée et cultivée, et un exercice plus ou moins long. Et cela, parce que l'œuvre d'art présente un côté purement technique dont on n'arrive à se rendre maître que par l'exercice. Ceci est plus particulièrement vrai des arts qui comportent une dextérité manuelle, par laquelle ils se rapprochent plus ou moins des métiers manuels. Tel est le cas de l'architecture et de la sculpture, par exemple. La dextérité manuelle est moins nécessaire en musique et en poésie. Mais, même dans celle-ci, il y a tout un côté qui demande, sinon un apprentissage, tout au moins une certaine expérience : la prosodie (1) et l'art de rimer constituent le côté technique de la poésie, et ce n'est pas par l'inspiration qu'on en acquiert la connaissance. Tout art s'exerce sur une matière plus ou moins dense, plus ou moins résistante, qu'il s'agit d'apprendre à maîtriser.

HEGEL, *Introduction à l'esthétique*.

1. Prosodie : ensemble des règles relatives au rythme et à l'harmonie des sons en poésie

TEXTE 2

Il serait insensé de donner l'assaut, tête baissée, au monde technique : et ce serait faire preuve de vue courte que de vouloir condamner ce monde comme étant l'œuvre du diable. Nous dépendons des objets que la technique nous fournit et qui, pour ainsi dire, nous mettent en demeure de les perfectionner sans cesse. Toutefois, notre attachement aux choses techniques est maintenant si fort que nous sommes, à notre insu, devenus leurs esclaves. Mais nous pouvons nous y prendre autrement. Nous pouvons utiliser les choses techniques, nous en servir normalement, mais en même temps nous en libérer, de sorte qu'à tout moment nous conservions nos distances à leur égard. Nous pouvons faire usage des objets techniques comme il faut qu'on en use. Mais nous pouvons en même temps les laisser à eux-mêmes comme ne nous atteignant pas dans ce que nous avons de plus intime et de plus propre. Nous pouvons dire « oui » à l'emploi inévitable des objets techniques et nous pouvons en même temps lui dire « non », en ce sens que nous les empêchions de nous accaparer et ainsi de fausser, brouiller et finalement vider notre être. Mais si nous disons ainsi à la fois « oui » et « non » aux objets techniques, notre rapport au monde technique ne devient-il pas ambigu et incertain ? Tout au contraire :

notre rapport au monde technique devient merveilleusement simple et paisible. Nous admettons les objets techniques dans notre monde quotidien et en même temps nous les laissons dehors, c'est-à-dire que nous les laissons reposer sur eux-mêmes comme des choses qui n'ont rien d'absolu, mais qui dépendent de plus haut qu'elles.

HEIDEGGER, *Questions IV*.

TEXTE 3

Ce qu'on appelle bonheur au sens strict résulte de la satisfaction plutôt soudaine de besoins accumulés et n'est possible, par nature, que comme phénomène épisodique. Toute prolongation d'une situation convoitée par le principe de plaisir donne seulement un sentiment de tiède contentement ; nous sommes ainsi faits que nous ne pouvons jouir intensément que du contraste, et très peu d'un état. De ce fait, nos possibilités de bonheur sont déjà limitées par notre constitution. Il y a beaucoup moins de difficultés à faire l'expérience du malheur. La souffrance menace de trois côtés : de notre propre corps, destiné à la déchéance et à la décomposition, et qui même ne saurait se passer de la douleur et de l'angoisse comme signaux d'alarme ; du monde extérieur, capable de se déchaîner contre nous avec des forces énormes, implacables et destructrices ; et enfin des relations avec d'autres êtres humains. La souffrance provenant de cette dernière source, nous l'éprouvons peut-être plus douloureusement que toute autre ; nous avons tendance à y voir une sorte de surcroît sans nécessité, bien qu'elle ne soit sans doute pas moins fatalement inévitable que les souffrances d'autres origines. Il n'est pas surprenant que, sous la pression de ces possibilités de souffrance, les hommes aient coutume d'en rabattre sur leur revendication de bonheur.

FREUD, *Malaise dans la civilisation*, 1930.

TEXTE 4

Les époques des plus douces jouissances et des plaisirs les plus vifs ne sont pourtant pas celles dont le souvenir m'attire et me touche le plus. Ces courts moments de délire et de passion, quelques vifs qu'ils puissent être, ne sont cependant, et par leur vivacité même, que des points bien clairsemés dans la ligne de la vie. Ils sont trop rares et trop rapides pour constituer un état, et le bonheur que mon cœur regrette n'est point composé d'instants fugitifs mais est un état simple et permanent, qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée accroît le charme au point d'y trouver enfin la suprême félicité. Tout est dans un flux continuel sur la terre. Rien n'y garde une forme constante et arrêtée, et nos affections qui s'attachent aux choses extérieures passent et changent nécessairement

comme elles. Toujours en avant ou en arrière de nous, elles rappellent le passé qui n'est plus ou préviennent l'avenir qui souvent ne doit point être : il n'y a rien là de solide à quoi le cœur se puisse attacher. Aussi n'a-t-on guère ici-bas que du plaisir qui passe ; pour le bonheur qui dure je doute qu'il y soit connu. À peine est-il dans nos plus vives jouissances un instant où le cœur puisse véritablement nous dire : Je voudrais que cet instant durât toujours ; et comment peut-on appeler bonheur un état fugitif qui nous laisse encore le cœur inquiet et vide, qui nous fait regretter quelque chose avant, ou désirer encore quelque chose après ?

ROUSSEAU, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, 1782.

TEXTE 5

Ô homme ! Reconnais donc la bienfaisance de la nature ; car elle t'a donné cette intelligence qui pourvoit à toutes tes nécessités. Mais que la paresse, se faisant passer pour de la gratitude, ne te persuade pas de te contenter de ses présents ! Voudrais-tu revenir en arrière, à l'herbe crue pour nourriture, au ciel pour couverture, aux pierres et aux bâtons pour toute défense contre les animaux voraces du désert ? Alors, retourne aussi à tes mœurs sauvages, à tes superstitions craintives, à ta bestiale ignorance, et sombre plus bas que ces animaux dont tu admires la condition et que tu voudrais si ardemment imiter ! La nature, ta tendre mère, t'ayant donné l'art et l'intelligence, a rempli toute la terre de matériaux sur lesquels employer ces talents. Prête l'oreille à sa voix qui te dit si clairement que tu dois être aussi toi-même l'objet de ton industrie1, que c'est par ton art et ton application seuls que tu peux acquérir ce pouvoir qui t'élèvera à ta juste place dans l'univers. Vois l'artisan qui d'une pierre grossière et sans forme tire un noble métal et qui, façonnant ce métal de ses mains habiles, crée comme par magie toutes les armes nécessaires à sa défense, tous les instruments utiles à sa commodité. Il ne détient pas cette habileté de la nature ; c'est l'usage et l'exercice qui la lui ont enseignée ; et si tu veux égaler son succès, il te faut suivre ses pas laborieux.

HUME, *Essais moraux, politiques et littéraires*, XVI.

1. travail

TEXTE 6

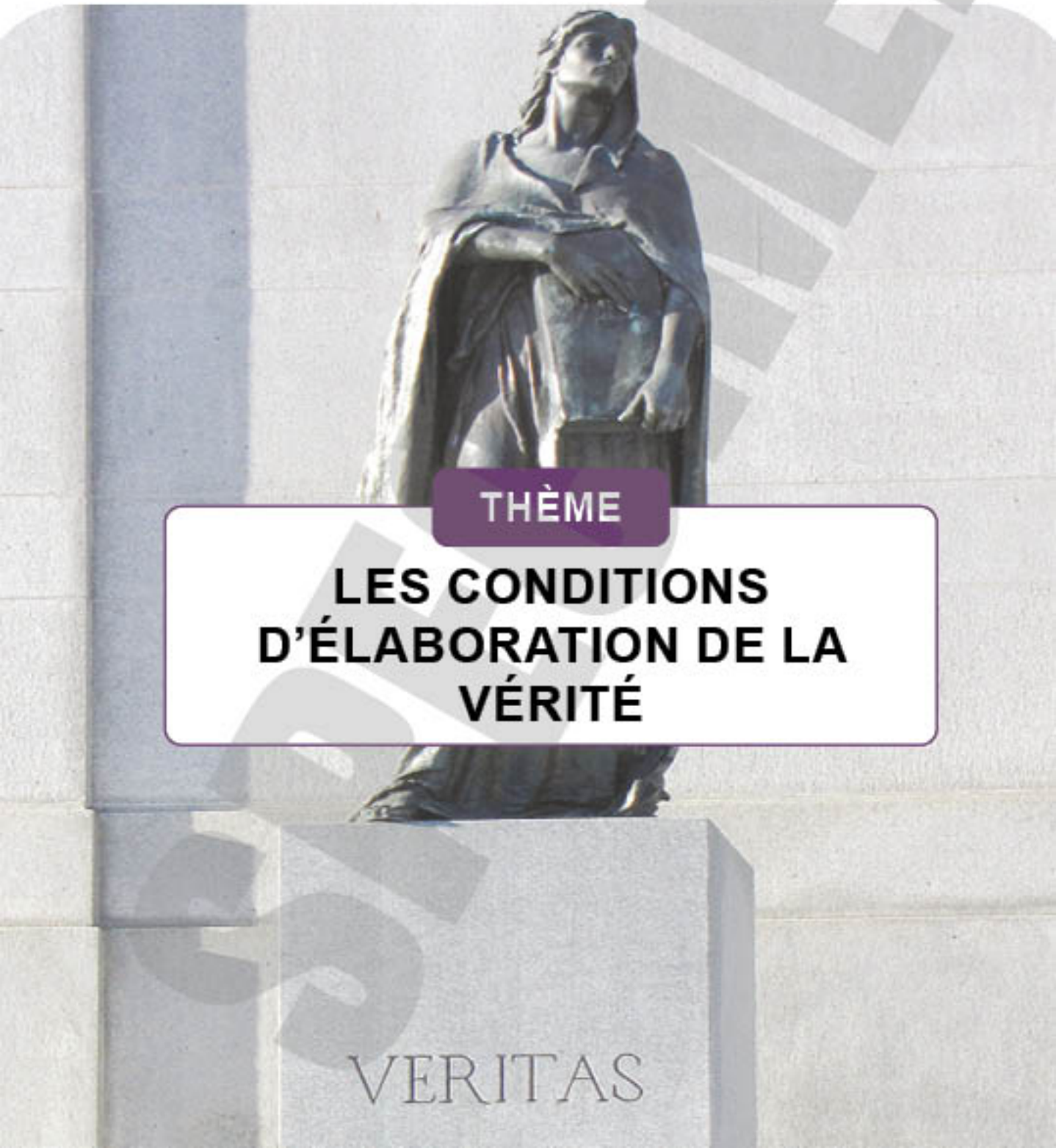
Avec la prépondérance toujours croissante de la population urbaine qu'elle entasse dans de grands centres, la production capitaliste amasse d'un côté la force motrice historique de la société et perturbe d'un autre côté le métabolisme entre l'homme et la terre, c'est-à-dire le retour au sol des composantes de celui-ci usées par l'homme sous forme de nourriture et de vêtements, donc l'éternelle condition naturelle d'une fertilité durable du sol. Elle détruit par la même à la fois la santé physique des ouvriers des villes et la vie intellectuelle des ouvriers agricoles. Mais en détruisant les facteurs d'origine simplement naturelle de ce métabolisme, elle oblige en même temps à instituer systématiquement celle-ci en loi régulatrice de la production sociale, sous une forme adéquate au plein développement de l'homme. Dans l'agriculture comme dans la manufacture, la mutation capitaliste du procès de production apparaît en même temps comme le martyrologue des producteurs, le moyen de travail apparaît comme le moyen d'assujettir, d'exploiter et d'appauvrir le travailleur, la combinaison sociale du procès de travail comme répression organisée de sa vitalité, de sa liberté, et de son autonomie d'individu. La dispersion des ouvriers agricoles sur de plus grandes surfaces brise en même temps leur force de résistance, tandis que la concentration accroit celle des ouvriers des villes. Comme dans l'industrie urbaine, l'augmentation de la force productive et le plus grand degré de fluidité du travail ont payé dans l'agriculture moderne au prix du délabrement et des maladies qui minent la force de travail proprement dite. Et tout procès de l'agriculture capitaliste est non seulement un art de piller le sol ; tout progrès dans l'accroissement de sa fertilité pour un laps de temps donné est en même temps un progrès de la ruine des sources durables de cette fertilité. Plus un pays, comme par exemple les Etats-Unis d'Amérique, part de la grande industrie comme arrière-plan de son développement et plus ce processus de destruction est rapide. Si bien que la production capitaliste ne développe la technique et la combinaison du procès de production social qu'en ruinant dans le même temps les sources vives de toute richesse : la terre et le travailleur.

Karl Marx, *Le Capital*, livre I, Paris, PUF, 1993, 565-567.

Fais l'étude ordonnée de ces textes et dégage leur intérêt philosophique.

COMPÉTENCE 4

TRAITER UNE SITUATION RELATIVE AUX CONDITIONS DE LA CONNAISSANCE



THÈME

LES CONDITIONS D'ÉLABORATION DE LA VÉRITÉ

LEÇON 1

LANGAGE ET VÉRITÉ

SITUATION D'APPRENTISSAGE

Avant l'arrivée de leur professeur de philosophie, les élèves de la TA 3 du Lycée Moderne de ..., engagent un débat dont le thème est « Langage et vérité ». En vue de s'accorder sur le lien entre la vérité et le langage, ils décident de s'informer sur les différentes formes de communication, de distinguer les différentes acceptions de la vérité et d'analyser les limites du langage dans l'expression de la vérité.

TABLEAU DES HABILETÉS ET CONTENUS

HABILETÉS	CONTENUS
Définir	• Le langage • Les différentes formes de communication • Les différentes acceptions de la vérité
Établir	Les rapports entre le langage et la vérité
Montrer	Les limites du langage dans l'expression de la vérité
Apprécier	Le pouvoir du langage

INTRODUCTION

« À chacun sa vérité », disait le sophiste PROTAGORAS d'Abdère (V^e^ siècle av. J.-C). Cette formule du sophiste grec, trouve un écho favorable, plusieurs siècles plus tard, dans celle du philosophe Blaise PASCAL (1623- 1662) : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà. On ne voit rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat ».

En effet, ces deux formules signifient que, la vérité est particulière et relative selon les situations et les domaines. Elles mettent l'accent sur la difficulté d'un accord sur le sens de la vérité, au regard des différentes acceptions qui la définissent, mais aussi, de la diversité des formes de communication, qui la structurent. Mais, si la vérité se dissout ainsi dans une pluralité d'opinions, est-il possible de la caractériser, de la définir et de la transmettre ?

I SENS ET RELATIVITÉ DE LA VÉRITÉ

A. SENS ET CRITÈRE DE LA VÉRITÉ

Il existe différentes acceptions de la vérité. Elle possède un sens formel (la cohérence du discours), et un sens matériel (la conformité avec le réel). Mais les deux sens sont liés, spécialement quand il s'agit d'être sincère, honnête, donc de ne pas mentir. Ainsi, je dis la vérité quand mon discours est cohérent et conforme à la réalité.

Conceptuellement, nous retenons de la vérité, l'idée de ce qui exprime ce qui est, ce qui traduit la réalité. En d'autres termes, la vérité est une connaissance conforme, soit à la raison, c'est-à-dire, aux lois logiques de la pensée ou aux principes, universellement admis par la raison, soit à la réalité.

Dans *La Critique de la raison pure*, **Emmanuel KANT** (1724-1804) se pose la question suivante : « **Qu'est-ce que la vérité ?** » Il répond que : « **La définition nominale de la vérité, qui en fait l'accord de la connaissance avec l'objet est ici admise et présupposée.** »

Par cette définition, il faut entendre que la vérité est un jugement qui établit un rapport entre notre pensée et la réalité. En ce sens, **SPINOZA** (1632-1677), dans *Pensées métaphysiques* affirme que : « **La première signification donc de « Vrai » et de « Faux » semble avoir tiré son origine des récits ; et l'on a dit vrai un récit quand le fait raconté était réellement arrivé ; faux, quand le fait raconté n'était arrivé nulle part.** »

Dès lors, le vrai est synonyme de réel, c'est-à-dire, tout ce qui existe concrètement. Comme le dit **SAINT THOMAS d'Aquin** (1225 - 1274) « **La vérité est l'adéquation de la chose et de l'intellect** ». En clair, le vrai est le caractère du discours conforme au réel. Par exemple, la proposition « il pleut » peut-être dite « vraie » ou « fausse » selon que, oui ou non, il tombe, dehors, des gouttes d'eau. Cela établit le lien entre l'idée et la chose. Par conséquent, donc seuls nos jugements peuvent être considérés comme vrais ou faux. Il y a donc vérité, lorsqu'une chose extérieure se donne à l'intelligence de façon adéquate, c'est-à-dire, sans rien d'excessif ni d'insuffisant. La vérité est le sens qu'on obtient par suite d'un raisonnement. Autrement dit, dans la vérité, se donne l'être de l'étant.

Mais, cette relation entre la vérité et la réalité est d'autant plus risquée que tout ce qui est réel n'est pas forcément vrai. En effet, dans un article intitulé « De l'essence de la vérité », présenté dans *Questions I*, **Martin HEIDEGGER** (1889-1976) parle de la pièce en or. Pour lui, parler d'une pièce en or, ne signifie pas qu'elle est vraie. De l'idée d'une chose, on ne peut déduire son existence.

Quant à **Gaston BACHELARD** (1884-1962), dans *Le Nouvel Esprit Scientifique*, il fait de l'unanimité, c'est-à-dire, l'accord ou l'avis partagé par tout le monde sur une position donnée, un critère suffisant de vérité, dans la communauté des savants. Cependant, Il faut se garder de l'idée qui veut que toute idée vraie, nécessite l'approbation de tous. Ce qui est considéré comme vrai par tous ne l'est pas nécessairement. D'ailleurs, il est prouvé qu'une seule personne peut avoir raison contre tous. Et la condamnation qui a sanctionné la thèse de l'héliocentrisme de **GALILÉE** (1564-1642), montre que la majorité peut se tromper à propos de la vérité. Pour lui, en effet, la vérité est le produit de « **la cité scientifique** », œuvre des « **ouvriers de la preuve** » : « **Le monde n'est ni mon caprice, ni ma représentation, ni ma convention, mais ma vérification.** » *La philosophie du non*

Cependant, comment s'assurer que le jugement ou la pensée sur une chose est conforme à ce qui est, c'est-à-dire, à cette chose ?

Il est nécessaire, d'admettre des signes de reconnaissance de la vérité. En effet, dans sa *Lettre à Mersenne* du 16 Octobre 1639, **René DESCARTES** s'interroge, à propos des critères de validité de la vérité : « **Quelle raison aurions-nous de consentir à ce qui nous l'apprendrait, (...) si nous ne connaissions la vérité ?** » Pour lui, cela signifie que l'homme, être de raison, est fait de sorte que ce qui est vrai, s'impose immédiatement à lui. Aussi écrit-il :

« **La vérité est une notion si transcendantalement claire, qu'il est impossible de l'ignorer.** » Et pour justifier cela, **SPINOZA** écrit dans *L'Éthique* : « **Qui a une idée vraie, sait en même temps qu'il a une idée vraie, et ne peut douter de la vérité de la chose.** » C'est dire que le vrai s'impose de façon évidente, c'est-à-dire, de façon indubitable. Autrement dit, la vérité est si évidente qu'elle

n'admet ni preuve ni doute à son sujet. Toujours, dans ce sens, l'Encyclopédiste **Denis DIDEROT** (1713-1784) : s'interroge « **N'est-il pas de la nature de toute vérité d'être claire et d'éclairer ?** » *Pensées détachées sur la peinture*. C'est dire que la vérité est évidence, c'est-à-dire, qu'elle fonde et se fonde elle-même sans avoir besoin d'autres critères qu'elle-même.

Pourtant, pour **LEIBNIZ** (1646-1716), il nous faut trouver des critères plus objectifs que l'évidence, pour fonder la vérité. Car, l'évidence pourrait être liée à l'intuition, qui elle-même est subjective. Aussi, exige-t-il que, pour fonder la vérité, il faut apporter « de meilleures marques du clair et du distinct que celles données par **DESCARTES**. » *Théodicée*. Elle n'est pas une marque de l'idée vraie mais plutôt un rapport de notre idée ou de notre pensée au jugement vrai. L'évidence, est de ce fait, déjà relative à notre pensée. Ainsi, pour fonder l'évidence de la vérité comme valeur de ce que nous disons d'une chose, il faut établir, à la fois, un critère formel déterminant la condition logique de la vérité, et un critère matériel de correspondance, entre ce qui est dit et ce dont on parle. En définitive, la vérité doit être fondée, à la fois, par le critère de cohérence et par celui de correspondance.

Cependant, ces critères de la vérité, ci-dessus mentionnés, fonctionnent différemment, c'est-à-dire, en fonction des domaines dans lesquels l'homme évolue.

B. DOMAINE ET RELATIVITÉ DE LA VÉRITÉ

1. Les différents domaines de la vérité

À la différence de **PLATON**, qui situe la vérité, uniquement dans le monde des Idées ou des Essences, de nos jours, des philosophes et même des savants, estiment que la vérité, réside, partout où l'homme, par l'intermédiaire de sa raison ou de sa foi, cherche à comprendre les choses, les êtres, la nature, les phénomènes, etc.

Mais, pour permettre de mieux saisir le rapport de l'homme à la vérité, **Emmanuel KANT**, estime qu'il existe deux types de réalités qui suscitent la curiosité humaine : les réalités nouménales et les réalités phénoménales. Si les réalités nouménales prennent, principalement, en compte les domaines religieux et métaphysiques, les réalités phénoménales, quant à elles, concernent les domaines que traitent les sciences, en général.

2. La relativité de la vérité

Dans son *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, **André LALANDE** écrit : « **Chaque siècle a ses vérités** ». Cela implique l'idée que la vérité change selon le temps ; une vérité, considérée comme telle, à une époque donnée, peut se trouver erronée à une autre époque. En effet, avec la religion, une vérité ou une connaissance peut, sous le couvert de la révélation, être absolue ou définitive ; de même, dans le monde phénoménal et plus particulièrement en science, toute vérité est temporaire. D'où la prudence qui anime chaque scientifique, qui reconnaît d'ailleurs que la vérité conçue, n'est vérité qu'en l'état actuel des connaissances, et qu'elle peut être, à tout moment, infirmée ou falsifiée. Comme le dit **Karl Raymond POPPER** (1902-1994) : « **La science est une quête de la vérité. Mais la vérité n'est pas une vérité certaine. Les principes scientifiques ne sont pas des évidences (...) Par voie de conséquence, la science revêt un caractère inachevé.** » *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir*. Ainsi, il n'y a pas de sciences exactes, car la vraie science est, selon lui, logiquement faillible et sujette à des révisions intersubjectives. Une théorie ne peut donc être « prouvée », mais seulement considérée comme non encore réfutée par des tests intersubjectifs. C'est pourquoi, dans ses *Pensées*, **Blaise PASCAL** révèle que « **Les secrets de la nature sont cachés ; le temps les révèle d'âge en âge.** » S'il faut croire que la vérité scientifique existe, c'est en tant qu'elle est constamment évolutive. Et cela concourt à l'amélioration de la connaissance.

C'est ainsi, qu'en physique, la théorie de la relativité générale d'**Albert EINSTEIN** a amélioré considérablement celle de la gravitation universelle de **NEWTON**, en la reformulant dans le contexte de l'espace-temps. Ainsi nous devons comprendre avec **Jean ULLMO** (1906-1980) que : « **La vérité ainsi requise est une notion relative qui doit trouver sa définition et son critère au sein des phénomènes qu'elle doit régir.** » *La pensée scientifique moderne*. En d'autres termes, la vérité est circonstancielle et falsifiable.

La vérité est donc relative, surtout, lorsqu'il s'agit de la déterminer, à travers le discours, le langage.

Mais, qu'est-ce que le langage, et comment assure-t-il la communication, ainsi que la fiabilité, dans la transmission de la vérité ou de la pensée ? Peut-on dire la vérité les choses ? Le langage traduit-il fidèlement la pensée, les idées ?

ACTIVITÉ D'APPLICATION 1

Associe, dans ton cahier, la lettre de chacune des acceptions de la vérité, à son auteur.

Acceptions de la vérité	Auteurs
A. La vérité comme évidence	Aristote
B. La vérité comme cohérence	Descartes
C. La vérité comme succès	William James
D. La vérité comme impossibilité	Pyrrhon

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 1

L'ancienne et célèbre question par laquelle on prétendait pousser à bout les logiciens, en cherchant à les obliger à se laisser forcement surprendre dans un pitoyable diallèle ou à reconnaître leur ignorance et, par suite, la vanité de tout leur art, est celle-ci : qu'est-ce la vérité ? La définition nominale de la vérité, qui en fait l'accord de la connaissance avec l'objet est ici admise et présupposée ; mais on veut savoir quel est l'universel et sûr critère de la vérité de toute connaissance.

C'est déjà une grande et nécessaire preuve de sagesse et de lumière que de savoir ce que l'on doit raisonnablement demander. Car si la question est en soi extravagante et appelle des réponses oiseuses, outre l'humiliation de celui qui la soulève, elle a quelque fois cet inconvénient : de porter l'auditeur imprudent à des réponses absurdes et de donner ainsi le spectacle ridicule de deux hommes dont l'un (comme disaient les anciens) trait le bouc pendant que l'autre présente un tamis.

E. KANT, *Critique de la raison pure*, P.U.F, p. 80.

TEXTE 2

Il examine ce que c'est que la vérité : et pour moi, je n'en ai jamais douté, me semblant que c'est une notion si transcendantalement claire, qu'il est impossible de l'ignorer : en effet on a bien des moyens pour examiner une balance avant de s'en servir, mais on en aurait point pour apprendre ce que c'est que la vérité, si on ne la connaissait de nature. Car quelle raison aurions-nous de consentir à ce qui nous l'apprendrait, si nous ne savions qu'il fût vrai, c'est-à-dire si nous ne connaissions la vérité ? Ainsi on peut bien expliquer quid nominis (1) à ceux qui n'entendent pas la langue, et leur dire que ce mot vérité, en sa propre

signification, dénote la conformité de la pensée avec l'objet, mais que lorsqu'on l'attribue aux choses qui sont hors de la pensée, il signifie seulement que ces choses peuvent servir d'objets à des pensées véritables, soit aux nôtres, soit à celles de Dieu ; mais on ne peut donner aucune définition de logique qui aide à connaître sa nature. Et je crois le même de plusieurs autres choses, qui sont si fort simples et se connaissent naturellement, comme sont la figure, la grandeur, le mouvement, le lieu, le temps, etc., en sorte que, lorsqu'on veut définir ces choses, on les obscurcit et on s'embarrasse. Car, par exemple, celui qui se promène dans une salle, fait bien mieux entendre ce que c'est que le mouvement que ne fait celui qui dit : est actus entis in potentia prout in potentia (2), et ainsi des autres.

René DESCARTES, *Lettres à Mersenne*, 16 octobre 1639.

1. donner une explication verbale
2. c'est l'acte de connaître en puissance, autant qu'il est en puissance

II LANGAGE ET COMMUNICATION

A. NATURE ET RÔLE DU LANGAGE

1. Nature du langage

Le langage, de façon générale, est un moyen de communication. Mais, de manière plus technique, les linguistes le définissent comme un système de signes représentatifs, qui permettent à un locuteur, de transmettre des informations à un récepteur, qui réagit conséquemment. Paul FOULQUIÉ (1893-1983), dans *Dictionnaire de philosophie*, écrit : « **Le langage est un système ou un ensemble de signes phonétiques ou autres, particulièrement visuel, servant à l'expression du sentiment et de la pensée ou à l'indication d'une conduite.** » Autrement dit, le langage est la faculté propre aux hommes, de se comprendre, de communiquer et d'échanger leurs émotions, leurs sentiments, leurs passions, au moyen de signes gestuels ou vocaux, bien codés et sensés.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 2

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celles qui donnent une définition correcte, du langage.

1. Système de signes qui associe des mots selon des règles grammaticales précises
2. Faculté de raisonner, de nommer les choses et de communiquer avec autrui
3. Faculté d'exprimer et de communiquer la pensée au moyen d'un système des sons propre à une langue

2. Fonction du langage

La fonction principale du langage est d'assurer la communication. Dans son œuvre, *Les actes du Langage*, le linguiste anglophone, **John SEARLE** (né en 1932) note que : « **La communication est la fonction essentielle du langage.** » Il estime même que c'est cette fonction qui détermine la structure du langage, au point que l'on ne peut étudier le langage sans elle.

Mais, son contemporain **Georges MOUNIN** (1910-1993), objecte : « **Une des conquêtes de la linguistique actuelle est d'avoir perçue et soigneusement distinguée, différentes fonctions du langage** ». *Clé pour la linguistique*. C'est dire que, en plus de sa fonction première, originelle et fondamentale qu'est la communication, le langage, est, comme le dit le linguiste **Noam CHOMSKY** (1928-2002), essentiellement un système d'expression de la pensée. Le langage, n'est plus, un simple instrument, mais l'essence profonde de l'homme, c'est-à-dire, ce qui établit une relation profonde et vivante avec lui-même et avec ses semblables. C'est pourquoi, dire, c'est-à-dire,

communiquer ce qui est, revient à se dire ou à dévoiler notre vie intérieure, à exprimer ce que nous pensons. À cela, il faut ajouter les fonctions appellatives, esthétique, poétique, etc., du langage.

En somme, le langage sert à communiquer, à exprimer quelque chose. Mais faut-il pour autant dire que toute communication relève du langage ?

B. LES DIFFÉRENTES FORMES DE COMMUNICATION

1. Le mode de communication animale

Dans sa définition première, communiquer signifie, informer ou transmettre des informations ou des messages. Communiquer, c'est aussi échanger. Dans ce sens, l'entomologiste allemand **Karl Von FRISCH** (1886-1982), estime que les animaux en général, et les abeilles en particulier, ont un mode de communication bien particulier. D'après lui, la danse en forme de huit (8), exécutée par les abeilles, leur permet de se donner des informations relatives au butin.

Dans son livre, *Vie et mœurs des abeilles*, **Karl Von FRISCH** estime que, ce mode de communication, qui permet aux animaux d'échanger des informations, avec des réactions conséquentes, mérite d'être appelé langage. Dans le même sens, le linguiste **Français Émile BENVENISTE** (1902-1976) précise que chez tous les animaux, il existe « **les conditions même sans lesquelles le langage ne peut être possible.** »

Cependant, contre **Karl Von FRISCH**, il invite à reconnaître que les conditions dont il est question, ne suffisent pas pour dire des animaux, qu'ils ont un langage. Pour lui, entre le mode de communication des animaux et celui des hommes, « **Les différences sont considérables, et elles aident à prendre conscience de ce qui caractérise en propre le langage.** » Autrement dit, même s'il y a communication chez les animaux, celle-ci est loin de la communication interhumaine qui, elle, est prise en compte par le langage.

2. La communication humaine

Au regard, des dispositions naturelles, grâce auxquelles l'homme communique ou use du langage, **LUCRÈCE**, depuis l'Antiquité, a défendu l'idée selon laquelle le langage est naturel à l'homme. Pour lui, c'est la nature qui a poussé les hommes à émettre des sons. Mais de nos jours, les linguistes ont démontré, au contraire, que, loin d'être une donnée naturelle, le langage s'acquiert et rend particulier le mode de communication des hommes. Dans son œuvre *La philosophie du langage*, **Henry DUMÉRY** (1920-2012) écrit : « **Tout le passé culturel est inhérent à l'acquis linguistique d'un peuple.** » Autrement dit, le langage porte la marque de l'évolution culturelle et historique de l'humanité. Ainsi, le langage s'acquiert et est un élément de la culture. Cette faculté permet d'entrer en contact avec les autres et contribue à renforcer le lien social. Elle contribue, ainsi, au rapprochement des hommes (et à l'appropriation de la réalité qui peut être désignée, identifiée, pensée, habitée). Il n'y a donc pas de transmission culturelle sans langage.

Non seulement le langage, en tant que porteur d'une vision du monde, unit culturellement les membres d'une même communauté linguistique, mais aussi, grâce à lui, cette vision commune est transmise de génération en génération. L'union des individus dépasse donc le cercle de la communauté réelle des vivants : en transmettant l'héritage culturel, le langage permet de lier les générations présentes aux générations passées et aux générations futures. Il fonde la vie en communauté. « L'homme est le vivant possédant le langage » scande **ARISTOTE**. La capacité linguistique semble n'appartenir en propre, qu'à l'homme, et le distingue de tous les autres êtres vivants. De plus, il devient le moyen de communication privilégié dans la transmission de la connaissance.

Ainsi, pendant que le mode de communication animale est instinctive, limitée, mécanique, systématique, sans dialogue et n'exprime que les passions, celui des hommes permet l'échange entre le locuteur et le récepteur, à travers différents éléments linguistiques. Par ailleurs, le langage humain est un ensemble d'éléments linguistiques composés principalement de la langue et de la parole.

La langue est, par définition, une institution spécifique à une communauté donnée, permettant d'assurer entre ses membres, les échanges de pensées et de sentiments. La parole, de son côté,

est l'acte individuel d'utilisation vocale du code d'une langue donnée.
Au total, à la différence du mode de communication des animaux, celui des hommes, plus évolutif, conventionnel et circonstanciel, relève véritablement du langage. Et, la distinction entre langage et langue montre que le langage, en tant que faculté, ne s'acquiert pas et n'évolue pas, à la différence de la langue, qui, elle, s'apprend et évolue.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 3

Relève, dans ton cahier, parmi les vocables ci-dessous, ceux qui caractérisent la communication animale.

1. Pauvre
2. Instinctive
3. Créatif
4. Innée
5. Héréditaire
6. Stéréotypée
7. Limitée

III POUVOIR ET LIMITES DU LANGAGE DANS LA QUÊTE DE LA VÉRITÉ

A. LE POUVOIR DU LANGAGE DANS LA QUÊTE DE LA VÉRITÉ

1. Origine de la puissance du langage

Le langage est la fonction générale de communication, et, de façon plus particulière, elle a une fonction d'expression de la pensée, entre les hommes. Cette fonction est mise en œuvre par la parole, l'écriture, les gestes, les symboles, les codes. D'après **René DESCARTES**, **« C'est parce qu'ils n'ont pas la pensée que les animaux ne parlent pas. »** Cette phrase implique l'idée que le langage, de façon générale, est lié à la pensée et provient d'elle. Mais dans son rapport avec la pensée, le langage influence de façon considérable l'homme et la vie des hommes. Dans la conception religieuse, en générale et selon *La Sainte BIBLE* en particulier, le pouvoir du langage est un don de Dieu, à l'homme. En effet, selon le premier verset, du premier chapitre de l'Évangile selon **Jean : « Au commencement était la parole et la parole était avec Dieu, et la parole était Dieu. »** Ainsi, tout comme Dieu, la parole a un pouvoir divin transmis à l'homme.

Cependant, pour la linguistique moderne, le pouvoir du mot ou du langage est simplement lié aux conditions socio-culturelles de son emploi. Ici, **Ferdinand de SAUSSURE** (1857-1913) explique que le rapport évolutif entre le signifiant (manifestation sonore ou graphique du mot), et le signifié (concept ou représentation mentale à laquelle renvoie le signifiant, ce que le mot désigne) est conventionnel ou arbitraire. C'est dans ce même rapport qu'il faut comprendre aussi l'influence du langage sur la vérité.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 4

Relève, dans ton cahier, parmi les citations ci-dessous, celle qui indique que le langage est efficace.

1. « La pensée n'est rien d'"intérieur", elle n'existe pas hors du monde et hors des mots. » Maurice MERLEAU-PONTY
2. « Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus. » Saint AUGUSTIN
3. « Il y a sans aucun doute un inexprimable ; il se montre ; c'est cela le mystique. » Ludwig WITTGENSTEIN

2. Langage, moyen de conception de la vérité

Dans son œuvre *La phénoménologie de la perception*, **Maurice MERLEAU-PONTY** (1908-1961), affirme que : « **Notre pensée traîne dans le langage, et toute vérité est par le langage.** ». C'est dire que le langage est le canal d'expression de la pensée ou de la vérité. Autrement dit, nos pensées et nos vérités ont le langage, à la fois, comme lieu de conception et moyen de transmission. En ce sens, nous retenons, avec **Thomas HOBBES**, cette remarque : « **Là où il n'y a pas de langage, il n'y a ni vérité ni fausseté.** » *Léviathan*. Cela implique l'idée que la vérité est intimement liée au langage. Dans le dialogue, Le langage, en sa qualité d'instrument de recherche, unifie la vérité, et permet, de connaître des cultures différentes et de les accepter. Le langage permet, aussi bien aux individus, qu'aux groupes, de confronter des points de vue différents, de les tolérer, et, dans le meilleur des cas, d'atteindre une vérité partagée. En réalité, depuis **PLATON**, la pensée est un « **dialogue intérieur** » ; là où il y a pensée, il y a langage et inversement. Pour lui donc, le langage et la pensée sont comme le recto et le verso (l'endroit et l'envers) d'une même feuille. Ce qui fait dire à **Friedrich HEGEL**, dans *Philosophie de l'esprit* : « **C'est dans les mots que nous pensons (...). Ainsi le mot donne à la pensée son existence la plus haute et la plus vraie.** » Plus qu'un outil, le langage est la condition de la pensée et de nos représentations, avant toute communication. Il est ce qui permet à notre pensée d'être, de se clarifier et d'avoir une existence pour nous. Pour **HEGEL**, le langage a un rapport d'intériorité avec la pensée. Le langage permet donc d'atteindre la vérité puisqu'il fait corps avec la pensée. Il semble donc impossible qu'il puisse exister une pensée antérieure au langage qui fasse sens et qui existerait indépendamment des mots. Autrement dit, sans le langage ou en dehors du langage, la vérité ne peut être. De même, toute pensée, parce que conçu dans le langage, doit pouvoir être dite exactement. C'est bien le sens de cette phrase de **Nicolas BOILEAU**, dans *L'art poétique, Chant I* : « **Tout ce qui se conçoit bien s'énonce clairement et les mots pour le dire arrivent aisément.** » Ainsi, les mots sont les images des êtres et des choses. En effet, s'il nous semble que les mots nous manquent pour dire quelque chose, ce n'est peut-être pas le langage qui est en cause, mais la capacité personnelle, le génie propre de l'individu à l'expression, la patience et le travail de chacun dans la lente maturation de la parole. Il ne faut donc pas confondre indicible et non-dit. Tout est donc réductible au langage, tout peut être dit.

B. LES LIMITES DU LANGAGE DANS LA QUÊTE DE LA VÉRITÉ

Le langage est censé exprimer la pensée. Mais, on dénonce souvent les insuffisances, voire les dérives et les périls du langage, dans l'expression de la pensée. En effet, les mots ne traduisent pas toujours fidèlement la pensée. Il existe souvent un décalage entre ce que l'on pense et ce que l'on dit. La pensée, le sentiment, l'intuition, ont toujours quelque chose d'ineffable, d'indicible. Les faits que nous vivons quotidiennement, nous permettent de dire et de penser que, par le langage, l'homme ne peut pas traduire exactement, et en toute circonstance, les situations de la vie sociale, mentale et psychique.

Ainsi, l'homme est obligé de se contenter de termes approximatifs, pour traduire, soit, la joie qui l'anime, soit la grande peine et le chagrin qui le rongent. L'expression « les mots me manquent » qui est devenue presque une mode, traduit suffisamment l'idée que le langage n'est pas toujours le reflet exact de la vie de l'âme ou de nos états de conscience.

Le langage n'a pas toujours les moyens appropriés, pour traduire fidèlement toutes les situations émotionnelles, sentimentales, auxquelles l'homme est confronté. Tout se passe comme si les mots ne suffisent pas pour traduire nos idées.

C'est ce que reconnaît **DIDEROT** en ces termes : « **Je crois que nous avons plus d'idées que de mots. (...). On ne retient presque rien sans les mots et les mots ne suffisent presque jamais pour rendre précisément ce que l'on ressent.** ». *Pensées détachées sur la peinture*. S'il y a des choses, des sensations, des sentiments, dont la force et la beauté ne peuvent être traduites, exprimées par des mots, on doit comprendre que, le langage ne traduit qu'imparfaitement ce que nous percevons, ressentons ou pensons. **BERGSON** renchérit : « **Nous échouons à traduire entièrement ce que notre âme ressent ; la pensée demeure incommensurable avec le langage** ». Les mots sont parfaits pour dire le commun, l'ordinaire ; mais ils sont inadéquats pour dire le particulier, l'intime. Les mots manquent ou dénaturent. Si le signifiant est commun, le signifié n'est pas nécessairement identique, même si nous parlons la même langue. **Ludwig WITTGENSTEIN** peut alors dire : « **Il y a assurément de l'inexprimable, celui-ci se montre, il est l'élément mystique. Ce dont on ne peut parler, il faut le taire** ». Et, ce qui se montre, n'est pas toujours ce qui peut se démontrer. On ne peut pas tout dire. Il y a de l'indicible. Le langage peut

nous trahir. On n'a pas toujours « les mots pour le dire ». (Ex. : Expression des sentiments, des passions). La parole ne peut pas « épuiser » la réalité. On ne doit pas tout dire. Il y a ce qui « ne se dit pas » (un secret, une indiscrétion, une parole blessante...). On peut dire quelque chose en se taisant : il y a des silences qui en disent long. Il y a, par exemple, ceux qui disent le respect comme « la minute de silence » symbolique … Par conséquent, le langage ne traduit pas toujours la vérité et, rien ne nous garantit quant à l'exactitude de nos propos ou de ceux d'autrui.

Par ailleurs, nous faisons parfois l'expérience de l'inadéquation entre ce que nous disons et ce que nous pensons. Ainsi, certaines paroles sont sans importance ou hors de propos et d'autres sont incohérentes (cas du délire). Le langage est donc, par moments, trompeur.

La dérive du langage est encore plus déplorable, lorsqu'il s'agit de la « rhétorique, ouvrière de la persuasion » comme le faisait remarquer **PLATON** dans le *Gorgias*. En effet, la rhétorique ne tente pas de persuader les esprits en leur enseignant la vérité, en leur apportant la connaissance vraie de la science (ainsi que le fait la dialectique du philosophe). Elle s'efforce plus simplement, de déterminer chez les individus, une persuasion de croyance, en leur suggérant seulement une opinion. Fondée sur le charme, le faux-semblant et l'illusion, la puissance de la rhétorique est universelle, puisqu'elle peut tout dire (sans dire tout), sur n'importe quel sujet, en contrefaisant, en falsifiant, en voilant, en déguisant la vérité des choses, des situations, des faits, par des artifices.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 5

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celles qui montrent que le langage est limité.

1. Le langage est ambigu et équivoque
2. Le langage traduit mal la vie intérieure
3. Le langage traduit est incapable de s'adapter à des réalités nouvelles.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 6

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celle qui s'inscrit dans la logique de cette citation de LEIBNIZ : « Nous ne connaitrons jamais le goût de l'ananas par la relation de nos voyageurs. »

1. Le langage est un instrument efficace de communication.
2. Le langage est un instrument absolument limité.
3. Certaines réalités échappent au pouvoir dire du langage.

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 3

Le principe selon lequel tout ce que l'on peut vouloir signifier peut être dit, et que j'appellerai « principe d'exprimabilité «, est un principe important (...).

Il nous arrive bien souvent de vouloir en dire plus que nous ne disons effectivement. Si l'on me demande «Est-ce que vous allez au cinéma ce soir», je peux répondre «oui», mais il est bien évident, d'après le contexte, que ce que je veux signifier, c'est bien : «oui, je vais au cinéma ce soir», et non pas «oui, il fait beau», ou «oui, l'important, c'est la rose». De la même façon, je pourrais dire «je viendrai», entendant donner par là une promesse que

je viendrai, comme cela serait le cas dans la phrase : « je promets de venir» où j'exprime littéralement ce que je veux signifier. Dans des exemples de ce genre, même si je ne dis pas exactement tout ce que j'entends signifier, il reste que j'ai toujours la possibilité de le faire ; et si jamais mon interlocuteur risque de ne pas me comprendre, je peux toujours me servir de cette possibilité. Mais il arrive bien souvent que je sois incapable d'exprimer exactement ce que j'entends signifier, quand bien même je le voudrais, et cela, soit parce que je ne maîtrise pas assez la langue dans laquelle je m'exprime (si je parle en espagnol par exemple), soit au pire, que la langue que j'utilise n'a pas les mots ou les tournures qui me seraient nécessaires. Cependant, même si je me trouve dans l'un ou l'autre de ces deux cas, c'est-à-dire, dans l'impossibilité de fait de dire exactement ce que je veux signifier, je peux toujours, en principe, surmonter cette impossibilité. Je peux, en principe donc sinon en fait, améliorer ma connaissance de la langue ou bien, procédé plus radical, si, quelle que soit la langue utilisée, elle est inadéquate pour l'usage que je veux en faire ou simplement ne dispose pas des moyens qui me seraient nécessaires, je peux, toujours en principe, enrichir cette langue en y introduisant de nouveaux termes ou de nouvelles tournures. Toute langue dispose d'un ensemble fini de mots et de constructions syntaxiques au moyen desquels nous pouvons nous exprimer, mais si une langue donnée, ou même toute langue quelle qu'elle soit, oppose à l'exprimable une limite supérieure, s'il y a des pensées qu'elle ne permet pas d'exprimer, c'est là un fait contingent, et non une vérité nécessaire.

John SEARLE, *Les actes de langage* (1972).

TEXTE 4

En réalité la comparaison du langage avec un instrument, et il faut bien que ce soit avec un instrument matériel pour que la comparaison soit simplement intelligible, doit nous remplir de méfiance, comme toute notion simpliste au sujet du langage. Parler d'instrument, c'est mettre en opposition l'homme et la nature. La pioche, la flèche, la roue ne sont pas dans la nature. Ce sont des fabrications. Le langage est dans la nature de l'homme, qui ne l'a pas fabriqué. Nous sommes toujours enclins à cette imagination naïve d'une période originelle où un homme complet se découvrirait un semblable, également complet, et entre eux, peu à peu, le langage s'élaborerait. C'est là pure fiction. Nous n'atteignons jamais l'homme séparé du langage et nous ne le voyons jamais l'inventant. Nous n'atteignons jamais l'homme réduit à lui-même et s'ingéniant à concevoir l'existence de l'autre. C'est un homme parlant que nous trouvons dans le monde, un homme parlant à un autre homme, et le langage enseigne la définition même de l'homme.

C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet ; parce que le langage seul fonde en réalité, dans sa réalité qui est celle de l'être, le concept d'« ego ».

Émile BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale* (1966), I, chapitre XXI, Gallimard, coll. « Tel », 1976, p. 258-259.

CONCLUSION

Malgré les nombreuses façons d'exprimer les choses, malgré le développement des moyens de communication, la vérité est difficile à appréhender, parce qu'elle procède de différents domaines de la connaissance et, il est toujours difficile de déterminer les choses avec vérité. En outre, l'absence d'un critère définitif qui puisse nous mettre à l'abri de toute erreur, rend incertaine la découverte même de la vérité. Le langage n'échappe pas à cette incertitude car, en tant que siège des émotions, des désirs, des phénomènes inconscients, l'homme est incapable de communiquer, de traduire fidèlement toute sa pensée et sa vie intérieure. Si, la vérité échappe, presque continuellement, à l'homme, comment expliquer alors, le privilège, accordé à la vérité scientifique, considérée comme la vérité par excellence ?

Dissertation

Dans la perspective du prochain devoir devant porter sur langage et vérité, tes voisins de classe, soucieux d'avoir d'aussi bonnes notes que toi en philosophie, te demandent de les aider à s'améliorer à partir des sujets suivants :

1. Est-il prétentieux de parler de langage animal ?
2. Le grand nombre peut-il servir d'indice pour connaitre la vérité ?
3. Est-il légitime d'admettre que le langage a un pouvoir limité ?
4. La vérité n'est-elle que pure illusion ?
5. Ce qui est évident est-il toujours vrai ?

Résous le problème que pose chacun de ces sujets dans une production argumentée.

SPECIMEN

Commentaire de textes

Afin de renforcer vos acquis sur langage et vérité, vous décidez, tes camarades de classe et toi, de vous exercer à partir de textes. Tu es désigné par tes pairs, au vu de tes bonnes performances, pour conduire vos séances de révision. Fais-le à l'aide des textes ci-dessous :

TEXTE 1

Nous ne voyons pas les choses mêmes ; nous nous bornons, le plus souvent, à lire des étiquettes collées sur elles. Cette tendance, issue du besoin, s'est encore accentuée sous l'influence du langage. Car les mots (à l'exception des noms propres) désignent des genres. Le mot, qui ne note de la chose que sa fonction la plus commune et son aspect banal, s'insinue entre elle et nous (…). Et ce ne sont pas seulement les objets extérieurs, ce sont aussi nos propres états d'âme qui se dérobent à nous dans ce qu'ils ont d'intime, de personnel, d'originalement vécu. Quand nous éprouvons de l'amour ou de la haine, quand nous nous sentons joyeux ou tristes, est-ce bien notre sentiment lui-même qui arrive à notre conscience avec les mille nuances fugitives et les mille résonances profondes qui en font quelque chose d'absolument nôtre ? Nous serions alors tous romanciers, tous poètes, tous musiciens. Mais, le plus souvent, nous n'apercevons de notre état d'âme que son déploiement extérieur. Nous ne saisissons de nos sentiments que leur aspect impersonnel, celui que le langage a pu noter une fois pour toutes parce qu'il est à peu près le même dans les mêmes conditions, pour tous les hommes.

Henri BERGSON, *Le rire* (1900).

SPECIMEN

TEXTE 2

Le traitement psychanalytique ne comporte qu'un échange de paroles entre l'analysé et le médecin. Le patient parle, raconte les évènements de sa vie passée et ses impressions présentes, se plaint, confesse ses désirs et ses émotions. Le médecin s'applique à diriger la marche des idées du patient, éveille ses souvenirs, oriente son attention dans certaines directions, lui donne des explications et observe les réactions de compréhension ou d'incompréhension qu'il provoque ainsi chez le malade.

L'entourage inculte de nos patients, qui ne s'en laisse imposer que par ce qui est visible et palpable, de préférence par des actes tels qu'on en voit se dérouler sur l'écran du cinématographe, ne manque jamais de manifester son doute quant à l'efficacité que peuvent avoir de « simples discours », en tant que moyen de traitement. Cette critique est peu judicieuse et illogique. Ne sont-ce pas les mêmes gens qui savent d'une façon certaine que les malades « s'imaginent » seulement éprouver tels ou tels symptômes ?

Les mots faisaient primitivement parties de la magie, et de nos jours encore le mot garde encore beaucoup de sa puissance de jadis. Avec des mots un homme peut rendre son semblable heureux ou le pousser au désespoir, et c'est à l'aide de mots que le maître transmet son savoir aux élèves, qu'un orateur entraîne ses auditeurs et détermine leurs jugements et décisions. Ne cherchons donc pas à diminuer la valeur que peut présenter l'application de mots à la psychothérapie et contentons-nous d'assister en auditeurs à l'échange de mots qui a lieu entre l'analyste et le malade.

Sigmund FREUD, *Introduction à la psychanalyse* (1917), « Introduction », trad. S. Jankélévitch, Payot, p. 7-8.

SPECIMEN

TEXTE 3

Qu'est-ce en fin de compte que l'on appelle « commun » ? Les mots sont des symboles sonores pour désigner des idées, mais les idées sont des signes imagés, plus ou moins précis, de sensations qui reviennent fréquemment et simultanément, de groupes de sensations. Il ne suffit pas, pour se comprendre mutuellement, d'employer les mêmes mots ; il faut encore employer les mêmes mots pour désigner la même sorte d'expériences intérieures, il faut enfin avoir en commun certaines expériences. C'est pourquoi les gens d'un même peuple se comprennent mieux entre eux que ceux qui appartiennent à des peuples différents, même si ces derniers usent de la même langue ; ou plutôt, quand des hommes ont longtemps vécu ensemble dans des conditions identiques, sous le même climat, sur le même sol, courant les mêmes dangers, ayant les mêmes besoins, faisant le même travail, il en naît quelque chose qui « se comprend » : un peuple. Dans toutes les âmes un même nombre d'expériences revenant fréquemment a pris le dessus sur des expériences qui se répètent plus rarement : sur elles on se comprend vite, et de plus en plus vite – l'histoire du langage est l'histoire d'un processus d'abréviation.

NIETZSCHE, *Par-delà le Bien et le mal*, Chap. 9 : Qu'est-ce qui est noble ? § 268.

TEXTE 4

Chaque degré de bonne fortune qui nous élève dans le monde nous éloigne davantage de la vérité, parce qu'on appréhende plus de blesser ceux dont l'affection est plus utile et l'aversion plus dangereuse. Un prince sera la fable de toute l'Europe, et lui seul n'en saura rien. Je ne m'en étonne pas : dire la vérité est utile à celui à qui on la dit, mais désavantageux à ceux qui la disent, parce qu'ils se font haïr. Or, ceux qui vivent avec les princes aiment mieux leurs intérêts que celui du prince qu'ils servent ; et ainsi, ils n'ont garde de lui procurer un avantage en se nuisant à eux-mêmes. Ce malheur est sans doute plus grand et plus ordinaire dans les plus grandes fortunes ; mais les moindres n'en sont pas exemptes, parce qu'il y a toujours quelque intérêt à se faire aimer des hommes. Ainsi la vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle ; on ne fait que s'entre-tromper et s'entre-flatter. Personne ne parle de nous en notre présence comme il en parle en notre absence. L'union qui est entre les hommes n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie ; et peu d'amitiés subsisteraient, si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas, quoiqu'il en parle alors sincèrement et sans passion. L'homme n'est donc que déguisement, que mensonge et hypocrisie, et en soi-même et à l'égard des autres. Il ne veut donc pas qu'on lui dise la vérité. Il évite de la dire aux autres ; et toutes ces dispositions, si éloignées de la justice et de la raison, ont une racine naturelle dans son cœur.

PASCAL, *Pensées*, N° 100.

Fais l'étude ordonnée des textes ci-dessus et dégage leur intérêt philosophique.

LEÇON 2

LA CONNAISSANCE SCIENTIFIQUE

SITUATION D'APPRENTISSAGE

À la suite de l'explication de la loi des trois états d'Auguste Comte, faite par le professeur de philosophie, de la TC, du Collège Privé.....de.... , la voisine du chef de classe, dans une discussion avec un groupe d'élèves, en tire la conclusion suivante : « On ne doit enseigner que les sciences. » À l'inverse, ses camarades soutiennent que les autres matières ont aussi leur importance. Pour mettre fin à cette controverse, les élèves cherchent à identifier les différentes formes de connaissance, les caractéristiques de la connaissance scientifique, son processus d'élaboration et à apprécier le pouvoir et les limites de la connaissance scientifique.

TABLEAU DES HABILETÉS ET CONTENUS

HABILETÉS	CONTENUS
Identifier	• Les différentes formes de connaissance • Les caractéristiques de la connaissance scientifique
Expliquer	Le processus d'élaboration de la connaissance scientifique
Montrer	• Les limites de la démarche scientifique dans l'approche du vivant • Les limites de la démarche scientifique dans les sciences humaines • Les limites de la démarche scientifique dans les sciences formelles
Apprécier	Le pouvoir de la connaissance scientifique

SIDIEL

INTRODUCTION

Dans leur quête de connaissances fiables, les hommes se fient aux sciences. Cette fascination pour les sciences, est liée, pour une large part, à la rigueur de leurs méthodes, leur objectivité et à l'apodicticité de leurs résultats. Par contre, les autres branches du savoir, en l'occurrence, la philosophie et la métaphysique, montrent leur impuissance à rivaliser avec elles. Car, elles font cohabiter dans leurs raisonnements, une pluralité d'opinions sur une question donnée. Ce qui laisse naturellement perplexe et irrésolue toute personne désireuse de parvenir à un savoir sûr.

Toutefois, en dépit de leur assise rationnelle, les connaissances scientifiques ne peuvent nullement revendiquer des vérités absolues et définitives. Cela laisse entrevoir leurs limites que les autres branches du savoir tendent d'ailleurs à combler en proposant des alternatives aux connaissances scientifiques. Dans ces conditions, il y a lieu de s'interroger sur la connaissance, en général, ses différentes formes, ainsi que les caractéristiques spécifiques de la connaissance scientifique et son processus d'élaboration.

I LES DIFFÉRENTES FORMES DE CONNAISSANCES

La connaissance est un ensemble d'informations précises sur un objet ou un sujet donné. À ce titre, elle se présente sous diverses formes, dans des disciplines données. Aussi, distingue-t-on, entre autres, la connaissance religieuse, la connaissance philosophique, la connaissance vulgaire et la connaissance scientifique.

A. LA CONNAISSANCE VULGAIRE

La connaissance vulgaire, fruit de la perception brute, immédiate, est mouvante et soumise au temps. À cet effet, elle est tantôt vraie, tantôt fausse. Au regard de cette fluctuation permanente, de cette subjectivité foncière qui caractérise la connaissance vulgaire, **PLATON** (- 428/-348) la nomme doxa, l'opinion, et l'oppose à la vérité. Car, le discours du sens commun est impulsé par les émotions, les instincts, les impressions immédiates et les passions, et non par la raison.

Gaston BACHELARD (1884-1962), dans *La Formation de l'esprit scientifique*, en arrive à dire :

« L'opinion pense mal ; elle ne pense pas. »

B. LA CONNAISSANCE RELIGIEUSE

La connaissance religieuse relève de la pratique religieuse dont le critère de vérité est la révélation. En effet, la religion repose sur la foi, et sur des principes considérés comme socle de la vérité absolue. Dans son *Discours sur l'esprit positif*, **Auguste COMTE** explique que dans son évolution, l'esprit humain passe par trois phases, qu'il nomme loi des trois états : l'état théologique, l'état métaphysique et l'état scientifique ou positif.

Le premier état, l'état théologique, est le lieu de prédilection de la connaissance religieuse. La raison s'y trouve reléguée au second plan. La vérité religieuse s'impose à la raison ; le religieux doit croire sans raisonnement ou jugement préalable. On dit que la vérité religieuse est dogmatique. Elle ne saurait donc se confondre à la connaissance philosophique. Dès lors, qu'est-ce que la connaissance philosophique ?

C. LA CONNAISSANCE PHILOSOPHIQUE

La connaissance philosophique est discursive, dans la mesure où elle se fonde sur le raisonnement. La particularité de la connaissance philosophique réside dans sa subjectivité. Ici, le critère de la vérité varie d'un philosophe à un autre ; il suffit d'être convaincant par ses arguments. Et donc, en tant qu'émanation des subjectivités diverses, la vérité philosophique est loin d'être un savoir évident, certain et définitif, pour lequel tous les esprits s'accordent. À ce titre, n'est-elle pas éloignée de la connaissance scientifique ? Qu'est-ce que la connaissance scientifique ?

D. LA CONNAISSANCE SCIENTIFIQUE

Les connaissances scientifiques reposent sur une fondation foncièrement rationnelle. En effet, les savoirs scientifiques sont fondés, plus sur des idées, que sur des données brutes de l'expérience. C'est pourquoi, qu'elles soient formelles (les mathématiques) ou matérielles (les sciences physiques), les connaissances scientifiques sont toutes des abstractions. Dans cet esprit, **Jean PIAGET** (1896-1980), dans *Psychologie et Épistémologie*, estime que même les « **connaissances physiques (...) s'éloignent toujours davantage de la perception comme telle** ». En effet, la connaissance scientifique se caractérise par l'objectivité ; celle-ci se comprend comme la démarche recourant à la démonstration ou l'expérimentation, de manière à dépasser la subjectivité. **Michel HENRY** (1922-2002), dans *La Barbarie*, soutient que : « **le savoir scientifique est objectif par principe.** »

Les connaissances scientifiques ne sont admises qu'après leur passage au crible, soit de la démonstration, soit de l'expérimentation. C'est également là, le motif explicatif de la rupture radicale des connaissances scientifiques, d'avec les connaissances vulgaires. En vérité, si l'observation en science se veut polémique, c'est parce qu'elle est fondée sur la contestation des connaissances vulgaires, par des faits. Le dénouement de cette contradiction, œuvre de l'hypothèse, elle-même soumise à l'épreuve de la vérification ou de l'expérimentation, nous convainc de la rupture entre les connaissances scientifiques et l'opinion. D'où cette conclusion péremptoire de **Gaston BACHELARD** (1884-1962), dans *La Formation de l'esprit scientifique* : « **Il faut donc accepter une véritable rupture entre la connaissance sensible et la connaissance scientifique.** »

ACTIVITÉ D'APPLICATION 1

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celle qui caractérise la connaissance scientifique.

1. Connaissance basée sur le raisonnement dont le critère de vérité varie d'un individu à un autre
2. Connaissance objective basée sur la démonstration et/ou l'expérimentation
3. Connaissance basée sur la foi et considérée comme vérité absolue
4. Connaissance basée sur la perception brute, immédiate est soumise à la mouvance

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 1

La science, dans son besoin d'achèvement comme dans son principe, s'oppose absolument à l'opinion. S'il lui arrive, sur un point particulier, de légitimer l'opinion, c'est pour d'autres raisons que celles qui fondent l'opinion ; de sorte que l'opinion a, en droit, toujours tort. L'opinion pense mal ; elle ne pense pas : elle traduit des besoins en connaissances. En désignant les objets par leur utilité, elle s'interdit de les connaître. On ne peut rien fonder sur l'opinion : il faut d'abord la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter. Il ne suffirait pas, par exemple, de la rectifier sur des points particuliers, en maintenant, comme une sorte de morale provisoire, une connaissance vulgaire provisoire. L'esprit scientifique nous interdit d'avoir une opinion sur des questions que nous ne comprenons pas, sur des questions que nous ne savons pas formuler clairement. Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est précisément ce sens du problème qui donne la marque du véritable esprit scientifique.

Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit.

BACHELARD, *La formation de l'esprit scientifique.*

TEXTE 2

On imaginerait facilement d'abord que la connaissance puisse se définir comme « la croyance vraie ». Quand ce que nous croyons est vrai, on pourrait supposer que nous avons la connaissance de ce que nous croyons. Mais cela ne s'accorderait pas avec la manière dont le mot est employé communément. Pour prendra un exemple très vulgaire : si un homme croit que le nom du dernier Premier ministre commençait par un B, il croit ce qui est vrai, puisque le dernier Premier ministre était Sir Henry Campbell Bannerman. Mais s'il croit que M. Balfour était le dernier Premier ministre, il croira toujours que le nom du dernier Premier ministre commence par un B, et cependant cette croyance, quoique vraie, ne sera pas estimée constituer une connaissance. Si un journal, par une anticipation intelligente, annonce le résultat d'une bataille avant qu'ait été reçu aucun télégramme donnant le résultat, il peut par chance annoncer ce qui se trouve ensuite être le résultat juste, et produire une croyance chez quelques-uns de ses lecteurs les moins expérimentés. Mais bien que leur croyance soit vraie, on ne peut pas dire qu'ils aient une connaissance. Il est donc clair qu'une croyance vraie n'est pas une connaissance, quand elle est déduite d'une croyance fausse. De même, une croyance vraie ne peut pas être appelée une connaissance quand elle est déduite, par la voie d'un raisonnement faux, même de prémisses vraies. Si je sais que tous les Grecs sont des hommes et que Socrate était un homme, et que j'en infère que Socrate était un Grec, on ne peut pas dire que je sache que Socrate était un Grec, parce que, bien que mes prémisses et ma conclusion soient vraies, la conclusion ne suit pas des prémisses.

RUSSELL (Bertrand), *Problèmes de philosophie*, trad. F. Rivenc, Payot et Rivages, 1912.

II L'ORIGINE DE LA VÉRITÉ SCIENTIFIQUE

Pour connaître, l'homme recourt aussi bien aux sens qu'à la raison. Il en résulte que, suivant l'une des deux facultés mise en valeur, on est, soit empiriste, soit rationaliste.

A. L'EXPÉRIENCE : ORIGINE DES CONNAISSANCES

1. Les sensations comme fondement des connaissances

Selon l'empirisme (du grec *empeiria*, « expérience »), toutes les connaissances sont une acquisition de l'expérience et reposent fondamentalement sur elle. Cette expérience s'entend comme l'ensemble des connaissances acquises par les sens. Dans cette perspective, « **On peut appeler empirique toute philosophie qui s'appuie sur des principes de l'expérience** »[1] **KANT**, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Delagrave, 1971, p. 73.

Pour cette doctrine, ici-bas, tout change, de telle sorte que rien ne subsiste définitivement. Tout est soumis à la ruine à cause du temps. La conséquence de cet écoulement perpétuel du temps, c'est qu'il ne peut y avoir d'objets figés et de connaissances immuables. Nous ne pouvons admettre, alors, que des ressentis, des sensations personnelles ; telle une chose m'apparaît, telle elle est pour moi ; telle elle apparaît à un autre, telle elle est pour lui. Il s'ensuit que nos connaissances sont conformes aux sensations éprouvées par chacun de nous, dans sa stricte subjectivité. « **La science,**

[1] Emmanuel Kant, Fondements de la métaphysique des mœurs, Paris, Delagrave, 1971, p. 73.

dit alors PROTAGORAS (- 490 vers - 420), n'est autre chose que la sensation. »[2]

Si donc, nos connaissances nous viennent des sensations, il va de soi que rien n'est dans l'esprit qui n'ait été au préalable dans les sens. Or, les idées étant des abstractions, comment cela est-il possible ?

2. Les idées : un pâle reflet de nos impressions

Deux arguments permettent de répondre à l'interrogation posée ci-dessus. Le premier est celui de l'empirisme, professé par **J. LOCKE** (1632-1704), lorsqu'il écrit qu'**« au commencement l'Âme est ce qu'on appelle une table rase, vide de tous caractères, sans aucunes idées, quelles qu'elle soit »**[3]. **J. LOCKE**, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, trad. P. Coste, Paris, Vrin, 1972, p. 61. Contrairement aux idées innées, évoquées par **R. DESCARTES** (1596-1650), rien ne préexiste en l'homme, nous dit **LOCKE** ; toutes ses idées sont acquises par le moyen de l'expérience. En effet, l'âme se remplit au fur et mesure, par les sensations. Le deuxième argument met l'accent sur la distinction de deux genres de perceptions distincts : les impressions d'une part, et les idées, de l'autre. Si les impressions sont ce que l'on reçoit à travers le contact direct des sens avec le monde, et qui pénètrent pour cela, avec beaucoup plus de force et de vigueur, dans l'esprit, les idées sont, au contraire, les images plus ou moins effacées de ces impressions dans l'esprit. **D. HUME** (1711-1776) en déduit que : **« Toutes nos idées sont des copies de nos impressions. »**

En fait, les sens nous rapportent les choses de notre environnement dans toute leur diversité et telles qu'elles sont. Cependant, c'est la raison qui se donne pour tâche d'y insérer de l'ordre, de la compréhension, du sens et de l'harmonie. Ce n'est qu'à ce stade seulement que les données sensibles connaissent des déformations, des falsifications. La source de nos erreurs n'est donc pas à chercher dans les sens, mais plutôt dans l'activité de la raison. En définitive, **« [les sens] ne mentent pas du tout. C'est ce que nous faisons de leur témoignage qui y introduit le mensonge. »**. Pourtant, le rationalisme recommande un véritable détachement de l'expérience.

B. LA THEORIE : ORIGINE DE NOS CONNAISSANCES

1. L'expérience : une apparence trompeuse

Par opposition à l'empirisme, le rationalisme professe que nos connaissances proviennent de la raison. Il en est ainsi parce que le monde ici-bas est semblable, aux dires de **PLATON** (-428-347), à une sorte de caverne dans laquelle sont emprisonnés des hommes et des femmes. Ces derniers y sont attachés de telle sorte qu'ils ne voient que les ombres des objets réels (qui sont hors de la caverne), projetées par le soleil, sur la paroi de ladite caverne. Pour ces prisonniers, les ombres défilant sous leurs yeux, sont les objets réels dont ils entendent les sons. Le monde sensible est sans doute analogue à cette caverne. Il faut donc fuir le monde de l'apparence, à l'image de l'un des prisonniers de la caverne, qui s'en est échappé afin d'aller contempler la réalité. Tout porte donc à croire que les objets de ce monde, à savoir le lit, la table, la maison, la chaise, etc., ne sont rien d'autre que des copies des Idées peuplant le monde intelligible. Par la dialectique ascendante, l'homme est appelé à se débarrasser des copies pour aller saisir les véritables et authentiques Objets, les Essences : le Lit, la Table, la Maison, la Chaise. D'où cette boutade de **F. HEGEL** (1770-1831), à l'adresse des empiristes : **« L'empirisme (...), au lieu de chercher le vrai dans la pensée, s'adresse à l'expérience. »**

2. La raison : fondement des connaissances

Les données des sens se caractérisent par le fait que, non seulement elles sont subjectives, mais également, leur rendu n'est pas toujours conforme avec la réalité. Nos yeux, par exemple, achèvent de nous faire croire à l'orbite du soleil autour de la terre. Pourtant il en est autrement. Combien de fois n'avons-nous pas entendu des voix que nous attribuons a priori à des personnes familières et nous rendre compte a posteriori que celles-ci nous sont fort étrangères ? Il n'y a nul doute que **« Nos sens nous trompent »**. **René Descartes**, *Discours de la méthode*, Paris, Éd. 10/18, 1951, p. 61.
À l'évidence, toute connaissance sûre et certaine, s'éloigne autant que faire se peut, de la réalité. Les connaissances mathématiques qui sont regardées comme des vérités absolues en sont la parfaite illustration. Les objets de l'arithmétique et surtout ceux de la géométrie que sont les droites, les asymptotes, les fonctions, les nombres, les figures, ne se retrouvent nulle part dans la nature.

---

[3] John Locke, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, trad. P. Coste, Paris, Vrin, 1972, p. 61.

Telle est la raison pour laquelle, **R. BLANCHÉ** (1898-1975) estime que : « **La géométrie a cessé d'être un recueil de recettes pratiques ou, au mieux, d'énoncés empiriques, pour devenir une science rationnelle.** ». **Robert Blanché**, *L'axiomatique*, Paris, PUF, 1955, p. 2.

Au regard de la pertinence de leurs arguments, l'antagonisme entre l'empirisme et le rationalisme, crée une situation antinomique. Toutefois, n'ont-ils pas, à la fois, raison et tort ? N'y a-t-il pas interaction entre empirisme et rationalisme ?

C. DU RAPPORT SYNERGIQUE DES SENS ET DE LA RAISON DANS L'ÉLABORATION DU SAVOIR

Martin Luther KING (1929-1968) remarque que : « **Les idéalistes ne sont pas souvent réalistes ni les réalistes souvent idéalistes.** » *La force d'aimer*, Paris, Empreinte temps présent, 2013, p. 13. C'est dire que, si les rationalistes font fi de ce que les idées ne naissent pas ex nihilo, de même, les empiristes ignorent l'indispensable pouvoir de conceptualisation de la raison. Il est ainsi visible que les faiblesses de ces deux doctrines résident assurément dans leur défaut d'interaction. C'est à cela que **KANT** (1724-1804) tente de remédier dans la *Critique de la raison pure*.

Selon lui, la connaissance suppose l'existence de deux facultés essentielles : la sensibilité et l'entendement. Si la première faculté, notamment la sensibilité, nous dispose à recevoir les objets de ce monde dans leur diversité, la seconde, c'est-à-dire, l'entendement, confère, sens, forme et ordre à cette diversité chaotique, par le canal des concepts. Il va donc de soi que l'absence de l'une de ces deux facultés constitue, de toute nécessité, un obstacle majeur à l'éclosion de la connaissance. **E. KANT** (1724-1804) met ainsi en garde les empiristes et les rationalistes : « **Des pensées sans contenu sont vides, des intuitions sans concepts, aveugles.** ». *Critique de la raison pure*, Paris, PUF, 1990, p. 77.

Il y a, incontestablement, une synergie entre les sens et la raison : les premiers fournissent la matière première, tandis que la seconde influe sur cette matière, en lui donnant une forme. On s'aperçoit alors qu'en science, selon **G. BACHELARD** (1884-1962), « **Le réalisme et le rationalisme échangent sans fin leurs conseils** ». *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, PUF, 1934, p. 13.

Il ressort de ce qui précède que, l'expérience et la théorie, l'empirisme et le rationalisme, le réalisme et l'idéalisme, agissent solidairement dans l'élaboration des connaissances scientifiques. Mais, sous quel mode ces connaissances s'élaborent-elles ?

ACTIVITÉ D'APPLICATION 2

Relève, dans ton cahier, parmi les doctrines philosophiques ci-dessous, celle qui est traduite par la citation suivante de Protagoras : « La science n'est autre chose que la sensation. »

1. Empirisme
2. Rationalisme
3. Criticisme

SPECIMEN

ACTIVITÉ D'APPLICATION 3

Remplace, dans ton cahier, les pointillés en face de chacune des assertions ci-dessous, par Vrai, si elle est correcte, et par Faux, si non.

1. Pour le criticisme, toutes les connaissances représentent une acquisition de l'expérience et reposent fondamentalement sur elle.	.....
2. Avec les rationalistes, toute connaissance sûre et certaine s'éloigne autant que faire se peut de la réalité sensible.	.....
3. Selon l'empirisme, les sens ne font que nous rapporter les choses de notre environnement dans toute leur diversité et telles qu'elles sont.	.....

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 3

Si illimitée que paraisse la liberté de notre pensée, nous découvrirons, en y regardant de plus près, qu'elle est en réalité resserrée dans des limites fort étroites, et que tout ce pouvoir créateur de l'esprit n'est rien de plus que la faculté de combiner, transposer, accroître ou diminuer les matériaux que nous fournissent les sens et l'expérience. Quand nous pensons à une montagne d'or, nous ne faisons que réunir deux idées capables de s'accorder, celle d'or et celle de montagne, qui nous étaient déjà familières. Nous pouvons concevoir un cheval vertueux ; car, d'après le sentiment propre que nous en avons, nous pouvons concevoir la vertu ; et il nous est possible de joindre celle-ci à la figure et à l'image du cheval, animal qui nous est familier. En un mot, tous les matériaux de la pensée tirent leur origine de notre sensibilité externe ou interne : l'esprit et la volonté n'ont d'autre fonction que de mêler et combiner ces matériaux.

HUME, *Enquête sur l'entendement humain* (1748).

TEXTE 4

Les sens, quoique nécessaires pour toutes nos connaissances actuelles, ne sont point suffisants pour nous les donner toutes, puisque les sens ne donnent jamais que des exemples, c'est-à-dire des vérités particulières ou individuelles. Or tous les exemples qui confirment une vérité générale, de quelque nombre qu'ils soient, ne suffisent pas pour établir la nécessité universelle de cette même vérité, car il ne suit pas que ce qui est arrivé arrivera toujours de même. Par exemple, les Grecs et Romains et tous les autres peuples de la terre connue des anciens ont toujours remarqué qu'avant le décours[1] de 24 heures, le jour se change en nuit, et la nuit en jour. Mais on se serait trompé, si l'on avait cru que la même règle s'observe partout ailleurs, puisque depuis on a expérimenté le contraire dans le séjour de Nova Zembla[2]. Et celui-là se tromperait encore, qui croirait que, dans nos climats au moins, c'est une vérité nécessaire et éternelle qui durera toujours, puisqu'on doit juger que la terre et le soleil même n'existent pas nécessairement, et qu'il y aura peut-être un temps

où ce bel astre ne sera plus, au moins dans sa présente forme, ni tout son système. D'où il paraît que les vérités nécessaires, telles qu'on les trouve dans les mathématiques pures et particulièrement dans l'arithmétique et dans la géométrie, doivent avoir des principes dont la preuve ne dépende point des exemples, ni par conséquence du témoignage des sens.

LEIBNIZ, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Préface, 1704.

1. « le décours » (ici) : l'écoulement.
2. Archipel situé au nord du cercle polaire arctique.

III LES DIFFÉRENTS MODES D'ÉLABORATION DE LA CONNAISSANCE SCIENTIFIQUE ET LEURS LIMITES

Le mode d'élaboration des connaissances scientifiques varie d'un groupement scientifique à un autre. Les sciences formelles recourent à la démonstration, la déduction alors que les sciences de la matière ou sciences concrètes, usent de la méthode expérimentale.

A. LES SCIENCES FORMELLES ET LA MÉTHODE DÉDUCTIVE

On appelle sciences formelles, toutes les sciences qui considèrent uniquement la forme du raisonnement, et qui ignorent, le lien des propositions avec le réel. Ce sont la logique et les mathématiques.

1. Du rapport de la logique et des mathématiques

La logique est l'étude générale des raisonnements déductifs, abstraction faite de leur application à des cas particuliers. Quant aux mathématiques ou la mathématique, elles désignent l'ensemble des sciences, étudiant par le moyen du raisonnement déductif, les propriétés des êtres abstraits (nombres, figures géométriques, fonctions, espaces, etc.), de même que les relations qui s'établissent entre eux. Mais qu'est-ce que le raisonnement logique, encore appelé syllogisme ? Selon **ARISTOTE** (-385-322), « **Le syllogisme est un discours dans lequel, certaines choses étant posées, quelque chose d'autre que ces données en résulte nécessairement, par le seul fait de ces données** »[1]. Il se présente sous la forme suivante :

Tous les hommes sont mortels	Prémisse majeure
Or, Socrate est un homme	Prémisse mineure
Donc Socrate est mortel	Conclusion

L'analyse du syllogisme montre qu'il est un véritable modèle de rigueur déductive, et ce, pour plusieurs raisons. En vérité, la conclusion du syllogisme est apodictique, c'est-à-dire, nécessaire, vu qu'elle ne peut pas ne pas être, si les prémisses sont admises. En outre, elle est objective, en ce sens qu'elle est déduite indépendamment de toute considération subjective et des goûts particuliers de chacun. Le corollaire de cette objectivité, c'est l'accord de tous les esprits. Enfin, la conclusion est cohérente avec les prémisses, c'est-à-dire, qu'elle dit la même chose que les prémisses.

C'est au nom de ces qualités de la logique que, les mathématiques s'en inspirent pour faire à leur tour des tautologies. Il suit de là que, démontrer une proposition en mathématique, c'est montrer qu'elle est tautologique[2] par rapport aux propositions déjà admises. Mieux, elles disent la même chose. Bref, « **[La démonstration mathématique] dit seulement ceci : si l'on pose, arbitrairement, tel ensemble de principes, voici les conséquences qui, formellement, en résultent. La nécessité ne réside plus que dans le lien logique qui unit les propositions, elle s'est retirée des propositions elles-mêmes** »[3] confirme **Robert Blanché** (1898-1975) dans *L'axiomatique*. Il est remarquable, qu'en faisant également des tautologies, à l'instar du raisonnement logique, nous assistons alors à la logicisation de la mathématique. À l'inverse, à bien des égards, l'on assiste à la mathématisation de la logique, lorsque celle-ci se mue en calcul des propositions et en calcul des prédicats (la logique binaire). Cet échange incessant entre logique et mathématique incline **B. RUSSELL** (1872-1970) à cette conclusion : « La

logique est devenue plus mathématique et les mathématiques sont devenues plus logiques. La conséquence est qu'il est maintenant impossible de tracer une ligne de démarcation entre les deux. »[4] Tout compte fait, les mathématiques ne sont qu'une simple extension de la logique formelle.

2. La nature des vérités mathématiques

Les mathématiques sont des sciences de vérités absolues. En effet, sur le plan ontologique, l'on conçoit deux sortes d'êtres : les phénomènes (réalités concrètes) d'une part et de l'autre, les noumènes (réalités abstraites). Les premières changeant au gré du temps, au point d'être parfois vraies, parfois fausses, leur connaissance ne débouche pas sur la vérité, mais bien sur la doxa. Quant aux réalités abstraites, étant stables et immuables, les connaissances dont elles sont l'objet, le sont également. De ce fait, les données des mathématiques en général, et celles de la géométrie en particulier, rompant avec les sens, sont absolues. Il s'ensuit que l'arithmétique et la géométrie sont certaines, parce qu': **« Elles seules traitent d'un objet si pur et si simple qu'elles n'admettent absolument rien que l'expérience ait rendu incertaine »**[5].
C'est pourquoi, depuis l'antiquité, les mathématiques n'ont cessé d'être regardées comme la science des vérités éternelles. Ce à quoi souscrit, sans réserve, **A. COMTE** (1798-1857) qui note dans son *Cours de philosophie positive* que : **« [La mathématique] constitue la première et la plus parfaite de toutes les sciences fondamentales »**[6]. Cette approche est corroborée par le caractère absolu des principes de la géométrie euclidienne. En effet, **EUCLIDE** (-325 vers -265) fait savoir dans son livre culte les *Éléments de géométrie* que, si l'on considère un plan, alors, **« Par un point extérieur à une droite, il ne passe qu'une parallèle et une seule »**[7]. En outre, **« Par deux points distincts, il ne passe qu'une droite et une seule »**. Dans ce même plan, **« La somme des angles d'un triangle vaut 180° »**. L'évidence de ces propositions est telle qu'elle incline bien d'esprits à les prendre pour des vérités éternelles. C'est le cas de **C. BERNARD** (1813-1878) par exemple, pour qui, **« Les vérités mathématiques [sont] immuables et absolues »**[8]. Toutefois, la naissance de géométries diamétralement opposées à celle d'**EUCLIDE**, va convaincre de la relativité desdites vérités et donc montrer des limites dans la démarche des sciences formelles.

3. Les limites dans les sciences formelles

a. De la relativité des vérités mathématiques

Si les vérités mathématiques en général, et les vérités de la géométrie euclidienne singulièrement, ont été toujours considérées comme absolues, le XIXe siècle, au contraire, nous convainc de leur caractère relatif. En fait, avec la naissance des géométries non euclidiennes, de nouveaux postulats totalement opposés à ceux d'**EUCLIDE** sont élaborés. Dans les géométries non euclidiennes telles que la géométrie hyperbolique de **Johann Carl Friedrich GAUSS** (1777-1855), de **Nicolaï LOBATCHEVSKI** (1813-1878) et de **János BOLYAI** (1802-1860), **« La somme des angles d'un triangle est inférieure à 180° »**. En plus, **« Il existe une infinité de parallèles possibles à une droite passant par un point donné »**. Quant à la géométrie sphérique, initiée par **Bernhard RIEMANN** (1826-1866), et qui est également une géométrie non euclidienne, **« Si l'on considère une sphère, alors par un point pris hors d'une droite, il ne passe aucune parallèle »**. Et qui plus est, **« Par deux points distincts, il ne passe aucune droite, mais plutôt une infinité d'arcs de grands cercles »**. Enfin, **« La somme des angles d'un triangle est supérieure à 180° »**.
Il faut retenir de toutes ces formes de géométrie (la géométrie euclidienne et les géométries non euclidiennes) que, bien qu'elles soient toutes rigoureuses et tautologiques, leurs principes ne sont pas pour autant absolument vrais. Mieux, la valeur de vérité de leurs propositions varie d'un système géométrique à un autre. Par exemple, le postulat euclidien selon lequel, **« Par un point pris hors d'une droite, il ne passe qu'une droite parallèle et une seule »**, est valide si et seulement si l'on suppose un plan euclidien. Mais il est faux, si l'on considère une géométrie non euclidienne. Il est donc remarquable qu'un postulat n'est vrai que par rapport à l'hypothèse de départ, le système choisi. Les mathématiques sont de ce fait une science hypothético-déductive.
Finalement, en concevant l'axiome mathématique **« Toute proposition, évidente ou non, qui ne se déduit pas d'une autre, mais que l'on pose par un acte décisoire de l'esprit, au début de la déduction »** selon **LALANDE**, in *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, Quadrige / PUF, 1992, pp. 105-106, nous sommes confortés dans la position selon laquelle, les mathématiques ne sont pas si évidentes et si claires qu'on le croit. Les mathématiques achèvent apparemment de laisser croire qu'elles ne reconnaissent comme vrai que, ce qui est attesté par la démonstration.

Ce qui est totalement faux, parce qu'elles admettent bel et bien en leur sein des propositions non démontrées et indémontrables, en l'occurrence, les postulats et les axiomes. C'est dire que les mathématiques ne sont pas absolument rationnelles et qu'un soupçon de croyance subsiste en elles. Malgré tout, il faut voir en cela un moindre mal, car les vérités mathématiques, servent, de modèle aux autres formes de connaissance.

b. De l'échec du paradigme mathématique

En soutenant dans *Le Saint*, qu': « **Il est moins facile de mesurer la valeur logique d'une conclusion en matière de sentiment, d'amour, de foi, qu'il n'est facile de mesurer la valeur logique d'une conclusion en matière de géométrie** »[8], le poète et écrivain italien **A. FOGAZZARO** (1842-1911), traduit ici, l'énorme difficulté que l'on éprouve à vouloir tout exprimer sous une forme mathématique. Certes, elles constituent le substrat même des connaissances exactes, et il n'y a de science que mathématique, mais ce modèle n'est nullement opérationnel sur les quantités continues. En réalité, il est impossible d'exprimer mathématiquement les sentiments (la haine, l'amour), les valeurs morales (le bien, le mal, la bonté), les données métaphysiques, les objets de la foi (Dieu, la résurrection, l'enfer, le paradis, les anges). Dans cette même logique, les objets et connaissances psychanalytiques, anthropologiques et surtout sociologiques (les relations humaines) sont réfractaires à leur expression en langage mathématique. En dernière analyse, « **La sociologie est certainement moins grande consommatrice de mathématique** ». **Raymond Boudon**, *Les mathématiques en sociologie*, Paris, PUF, 1971, p. 7.

En définitive, nous nous rendons compte du fait que les mathématiques ne servent de modèle qu'aux disciplines qui se prêtent à leur jeu, notamment les sciences expérimentales.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 4

Relève, dans ton cahier parmi, les propositions ci-dessous, celle qui caractérise la vérité formelle.

1. Valide
2. Absolue
3. Réelle

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 5

Reconnaître que l'accession d'une discipline à la maturité scientifique est presque toujours, comme le démontre l'histoire des sciences, corrélative d'une mathématisation au moins partielle n'est pas faire preuve de positivisme. C'est simplement constater la concomitance de deux faits. Car une discipline commence généralement à être considérée comme scientifique quand elle est en mesure de parler un langage dépourvu d'ambiguïté. D'autre part, la mathématique est, par définition, un langage non ambigu. Il en résulte que

[8] Antonio Fogazzaro, *Le Saint*, version électronique, 2019, p. 62. http://www.ebooksgratuits.com/

mathématisation et clarification du langage vont souvent de pair. Cela dit, il reste évidemment que les objets scientifiques sont plus ou moins difficiles d'accès et qu'il peut être plus facile ou moins aisé d'atteindre à un langage clair selon la complexité des objets dont on traite. Il est facile de montrer sur des exemples variés que la sociologie – tout difficiles qu'ont été et que sont encore, quoique dans une moindre mesure, ses rapports avec la mathématique – semble devoir en attendre les mêmes avantages que les autres sciences. Comme ailleurs, la mathématique s'est introduite ici pour clarifier tel ou tel problème, tel ou tel concept, telle ou telle procédure de recherche.

Raymond Boudon, *Les mathématiques en sociologie*, Paris, PUF, 1971, pp. 7-8.

TEXTE 6

Regardons de plus près les deux géométries non euclidiennes. Dans celle de Lobatchevski, que le langage technique appelle géométrie hyperbolique, il existe un nombre infini de parallèles. Dans celle de Riemann, appelée géométrie elliptique, il n'y a aucune parallèle. Comment une géométrie peut-elle se constituer sans droites parallèles ? Nous pouvons le comprendre par l'intermédiaire d'un modèle qui n'est pas exactement identique à celui d'une géométrie elliptique, mais qui en est un parent proche : un modèle de géométrie sphérique. Ce modèle consiste simplement en la surface d'une sphère. Nous décidons de regarder cette surface comme analogue à un plan. Les lignes droites d'un plan sont ici représentées par les « grands cercles » de la sphère. En termes plus généraux, nous disons que dans toute géométrie non euclidienne les lignes qui correspondent aux droites euclidiennes sont des «lignes géodésiques ». Elles ont en commun avec les droites la propriété qui consiste à être le plus court chemin d'un point à un autre.

Rudolf Carnap, *Les Fondements philosophiques de la physique*, Armand Colin, 1973, p. 131.

B. LES SCIENCES DE LA MATIÈRE ET LA MÉTHODE EXPÉRIMENTALE

Contrairement aux sciences formelles, les sciences de la matière, entre autres, la biologie, la physique et la chimie, recourent, dans leurs investigations, à la méthode expérimentale, qui elle-même s'articule autour de trois étapes.

1. Les différentes étapes de la méthode expérimentale

La méthode expérimentale comprend trois moments, que sont : l'observation des faits, l'émission d'une l'hypothèse, l'expérimentation et l'édiction de la loi ou de la formulation de la théorie scientifique.

a. L'observation scientifique

Au cours de l'histoire de l'humanité, l'accoutumance à certains phénomènes et leurs explications, finissent par conférer à celles-ci, le statut d'évidence, de vérité. Pourtant, très souvent, ces pseudo-évidences sont contredites par de nouveaux faits. C'est ce qui incline G. **BACHELARD** (1884-1962) à affirmer que : « **L'observation scientifique est toujours une observation polémique ; elle confirme ou infirme une thèse antérieure** ». *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, PUF, 1934, p. 12.

b. L'hypothèse scientifique

Pour résoudre la contradiction soulevée par les explications antérieures et les faits nouvellement découverts, une explication a priori est nécessaire. C'est le rôle joué par l'hypothèse qui relève de l'imagination rationnelle. Ainsi, aux yeux de C. **BERNARD** (1813-1878) « **L'hypothèse expérimentale n'est que l'idée scientifique, préconçue ou anticipée** ». *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, J. B. Baillière et Fils, 1865, p. 45.

Cependant, cette hypothèse ne gagne sens et valeur scientifique, que si elle est soumise au crible de la vérification.

c. La vérification ou l'expérimentation

« **Ou bien l'hypothèse de l'expérimentateur sera infirmée ou bien elle sera confirmée par l'expérimentation.** ». *Ibidem*, p. 69. Par ces propos, C. **BERNARD** (1813-1878) décrit l'étape décisive de la méthode expérimentale et, par ricochet, le sort à réserver à l'hypothèse. De la sorte, au cas où la vérification infirme l'hypothèse, elle est alors rejetée et remplacée par une autre. Mais, si elle est confirmée, elle devient du coup une vérité, une loi scientifique. En tant que telle, elle établit un rapport apodictique entre deux grandeurs physiques. D'où cette définition formulée par **M. PLANCK** (1858-1947) : « **Une loi physique est une proposition qui établit un lien permanent et impossible à rompre entre deux grandeurs physiques mesurables.** » *Introduction à la physique*, Paris, Flammarion, 1941, p. 144. Ainsi, la vérification confirme la véracité de l'hypothèse. Mais cette étape de vérification impose-t-elle, pour autant, l'hypothèse vérifiée, comme une vérité incontestable et absolue ?

d. L'édification de la loi ou la formulation de la théorie scientifique

La confirmation de l'hypothèse, conduit à la formulation de l'édiction de la loi ou de la théorie scientifique, qui gouverne le fait observé. On parle alors de l'élaboration de la loi ou vérité scientifique. C'est la mathématisation, la mise sous forme mathématique de la loi physique observée. Par contre, si l'hypothèse n'est pas confirmée, elle est rejetée. La méthode expérimentale est ainsi résumée par **Claude BERNARD** (1813-1878), dans *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, en ces termes : « **Le fait suggère l'idée, l'idée dirige l'expérience et l'expérience confirme l'hypothèse.** »

Les sciences expérimentales, contrairement aux sciences formelles qui mettent l'accent sur l'aspect formel du discours, sont préoccupées par la mise en évidence des rapports qu'entretiennent les phénomènes physiques. Peut-on alors, sans réserve, affirmer qu'elles sont infaillibles ?

2. Les limites dans les sciences expérimentales

a. De la relativité des vérités des sciences expérimentales

La vérification confère, à la loi, à la théorie scientifique, une valeur de vérité. Mais elle n'en fait pas pour autant une vérité absolue. Par ricochet, l'éternité ou l'apodicticité du rapport de causalité que cette loi tend à établir entre des faits physiques, est par la même occasion fictive. Autrement dit, « **Il n'est pas évident que la permanence de leur empire jusqu'à l'heure actuelle étant admise, il en sera toujours de même à l'avenir** ». **Max Planck**, *Initiation à la physique*, Paris, Flammarion, 1941, p. 144.

En vérité, les lois scientifiques ne sont acceptées comme telles que parce que leurs substituts ne sont pas encore venus à l'existence. Ayant comme fondement la raison, qui elle-même souffre de l'imperfection (approche partielle et momentanée de la réalité), les lois scientifiques n'ont nullement la prétention d'exprimer entièrement et définitivement la réalité. Les vérités expérimentales sont, au contraire, une simple approche fragmentaire, partielle des phénomènes. De surcroît, ces lois sont, certes regardées comme des vérités, mais l'on ne perd jamais de vue que, tôt ou tard, elles peuvent être considérées comme des erreurs à rectifier. Car, les vérités des générations précédentes, apparaissent le plus souvent aux yeux des générations suivantes, comme des erreurs à rectifier et ainsi de suite. Cette allure des vérités des sciences expérimentales s'explique par le fait qu'elles représentent l'état actuel de nos connaissances et du progrès technique sous-jacent à leur vérification. Elles ont donc l'âge des instruments attestant leur véracité. De ce fait, lorsque ceux-ci progressent, les vérités qu'ils sous-tendent changent également. Il faut donc se rendre à l'évidence avec Claude Bernard que les lois scientifiques « **ne sont que des vérités partielles et provisoires** ». *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, J. B. Baillière et Fils, 1865p. 54.

Il en résulte que l'histoire des vérités scientifiques, adopte une trajectoire non linéaire, puisque, loin de se juxtaposer les unes aux autres, les nouvelles vérités naissent de la mort des anciennes. Ce principe infaillible fait dire à Claude BERNARD : « **Dans les sciences expérimentales (...) les vérités n'étant que relatives, la science ne peut avancer que par révolution.** » *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, p58.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 5

Remplace, dans ton cahier, les pointillés ci-dessous, par Vrai si l'affirmation suivante est juste, et Faux, dans le cas contraire : « L'expérimentation consiste à trouver une autre explication, une explication possible qui pourrait tenir lieu de nouvelle vérité si elle est confirmée. »

(.....)

b. De la falsifiabilité des théories scientifiques

La prétention à la vérité absolue, pour tout savant, revient manifestement à dire que la science est achevée et qu'elle est parvenue à son terme ultime. Or, en tant que processus, la science ne fait que tendre, de proche en proche, vers la vérité. Les vérités scientifiques étant, pour ainsi dire asymptotiques (on s'en approche de plus en plus sans jamais l'atteindre), **Karl POPPER** (1902-1994) estime que l'une de leurs caractéristiques essentielles, c'est leur falsifiabilité (caractère d'une théorie qui n'est réellement scientifique que dans la mesure où elle est susceptible d'être soumise à un test empirique crucial qui la réfute et la falsifie). Par conséquent, une discipline, une théorie ne peut être reconnue comme scientifique, que si et seulement si, elle peut être réfutée ou contestée, afin d'optimiser sa valeur de vérité. Sur cette base, toutes les théories que l'on ne peut réfuter, ne peuvent nullement être regardées comme faisant partie de la science. Ainsi, : « **Un système faisant partie de la science empirique doit pouvoir être réfuté par l'expérience** »[1].

Les sciences abstraites et les sciences de la matière ayant dévoilées leur mode d'élaboration, qu'en est-il des sciences humaines ?

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 7

La seule chose que nous ayons à faire ici, c'est d'insister sur un précepte qui prémunira toujours l'esprit contre les causes innombrables d'erreur qu'on peut rencontrer dans l'application de la méthode expérimentale. Ce précepte général, qui est une des bases de la méthode expérimentale, c'est le doute ; et il s'exprime en disant que la conclusion de notre raisonnement doit toujours rester dubitative quand le point de départ ou le principe n'est pas une vérité absolue. Or, nous avons vu qu'il n'y a de vérité absolue que pour les principes mathématiques ; pour tous les phénomènes naturels, les principes desquels nous partons, de même que les conclusions auxquelles nous arrivons, ne représentent que des vérités relatives. L'écueil de l'expérimentateur consistera donc à croire connaître ce qu'il ne connaît pas, et à prendre pour des vérités absolues des vérités qui ne sont que relatives. De sorte que la règle unique et fondamentale de l'investigation scientifique se réduit au doute, ainsi que l'ont déjà proclamé d'ailleurs de grands philosophes.»

Claude BERNARD, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, Librairie de l'Académie Impériale de Médecine, 1865, pp. 71-72.

[1] Sir Karl Raimund Popper, *La logique de la découverte scientifique*, Paris, Éd. Payot, 1978, p. 38.

TEXTE 8

Si l'on pose maintenant le problème de la nouveauté scientifique sur le plan plus proprement psychologique, on ne peut manquer de voir que cette allure révolutionnaire de la science contemporaine doit réagir profondément sur la structure de l'esprit. L'esprit a une structure variable dès l'instant où la connaissance a une histoire. En effet, l'histoire humaine peut bien, dans ses passions, dans ses préjugés, dans tout ce qui relève des impulsions immédiates, être un éternel recommencement ; mais il y a des pensées qui ne recommencent pas ; ce sont les pensées qui ont été rectifiées, élargies, complétées. Elles ne retournent pas à leur aire restreinte ou chancelante. Or l'esprit scientifique est essentiellement une rectification du savoir, un élargissement des cadres de la connaissance. Il juge son passé historique en le condamnant. Sa structure est la conscience de ses fautes historiques. Scientifiquement, on pense le vrai comme rectification historique d'une longue erreur, on pense l'expérience comme rectification de l'illusion commune et première.

BACHELARD, *Le nouvel esprit scientifique*, PUF, p. 173.

C. L'ÉLABORATION DE LA VÉRITÉ DANS LES SCIENCES DE L'HOMME : EXEMPLE DE L'HISTOIRE

On appelle sciences humaines, toutes les sciences, ayant pour objet, l'étude de l'être humain et de ses comportements, aussi bien individuels que collectifs. Ce sont, entre autres, la psychologie, la sociologie, l'anthropologie, l'ethnologie l'histoire, etc. Mais qu'est-ce que l'histoire ?
L'histoire est un terme polysémique. Parmi la pluralité des sens, elle désigne, tantôt, la succession d'événements, le changement des sociétés humaines au cours du temps, tantôt, l'étude scientifique du devenir dans ses trois dimensions, à savoir le présent, le passé et le futur. Ici, on vise à connaître le passé pour en tirer des leçons qui permettent de prévoir le futur, à partir du présent. Mais est-elle véritablement une science comme les autres ? Mieux, une étude scientifique du passé est-elle possible ?

1. De la scientificité de l'histoire

Le passé étant irréversible, l'historien n'a donc pas affaire à l'événement en tant que tel. Aussi, recourt-il aux vestiges, aux documents, aux témoignages, etc. À toutes ces sources, il applique une méthode qui s'articule autour de deux moments : l'analyse et la synthèse.

a. L'analyse du fait historique

« **La connaissance historique, selon R. ARON (1905-1983), ne crée pas des fictions, elle raconte et reconstruit ce qui a été, ce qui est devenu** ». *Dimensions de la conscience historique*, Paris, Plon, 1961, p. 110. Il faut comprendre par cette remarque que, même si le fait historique n'est nullement observable dans le présent, l'histoire n'est pas pour autant une œuvre littéraire, un roman, une légende, voire une fiction. L'historien ne procède pas à une observation directe des faits, certes, mais il reconstruit les événements passés sur la base des documents écrits, des témoignages et des vestiges du passé. Par la suite, il procède à leur analyse afin de s'assurer de leur correspondance exacte aux événements et aux époques concernés, d'une part, et, pour dégager leur signification véritable, d'autre part.

Dans son élaboration, l'analyse est soutenue par des sciences auxiliaires (l'archéologie, la géologie, la chimie, la philologie, la numismatique (discipline qui étudie les médailles et les monnaies), etc.) et des pratiques scientifiques, en l'occurrence, l'usage du carbone et de l'uranium, pour la datation des fossiles. L'histoire se fonde, en un mot, comme le dit **L. FEBVRE** (1878-1956), sur des « **expertises de pierres par des géologues et des analyses d'épées en métal par des chimistes** ». *Vers une autre histoire*, Revue de métaphysique et de morale, Paris, A. Colin, 1949, p. 234. Cette attitude hautement scientifique dont s'enorgueillit légitimement l'historien, convaincu **H.-I. MARROU** (1904-1977) du fait que, l'histoire est : « **La connaissance scientifiquement élaborée du passé** ». *De la connaissance historique*, Paris, Éd. du Seuil, 1954, p. 33.

Dans le même sens, **P. BAYLE** (1647-1706) écrit : « **Un historien doit être parfaitement**

désintéressé ; et dès qu'un homme a quelque ressentiment contre une nation, il doit s'abstenir d'en faire l'histoire. » *Dictionnaire historique et critique*, Volume 7, Paris, Desoer, Librairie, Christine, 1820, p. 490. Ces propos constituent en vérité une invitation de l'historien à se départir totalement de sa subjectivité. En effet, au cours de cette activité, l'historien est appelé à ne s'en tenir exclusivement qu'aux faits. Il ne doit en aucune manière laisser transparaître ses préférences. De la sorte, autant le mathématicien, le physicien, le chimiste et le biologiste font montre d'objectivité, autant l'historien se veut objectif, dans son analyse. Comme le dit si bien **FÉNELON** (1651-1715) : « **Le bon historien n'est d'aucun temps ni d'aucun pays. Quoiqu'il aime sa patrie, il ne la flatte jamais en rien** ». *Lettre à M. Docier sur les occupations de l'Académie française*, VIII, Projet d'un Traité sur l'histoire, Paris, Éd. F. Didot, 1714, p. 524.

Par opposition aux connaissances vulgaires qui sont particulières et isolées, il n'y a de science que du général, de l'universel. Dans cette perspective, l'historien tend à concevoir les événements, à travers une démarche fondée sur le déterminisme scientifique : la synthèse.

b. La synthèse historique

À l'instar du physicien ou du chimiste, l'historien manie à souhait le principe de causalité, le déterminisme (conception selon laquelle il existe des rapports de cause à effet entre les phénomènes physiques, les actes humains). En effet, lorsqu'un événement se produit, l'historien cherche à le relier à un autre, entendu comme sa source, sa cause. L'événement, la deuxième guerre mondiale, par exemple, est rattachée à des causes lointaines et des causes immédiates. Cet enchaînement de cause à effet est bien observé par le Professeur, philosophe et penseur politique **Michel François Jacques CHÂTELET** (1925-1985) pour qui : « **La pensée historienne admet quelque chose qu'il faut bien appeler la causalité** ». *La naissance de l'histoire*, Paris, Éd. de Minuit, 1962, p. 12.

L'analyse et la synthèse qui sont appliquées par l'historien, laissent légitimement croire que l'histoire mérite d'être reconnue comme une science, à part entière. Cependant, quoique légitime, cette prétention est confrontée à des difficultés qui révèlent des insuffisances dans le discours historique.

2. Les limites dans les sciences humaines

a. De la subjectivité de l'historien

C'est un truisme de dire que : « **L'historien appartient à son époque, à ses besoins et à ses intérêts** »[2]. En vérité, les hommes en général, et l'historien singulièrement, ne donnent vie au passé, qu'en se projetant, consciemment ou inconsciemment, en lui. **B. SPINOZA** (1632-1677) fait l'observation suivante : « **Il est bien rare que les hommes racontent un événement tout simplement, comme il s'est passé, sans rien ajouter au récit.** » La conséquence de cet état d'esprit de l'historien, c'est que ses travaux sont empreints de subjectivité. Or, la subjectivité est, sans conteste, la disposition la plus anti-scientifique que l'on puisse concevoir. Parce qu'elle fait cohabiter, sur un fait donné, une pluralité de points de vue contradictoires. L'histoire étant en rupture avec l'objectivité, elle s'exclut ipso facto du monde de la science.

b. Du prétendu déterminisme historique

En tant que principe fondamental des sciences exactes, le déterminisme implique que les mêmes causes produisent absolument les mêmes effets. Lorsque l'eau, par exemple, est chauffée à cent degré, elle ne peut pas ne pas bouillir. Mais cette nécessité caractéristique du déterminisme scientifique s'évanouit en histoire, vu que les mêmes causes n'y produisent pas toujours les mêmes effets. Car, même si Les causes (aussi bien lointaines qu'immédiates) ayant déclenché la deuxième guerre mondiale, par exemple, sont réunies aujourd'hui, il n'est pas certain qu'elles provoquent une autre guerre mondiale. Il faut donc se rendre à l'évidence avec **Saint-SIMON** (1760-1825), « **Nul événement général ou particulier historique n'annonce nécessairement ce qu'il causera** »[3].

Au demeurant, l'une des caractéristiques fondamentales de la science, c'est l'observation directe des faits, laquelle observation constitue la première étape de la méthode scientifique. Seulement, en histoire, l'événement étant irréversible, l'historien ne peut l'observer directement, au point d'être privé de cet élément essentiel de la méthode expérimentale. Au regard de toutes ces lacunes, il est clair, comme le souligne **Arthur SCHOPENHAUER** : « **Seule l'histoire ne peut vraiment pas prendre rang au milieu des autres sciences** »[4] Mais qu'en est-il de la connaissance du vivant ? Une science du vivant est-elle possible ?.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 6

Relève, dans ton cahier, parmi les propositions ci-dessous, celle qui reflète le caractère de l'historien, que la citation de HEGEL, qui suit, met en exergue : « L'historien appartient à son époque, à ses besoins et à ses intérêts. »

1. L'objectivité
2. La subjectivité
3. L'honnêteté
4. Le sens de la précision

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 9

Il n'y a rien à quoi l'on doive plus travailler qu'à se connaître. Or notre esprit est comme l'œil qui voit tout et qui ne se voit point, si ce n'est par réflexion lorsqu'il se regarde dans un miroir. Le secret pour se connaître et pour bien juger de nous, c'est de nous voir dans les autres. L'Histoire est un grand miroir où l'on se voit tout entier. Un homme ne fait rien qu'un autre ne fasse ou ne puisse faire. En faisant donc attention aux grands exemples de cruautés, de dérèglements, d'impudicité, et de semblables crimes nous apercevons où nous peut porter la corruption de notre cœur quand nous ne travaillons pas à la guérir. La pratique du monde enseigne l'art de vivre ; ceux-là y excellent qui ont voyagé, et qui ont eu commerce avec des personnes de différents pays, et de différente humeur. L'Histoire supplée à cette pratique du monde, à ces pénibles voyages que peu de personnes peuvent faire. On y voit de quelle manière les hommes ont toujours vécu. On apprend à supporter les accidents de la vie, à n'en être pas surpris, à ne se plaindre point de son siècle, comme si nos plaintes pouvaient empêcher des maux dont aucun âge n'a été exempt. On reconnaît la malignité et la misère des hommes, leur vanité, quel mépris il faut faire des richesses, que les grandes fortunes ont souvent de terribles catastrophes. De sorte que l'étude de l'histoire étant bien faite, c'est une Philosophie qui fait d'autant plus d'impression qu'elle nous parle par des exemples sensibles, dont il est bon de tenir registre, afin de les représenter et à soi, et aux autres dans les occasions.

ROUSSEAU, *Chronologie universelle ou histoire générale des temps depuis la création du monde.*

SPECIMEN

TEXTE 10

Seule l'histoire ne peut vraiment pas prendre rang au milieu des autres sciences, car elle ne peut pas se prévaloir du même avantage que les autres : ce qui lui manque en effet, c'est le caractère fondamental de la science, la subordination des faits connus dont elle ne peut nous offrir que la simple coordination. Il n'y a donc pas de système en histoire, comme dans toute autre science. L'histoire est une connaissance, sans être une science, car nulle part elle ne connaît le particulier par le moyen de l'universel, mais elle doit saisir immédiatement le fait individuel, et, pour ainsi dire, elle est condamnée à ramper sur le terrain de l'expérience. Les sciences réelles au contraire planent plus haut, grâce aux vastes notions qu'elles ont acquises, et qui leur permettent de dominer le particulier, d'apercevoir, du moins dans de certaines limites, la possibilité des choses comprises dans leur domaine, de se rassurer enfin aussi contre les surprises de l'avenir. Les sciences, systèmes de concepts, ne parlent jamais que des genres : l'histoire ne traite que des individus. Elle serait donc une science des individus, ce qui implique contradiction. Il s'ensuit encore que les sciences parlent toutes de ce qui est toujours, tandis que l'histoire rapporte ce qui a été une seule fois et n'existe plus jamais ensuite. De plus, si l'histoire s'occupe exclusivement du particulier et de l'individuel, qui, de sa nature, est inépuisable, elle ne parviendra qu'à une demi-connaissance toujours imparfaite. Elle doit encore se résigner à ce que chaque jour nouveau, dans sa vulgaire monotonie, lui apprenne ce qu'elle ignorait entièrement

SCHOPENHAUER, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, 1818, trad. A. Burdeau, P.U.F., 1966, p. 1179-1180.

IV DE LA CONNAISSANCE DU VIVANT

Il existe deux sortes d'êtres : les êtres animés (les plantes et les animaux) d'une part, et de l'autre, les êtres inanimés (les pierres, les métaux…). Toutefois, seuls les êtres animés par la cellule (animale ou végétale) sont appelés des êtres vivants. Mais le vivant peut-il être étudié scientifiquement ?

1. Les approches philosophiques du vivant

La connaissance du vivant a été un espace de joutes philosophiques opposant vitalisme et mécanisme.

a. Le vivant du point de vue du vitalisme

Le vitalisme est une doctrine philosophique initiée par **ARISTOTE** (-384-322). Le vitalisme tend à faire comprendre que tous les genres de vie ne sont que la manifestation d'une force vitale immatérielle. Ainsi, pour Aristote, le vivant est mû par une âme qui le détermine selon une fin définie : une téléonomie (finalité, dessein). Dans cette perspective aristotélicienne, on peut observer que la plante est animée par l'âme appétitive, laquelle âme la pousse à se nourrir et à se reproduire. Quant à l'âme des animaux, elle est douée, non seulement des qualités de l'âme végétative, mais elle possède en propre, la motricité et la sensation. Pour ce motif, elle est nommée l'âme sensitivomotrice. L'âme humaine ou l'âme intellective enfin, outre l'intelligence dont elle est la dépositaire exclusive, est douée des qualités des âmes végétatives et sensitivomotrices.
Au regard de l'activité de l'âme dans les végétaux, les animaux et les êtres humains, **ARISTOTE** (-384-322) tient comme principe de sa psychologie que : « **L'âme est donc l'entéléchie d'un corps** »[1]. C'est dire qu'elle permet au corps de trouver son plein épanouissement.

b. Le mécanisme et la connaissance du vivant

En affirmant, dans *Traité de l'homme*, Paris, Gallimard « Pléiade », 1952, p. 807 que : « **Le corps n'est autre chose qu'une statue ou machine de terre** », **R. DESCARTES** (1596-1650) inaugure, pour ainsi dire, le mécanisme. Cette doctrine tend à laisser penser que l'ensemble des phénomènes observés dans l'organisme, s'expliquent par les seules lois du déterminisme, c'est-à-dire, par les causes et les effets. En un mot, les êtres vivants marchent et fonctionnent, tels

[1] Aristote, *Le traité de l'âme*, p. 23. http://docteurangelique.free.fr 2004

des machines, sur la base de principes physico-chimiques. Pour le mécanisme, l'ensemble des phénomènes naturels observés dans le vivant, en l'occurrence, le mouvement, l'accomplissement de certaines actions, etc., s'expliquent par les lois qui sont à l'œuvre en physique et en chimie. Cette opinion est corroborée par le fait que, dans l'organisme, chaque organe a une fonction, une place précise, déterminant sa structure, son aspect, sa Position, dans l'ensemble. Autant une montre, par exemple, est formée de plusieurs pièces dont chacune représente un moyen pour la finalité globale, à savoir, donner l'heure. Par ailleurs, l'interchangeabilité des pièces dans une machine (le remplacement d'une pièce défectueuse par une autre), l'intervention extérieure (de l'ingénieur), la production de la machine et des pièces de rechange sur le mode de la standardisation, s'observent et se pratiquent également sur l'organisme. La greffe d'organe, les opérations chirurgicales, les diverses techniques de clonage, etc., achèvent de nous en convaincre. Eu égard à la similitude de leur mode d'organisation et de fonctionnement, **J. O. de LA METTRIE** (1709-1751), écrit : « **Concluons donc hardiment que l'homme est une machine** »[2]. *L'homme-machine*.

Cependant, s'il existe de fortes ressemblances entre l'organisme et la machine, sommes-nous pour autant, légitimement fondés à les identifier ?

2. La biologie : une approche scientifique du vivant

a. De la spécificité du vivant

Par son organisation interne, sa structure et son mode de fonctionnement, le vivant n'est nullement réductible à une machine. Car, même si dans une montre, il existe bel et bien transmission de mouvement d'une partie à une autre, en revanche, la montre elle-même ne produit aucune de ses pièces. La machine en générale, la montre singulièrement, est redevable à un être vivant : l'ingénieur, l'horloger. Quant au vivant, il s'organise de l'intérieur, par ses propres soins ; il donne forme à ses organes constitutifs, par sa spontanéité.

Cela est affirmé par **G. CANGUILHEM** (1904-1995), pour qui : « **Dans un organisme, on observe des phénomènes d'auto construction, d'autoconservation, d'autorégulation, d'autoréparation** »[3]. Ces phénomènes qui caractérisent le vivant, ne sont nullement visibles dans la machine. Cette dernière dépend absolument de l'action de l'homme, tant du point de vue de sa conception, que de sa régulation, sa réparation et sa conservation. En tout état de cause, on peut conclure avec **Emmanuel KANT** que : « **Un être organisé n'est donc pas simplement une machine** »[4]. *Critique de la faculté de juger*.

Au-delà des conceptions philosophiques, la connaissance du vivant se formalise et devient, en dernier instance, une science positive : la biologie (bios : vie et logos : science). Mais, contrairement à son étymologie, la biologie n'est pas la science de la vie, mais plutôt la science du vivant. Vu qu'elle manifeste le désir d'être élevée au rang de science positive, au même titre que la physique et la chimie, et que la vie est un concept métaphysique et non scientifique, la biologie renonce alors à étudier la vie pour ne prendre comme objet d'étude que le vivant ; parce qu'il n'y a de vie que du vivant. Mais, quelle est sa démarche ?

b. Quelques méthodes de la biologie

- **L'anatomie ou la dissection**

L'anatomie est la science qui décrit la forme et la structure des organismes vivants et les rapports des organes et des tissus qui les constituent. Elle se pratique sur un corps organisé mort, un cadavre. Disséquer un cadavre, c'est donc le décomposer en vue de percevoir la forme des organes.

- **La vivisection**

« **Il faut donc nécessairement, après avoir disséqué sur le mort, disséquer sur le vif, pour mettre à découvert et voir fonctionner les parties intérieures ou cachées de l'organisme ; c'est à ces sortes d'opérations qu'on donne le nom de vivisection.** »[5] *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, J. B. Baillière, 1865, p. 173. **C. BERNARD** (1813-1878) est arrivé à cette conclusion, parce que la dissection est confrontée à de nombreux obstacles épistémologiques. Pour y faire face, la vivisection est envisagée. Elle s'entend comme la dislocation

[2] Julien Offray de La Mettrie, *L'homme-machine*. 2006, p. 37. http://www.ali-aix-salon.com/La_mettrie_homme_machine.pdf
[3] Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*, Paris, J. Vrin, 1965, p. 117.
[4] Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, coll. La Pléiade, Gallimard, 1985, p. 1166.
[5] Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, J. B. Baillière, 1865, p. 173.

d'un être vivant à l'aide d'instruments et de procédés qui peuvent en isoler les différentes parties à des fins d'expérimentation.

c. La génétique et la connaissance du vivant

Les progrès de la génétique (la science de l'hérédité, qui étudie la transmission des caractères anatomiques et fonctionnels entre les générations d'êtres vivants), débouchent sur la découverte de l'acide désoxyribonucléique (ADN). Cette découverte marque manifestement un pas fondamental dans la connaissance du vivant. En effet, l'ADN permet de mettre à nu les caractéristiques essentielles du vivant, à savoir les caractères héréditaires, propres aux espèces et aux individus, la morphogenèse autonome (le développement progressif des organes spécifiques à chaque espèce au cours de la vie embryonnaire), l'invariance reproductrice (permettant aux espèces de se perpétuer), etc.

d. Les obstacles aux pratiques biologiques

Le cadavre, est cet être, dans lequel, tous les phénomènes vitaux ont irréversiblement disparu. C'est donc dire que les réactions à l'intérieur d'un organisme en vie, ne sont nullement les mêmes que celles observées sur un cadavre. Il est donc inopportun de chercher la vie là où elle ne se trouve plus. Ainsi, en voulant saisir la vie par l'entremise du cadavre, l'anatomie ne peut que déboucher sur de grossières erreurs. La plus retentissante de ces erreurs est d'avoir considéré les artères comme des conduits d'air, alors qu'il n'y a aucun doute qu'ils sont des conduits de sang à haut débit, quand le corps est encore en vie.

En outre, en tant que valeur morale absolue, l'homme doit être traité avec respect et dignité en toute circonstance, qu'il soit mort ou vif. Pourtant, l'anatomie et la vivisection tendent à le profaner. Pour ces raisons, l'anatomie et la vivisection sont taxées de pratiques dégradantes et immorales.

D'ailleurs, l'on observe que lorsqu'on ampute un organe à un organisme vivant, ce dernier modifie son fonctionnement normal, afin de suppléer le manque occasionné. Cela est corroboré par le fait que l'acuité d'un organe de sens, par exemple, se développe beaucoup plus, au fur et à mesure que les autres sens disparaissent. Ce qui modifie le fonctionnement naturel d'un tel organisme et par la même occasion, falsifie les résultats de l'enquête opérée sur lui. En plus, le fait d'étudier le vivant hors de son milieu naturel, débouche le plus souvent, sur des résultats erronés. Il en est ainsi, parce que l'organisme modifie son fonctionnement normal, pour s'adapter au nouveau milieu (le laboratoire). Une telle situation peut affecter négativement les résultats de toute enquête. Du reste, la généralisation des résultats d'une enquête sur un échantillon d'individus, à toute une espèce ou plusieurs espèces, est très délicate. Puisque chaque individu, chaque espèce, réagit différemment, face aux agents pathogènes. Dès lors, l'induction qui vaut son pesant d'or dans les autres sciences, est inopérante en biologie.

- **Les pesanteurs éthiques : les obstacles épistémologiques aux pratiques biologiques**

La biologie est constamment confrontée à des considérations éthiques constitutives d'obstacles épistémologiques, à certaines de ses pratiques. En effet, l'éthique en général et la bioéthique (discipline étudiant les problèmes moraux soulevés par la recherche biologique, médicale ou génétique) en particulier, ont, pour dessein, de concilier la recherche en biologie et le respect de la dignité humaine. Ce faisant, elles limitent ou proscrivent même certaines pratiques. C'est ce qu'observe C. BERNARD (1813-1878) quand il écrit : « Les préjugés qui se sont attachés au respect des cadavres ont pendant très longtemps arrêté le progrès de l'anatomie. » *Ibidem*, p. 141.

Quant à la vivisection, elle est déconseillée, car, non seulement, elle est regardée comme immorale, mais aussi, elle est perçue comme une atteinte à l'intégrité de l'homme. Dans le sillage de ces condamnations morales, bien de commissions éthiques à travers le monde, interdisent, sans appel, le clonage humain, les organismes génétiquement modifiés (OGM), etc.

ACTIVITÉ D'APPLICATION 7

Fais correspondre, dans ton cahier, au chiffre attribué à chaque science, la lettre de la proposition qui correspond à sa limite. EXEMPLE : 4-D

Types de science	Limites
1. Sciences formelles	A. Elles ne se préoccupent pas de la matérialité des choses.
2. Sciences expérimentales	B. Leurs vérités ne font pas l'unanimité à cause de l'importance accordée à l'interprétation.
3. Sciences humaines	C. Leurs vérités sont provisoires.

TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT

TEXTE 11

Un rationalisme raisonnable doit savoir reconnaître ses limites et intégrer ses conditions d'exercice. L'intelligence ne peut s'appliquer à la vie qu'en reconnaissant l'originalité de la vie. La pensée du vivant doit tenir du vivant l'idée du vivant. [...] Dans l'Électre, de Jean Giraudoux, le mendiant, l'homme du trimard qui heurte du pied sur la route les hérissons écrasés, médite sur cette faute originelle du hérisson qui le pousse à la traversée des routes. Si cette question a un sens philosophique, car elle pose le problème du destin et de la mort, elle a en revanche beaucoup moins de sens biologique.

Une route c'est un produit de la technique humaine, un des éléments du milieu humain, mais cela n'a aucune valeur biologique pour un hérisson. Les hérissons, en tant que tels, ne traversent pas les routes. Ils explorent à leur façon de hérisson leur milieu de hérisson, en fonction de leurs impulsions alimentaires et sexuelles. En revanche, ce sont les routes de l'homme qui traversent le milieu du hérisson, son terrain de chasse et le théâtre de ses amours, comme elles traversent le milieu du lapin, du lion ou de la libellule.

Or, la méthode expérimentale comme l'indique l'étymologie du mot méthode c'est aussi une sorte de route que l'homme biologiste trace dans le monde du hérisson, de la grenouille, de la drosophile, de la paramécie et du streptocoque. Il est donc à la fois inévitable et artificiel d'utiliser pour l'intelligence de l'expérience qu'est pour l'organisme sa vie propre des concepts, des outils intellectuels, forgés par ce vivant savant qu'est le biologiste. On n'en conclura pas que l'expérimentation en biologie est inutile ou impossible, mais, retenant la formule de Claude Bernard : la vie c'est la création, on dira que la connaissance de la vie doit s'accomplir par conversions imprévisibles, s'efforçant de saisir un devenir dont le sens ne se révèle jamais si nettement à notre entendement que lorsqu'il le déconcerte.

CANGUILHEM, *La Connaissance de la vie*, 1965, Paris, Ed. Vrin, 1965, pp. 12-13 et 39.

TEXTE 12

La pierre angulaire de la méthode scientifique est le postulat de l'objectivité de la Nature. C'est-à-dire le refus systématique de considérer comme pouvant conduire à une connaissance « vraie » toute interprétation des phénomènes donnée en termes de causes finales, c'est-à-dire de « projet ». [...] Postulat pur, à jamais indémontrable, car il est évidemment impossible d'imaginer une expérience qui pourrait prouver la non-existence d'un projet, d'un but poursuivi, où que ce soit dans la nature. Mais le postulat d'objectivité est consubstantiel à la science, il a guidé tout son prodigieux développement depuis trois siècles. Il est impossible de s'en défaire, fût-ce provisoirement, ou dans un domaine limité, sans sortir de celui de la science elle-même.

L'objectivité cependant nous oblige à reconnaître le caractère téléonomique des êtres vivants, à admettre que dans leurs structures et performances, ils réalisent et poursuivent un projet. Il y a donc là, au moins en apparence, une contradiction épistémologique profonde. Le problème central de la biologie, c'est cette contradiction elle-même, qu'il s'agit de résoudre si elle n'est qu'apparente, ou de prouver radicalement insoluble si en vérité il en est bien ainsi.

Jacques MONOD, *Le Hasard et la nécessité*, Paris, Ed. Du Seuil, 1970, pp. 37-38.

CONCLUSION

La recherche de la vérité implique, pour le commun des mortels, le recours à la science. La conséquence de cette attitude, c'est que la science est désormais perçue comme l'unique discipline pourvoyeuse de vérités. Ce prestige dont les adeptes de la science (parmi lesquels figurent, en bonne place, les scientistes et les positivistes), s'enorgueillissent tant, repose fondamentalement sur son mode d'élaboration. Les sciences formelles, opérant par la déduction ou la démonstration, parviennent, semble-t-il, à des vérités définitives. Quant aux sciences de la matière, par le canal de la méthode expérimentale, elles parviennent à établir un rapport nécessaire entre des quantités physiques. Pourtant, l'histoire des sciences achève de nous convaincre de l'erreur qui fonde cette opinion. Il n'y a aucun doute que les mathématiques qui sont des sciences hypothético-déductives, aboutissent plus à des vérités relatives qu'à des vérités absolues. En ce qui concerne les lois scientifiques auxquelles parviennent les sciences expérimentales, elles méritent à peine l'appellation de vérité. Parce qu'elles sont des erreurs que l'on considère provisoirement comme des vérités, tout en ayant à l'esprit qu'elles doivent être abandonnées, un jour ou l'autre. Les sciences de l'homme et du vivant également, ne sont pas irréprochables. Manifestement, la vérité en science est particulière, avec ses forces mais aussi avec ses faiblesses qui n'empêchent pas cependant son triomphe, à travers la technique.

SESAMES

À la fin de la leçon sur La connaissance scientifique, les membres de ton groupe d'étude te proposent, en tant que major en philosophie, de les aider à préparer le dernier devoir de l'année scolaire. Fais-le, à partir des sujets suivants :

1. Peut-on faire confiance à nos sens ?
2. A-t-on raison de qualifier l'histoire de science ?
3. La vérité scientifique est-elle définitivement vraie ?
4. Y a-t-il une différence fondamentale entre le vivant et la machine ?
5. La vérité est-elle hors de portée de la science ?

Résous le problème que pose chacun de ces sujets dans une production argumentée

SPECIMEN

Commentaire de textes

À la fin de la leçon sur La connaissance scientifique, ton voisin qui veut renforcer ses acquis en commentaire de texte philosophique, te propose de l'aider. Fais-le, à partir des textes ci-dessous :

TEXTE 1

Nos idées, par exemple de mathématique, d'astronomie, de physique, sont vraies en deux sens. Elles sont vraies par le succès ; elles donnent puissance dans ce monde des apparences. Elles nous y font maîtres, soit dans d'art d'annoncer, soit dans l'art de modifier selon nos besoins ces redoutables ombres au milieu desquelles nous sommes jetés. Mais, si l'on a bien compris par quels chemins se fait le détour mathématique, il s'en faut de beaucoup que ce rapport à l'objet soit la règle suffisante du bien penser. La preuve selon Euclide n'est jamais d'expérience ; elle ne veut point l'être. Ce qui fait notre géométrie, notre arithmétique, notre analyse, ce n'est pas premièrement qu'elles s'accordent avec l'expérience, mais c'est que notre esprit s'y accorde avec lui-même, selon cet ordre du simple au complexe qui veut que les premières définitions, toujours maintenues, commandent toute la suite de nos pensées. Et c'est ce qui étonne d'abord le disciple, que ce qui est le premier à comprendre ne soit jamais le plus urgent ni le plus avantageux. L'expérience avait fait découvrir qu'il faut de calcul et de géométrie pour vivre, bien avant que la réflexion se fût mise en quête de ces preuves subtiles qui refusent le plus possible l'expérience, et mettent en lumière cet ordre selon l'esprit qui veut se suffire à lui-même. Il faut arriver à dire que ce genre de recherches ne vise point d'abord à cette vérité que le monde confirme, mais à une vérité plus pure, toute d'esprit, ou qui s'efforce d'être telle, et qui dépend seulement du bien penser.

ALAIN, *Idées, Introduction à la Philosophie*, 1ère Partie : Platon, Chap. V («la caverne »).

TEXTE 2

Cette phrase : la science ne pense pas, qui a fait tant de bruit lorsque je l'ai prononcée, signifie : la science ne se meut pas dans la dimension de la philosophie. Mais, sans le savoir, elle se rattache à cette dimension. Par exemple : la physique se meut dans l'espace et le temps et le mouvement. La science en tant que science ne peut pas décider de ce qu'est le mouvement, l'espace, le temps. La science ne pense donc pas, elle ne peut même pas penser dans ce sens avec ses méthodes. Je ne peux pas dire, par exemple, avec les méthodes de la physique, ce qu'est la physique. Ce qu'est la physique, je ne peux que le penser à la manière d'une interrogation philosophique. La phrase : la science ne pense pas, n'est pas un reproche, mais c'est une simple constatation de la structure interne de la science : c'est le propre de son essence que, d'une part, elle dépend de ce que la philosophie pense, mais que, d'autre part, elle oublie elle-même et néglige ce qui exige là d'être pensé.

HEIDEGGER, *Qu'appelle-t-on penser ?* Trad. A. Becker et G. Granel, Paris, PUF, 3è éd., 1973, p. 23.

TEXTE 3

Il s'en faut bien que les faits décrits dans l'histoire ne soient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils sont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'historien, ils se moulent sur ses intérêts, ils prennent la teinte de ses préjugés. Qui est-ce qui sait mettre exactement le lecteur au lieu de la scène pour voir un événement tel qu'il s'est passé ? L'ignorance ou la partialité déguisent tout. Sans altérer même un trait historique, en étendant ou resserrant des circonstances qui s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner ! Mettez un même objet à divers points de vue, à peine paraîtra-t-il le même, et pourtant rien n'aura changé que l'œil du spectateur. Suffit-il pour l'honneur de la vérité de me dire un fait véritable, en me le faisant voir tout autrement qu'il n'est arrivé ? Combien de fois un arbre de plus ou de moins, un rocher à droite ou à gauche, un tourbillon de poussière élevé par le vent ont décidé de l'événement d'un combat sans que personne s'en soit aperçu ?... Or que m'importent les faits en eux-mêmes, quand la raison m'en reste inconnue, et quelles leçons puis-je tirer d'un événement dont j'ignore la vraie cause ?... La critique elle-même, dont on fait tant de bruit, n'est qu'un art de conjecturer, l'art de choisir entre plusieurs mensonges celui qui ressemble le mieux à la vérité.

ROUSSEAU, *Émile ou de l'éducation*, Paris, Éd. Garnier, 1961.

TEXTE 4

Enfin, la théorie est mise à l'épreuve en procédant à des applications empiriques des conclusions qui peuvent en être tirées.

Le but de cette dernière espèce de test est de découvrir jusqu'à quel point les conséquences nouvelles de la théorie ... font face aux exigences de la pratique, surgies d'expérimentations purement scientifiques ou d'applications techniques concrètes. Ici, encore, la procédure consistant à mettre à l'épreuve est déductive. À l'aide d'autres énoncés préalablement acceptés, l'on déduit de la théorie certains énoncés singuliers que nous pouvons appeler « prédictions » et en particulier des prévisions que nous pouvons facilement contrôler ou réaliser. Parmi ces énoncés l'on choisit ceux qui sont en contradiction avec elle. Nous essayons ensuite de prendre une décision en faveur (ou à l'encontre) de ces énoncés déduits en les comparant aux résultats des applications pratiques et des expérimentations. Si cette décision est positive, c'est-à-dire si les conclusions singulières se révèlent acceptables, ou vérifiées, la théorie a provisoirement réussi son test : nous n'avons pas trouvé de raisons de l'écarter. Mais si la décision est négative ou, en d'autres termes, si, les conclusions ont été falsifiées, cette falsification falsifie également la théorie dont elle était logiquement déduite. Il faudrait noter ici qu'une décision ne peut soutenir la théorie que pour un temps car des décisions négatives peuvent toujours l'éliminer ultérieurement. Tant qu'une théorie résiste à des tests systématiques et rigoureux et qu'une autre ne la remplace pas avantageusement dans le cours de la progression scientifique, nous pouvons dire que cette théorie a « fait ses preuves » ou qu'elle est « corroborée ».

POPPER, *La Logique de la découverte scientifique*, (1934), Paris, Ed. Payot, 1973, pp. 29-30.

TEXTE 5

Les erreurs où l'on tombe (...) dans toutes les sciences auxquelles on applique la géométrie, ne viennent point de la géométrie, qui est une science incontestable, mais de la fausse application qu'on en fait. On suppose par exemple que les planètes décrivent par leur mouvement des cercles et des ellipses parfaitement régulières ; ce qui n'est point vrai. On fait bien de le supposer, afin de raisonner, et aussi parce qu'il s'en faut peu que cela ne soit vrai, mais on doit toujours se souvenir que le principe sur lequel on raisonne est une supposition. De même, dans les mécaniques on suppose que les roues et les leviers sont parfaitement durs et semblables à des lignes et à des cercles mathématiques, sans pesanteur, et sans frottement ; ou plutôt on ne considère pas assez leur pesanteur, leur matière ni le rapport que ces choses ont entre elles : que la dureté ou la grandeur augmente la pesanteur, que la pesanteur augmente le frottement, que le frottement diminue la force, qu'elle rompt ou use en peu de temps la machine, et qu'ainsi ce qui réussit presque toujours en petit ne réussit presque jamais en grand.

MALEBRANCHE, *De la recherche de la vérité*, Livre VI, 1ère partie, Ch. IV, in Œuvres, Bibl. de la Pléiade, t. 1, p. 618.

Fais l'étude ordonnée de ces textes et dégage leur intérêt philosophique.

SPECIMEN

SPECIMEN

FP Éditions, 2024
Tél. : 01 51 45 23 45

Dépôt légal : N° 20805, janvier 2024
ISBN : 978-2-492829-24-6

Achevé d'imprimer sur les presses de : FP Éditions
Pour le compte de FP Éditions



SPECIMEN

Manuel

PHILOSOPHIE

Toutes séries

ISBN : 978-2-492829-24-6

9 782492 829246